

*Ce livre est dédié à Sue Daniels (1960 – 2004), une écologiste brillante, féministe de valeur, anarchiste passionnée et être humain magnifique et attentionné qu'a nourri et s'est confrontée à tout le monde autour d'elle. Ton courage et ta sagesse continuent de m'inspirer et de la sorte ton esprit demeure indomptable...*

*... et à Greg Michael (1961 – 2006), qui incarnait la santé en tant qu'intégrité totale de l'être et dans sont infatigable quête contre les poisons de notre monde, même dans les circonstances les moins saines. D'un paquet de raisins volé dans la cuisine de la prison au déchaînement des souvenirs sur un sommet de montagne, les cadeaux que tu m'as offerts sont un baume et une arme, et ils resteront avec moi jusqu'à ce que la dernière prison ne soit plus qu'une tas de briques.*

*Remerciements spéciaux à Megan, Patrick, Carl, Gopal et Sue D. pour leurs relectures et pour leurs retours, et à Sue F., Jales, Iris, Marc, Edi, Alexander, Jessica, Esther et tous ceux et toutes celles qui ont assisté à l'atelier pour énoncer des critiques très appréciées pour cette seconde édition.*

## **EBAUCHE D'AVANT-PROPOS POUR UNE EDITION EN FRANCAIS**

Depuis un moment déjà, une étrange menace pèse sur le monde : le spectre de la non-violence. Celle-ci se définit en opposition à un concept qui n'est que très vague mais dont tout le monde dit avoir une idée très précise. En réalisant l'exercice de demander à plusieurs personnes différentes ce que représentent pour elles la violence, il y a fort à parier que les réponses divergeront. Et d'autant plus à mesure que l'on étend la diversité des personnes à qui on pose cette question.

La question de la violence est une question récurrente dans les luttes que nous menons. Pour prendre quelques exemples d'arguments resservis à toutes les sauces, elle est généralement associée au mal universel qui viendrait s'attaquer à la sacro-sainte démocratie (participative ou non). Mais la démocratie est bieeeeeeeeeeeen loin de ne pas avoir de sang sur les mains et des pratiques quotidiennes autrement plus violentes qu'un banal bris de vitrine au cours d'une manifestation. Qu'on pense un instant 'au temps béni des colonies' et aux 'guerres de civilisation' sur lesquelles la démocratie française s'est construite, par exemple. A Michelle Alliot-Marie qui propose le 'savoir-faire français' aux forces armées de Ben Ali au moment du soulèvement révolutionnaire en Tunisie. Belle 'démocratie' que voilà.

Elle ferait 'perdre de la légitimité' au mouvement, selon certains. Mais vis-à-vis de qui ? Poser la question en ces termes, c'est laisser à ceux contre qui nous luttons le soin de déterminer de quelle manière il est légitime que nous luttons (autant dire qu'ils vont légitimer ce qui ne leur coûte rien), et il nous semble qu'il s'agisse d'un suicide politique avant même d'avoir fait le premier pas.

Elle serait 'la raison pour laquelle les gens vont voter FN'. Pour nous, ce 'phénomène' vient avant tout du fait que la France est un pays bourré de fachos, et ensuite parce que le racisme et la xénophobie sont des dynamiques structurelles de l'État et du capitalisme. Mais aussi parce que la presse appartient très largement aux marchands d'armes et autres grands industriels et qu'entretenir la peur est un marché très lucratif, à la fois pour la presse à sensations et pour les retombées économiques dans le marché du sécuritaire. Et parce que les rouages économiques plongent de plus en plus de gens dans la misère tandis que les solidarités ouvrières et de quartier se décomposent de plus en plus à l'heure de la libéralisation et de la numérisation de nos vies. Le FN est simplement un ramassis de fachos opportunistes, qui récupèrent ce malaise social, parce qu'il est plus facile de réagir comme ça et de blâmer d'autres opprimé-e-s que de prendre sa vie en main et lutter pour la libération de tous et toutes. Et il nous semble de toute façon un peu absurde, par les temps qui courent, de trouver chouette que les gens aillent plutôt voter PS ou UMP. On pourrait d'ailleurs répondre à cet argument : 'c'est à cause de vous que les gens vont voter PS'.

Et selon nous, il s'agit donc d'une question centrale, puisqu'elle détermine les stratégies que l'on met en œuvre et les objectifs que l'on se fixe si l'on considère ceux-ci de façon réaliste et sans trop se

faire d'illusions.

Selon nous, une des questions qui sert de point de bascule à une réflexion autour de la violence, du concept de violence et de son emploi à divers degrés est celle-ci : désire-t-on vraiment la Révolution (sachant que notre conception de révolution serait la fin de l'exploitation (et donc de la propriété privée) et de toute forme d'oppression (et donc en finir avec l'État, les frontières et tous les privilèges divers et variés qui créent des dominé-e-s et des dominant-e-s)).

Notre réponse à cette question est oui. Et de cette question découlent un certain nombre de conséquences logiques, si nous voulons avoir un rôle actif dans sa réalisation et pas nous contenter que ceux contre qui nous luttons ('nos' chers élus) fassent à notre place ce qu'ils ne feront jamais.

Il nous semble par exemple peu probable, au vu des siècles d'expériences et d'Histoire passés, que nos adversaires ou nos ennemi-e-s se « rendent compte » qu'ils ont tort ou finissent finalement par penser que « nous avons raison » et que la domination et l'exploitation sont mauvaises, tout simplement parce qu'eux profitent de ces dernières. Elles leur rapportent argent et pouvoir. Il n'y a pas de « raison » absolue, il n'y a que des intérêts, et donc également des objectifs, qui s'affrontent. C'est l'une des plus vieilles définitions de la lutte des classes : la lutte entre celles et ceux qui ont intérêt en la Révolution, et celles et ceux qui au contraire y perdraient.

Or abstraction faite des moyens employés, en supposant que l'objectif serait le renversement de l'État et l'abolition du capitalisme, on peut supposer sans avoir trop à s'avancer que celles et ceux qui cherchent à maintenir ces structures se défendront le jour où ils sentiront la menace de la perte de leurs biens et de leur pouvoir. On peut le supposer, parce que c'est déjà le cas. C'est déjà le cas par la répression, par l'armée dans les rues, par l'urbanisme fait de plus en plus ressembler les villes au visage physique du capitalisme, etc.

Il ne s'agit donc pas de raison, mais d'intérêts. Et il nous semble incroyablement naïf, ou alors d'une hypocrisie plus ou moins dissimulée, de croire que l'on nous remettra gentiment les rênes du pouvoir, l'argent du coffre ou les clés de la ville simplement par bonté d'âme. Et les hommes qui menaçaient hier sont finalement moins dangereux que ceux qu'ils nous incombent de combattre aujourd'hui, car ces derniers disposent d'armes bien plus redoutables à leur disposition. Mais ce n'est pas parce que la lutte est plus difficile qu'elle est moins nécessaire. Au contraire.

Pour citer Gunther Anders : « *Nous resterons incapables de ramener à la raison les partisans des missiles et des surgénérateurs en leur adressant des discours pacifistes, en les caressant dans le sens du poil [...] ou en utilisant des éléments rationnels. [...] C'est précisément parce que je suis un rationaliste que je me prononce contre la raison et les arguments. Seuls les illuminés surestiment la force de la raison. La première tâche qui incombe au rationaliste, c'est de ne se faire aucune illusion sur la force de la raison, sur sa force de conviction. C'est pour cela que j'aboutirai toujours à la même conclusion : la non-violence ne vaut rien contre la violence* ».

Multiplier les rassemblements, « faire éclater les choses au grand jour », être-le-plus-nombreux-possible-et-ne-surtout-effrayer-personne, à quoi cela peut-il bien servir si on ne fait rien de ces rassemblements, de ces informations, de ce nombre ?

Pour continuer avec Anders, « *ils [nos ennemis] ne redoutent pas ces actions [non-violentes], ils s'en moquent même ouvertement. Non, ils ne s'en moquent même pas : elles leur semblent trop insignifiantes pour mériter leurs sarcasmes. Il en va de même pour toutes les 'méthodes' consistant simplement à ne rien faire* ».

Il nous semble que se restreindre à ne pas aller plus loin que cela, c'est déjà répondre différemment à la question que nous avons posé plus haut. Mais au bout du compte, c'est aussi choisir un camp. Dans le cas où des personnes choisiraient de s'en tenir à des pratiques non-violentes, le point de

bascule de la question se déplace légèrement et se place désormais sur l'acceptation ou non de l'usage de tactiques jugées violentes par d'autres qu'eux dans la poursuite de leurs objectifs d'émancipation et de Révolution. C'est-à-dire qu'il arrive un moment où il faut choisir entre le développement d'une lutte révolutionnaire ou la poursuite zélée de quelques principes absurdes.

Beaucoup de gens estiment que les moyens dits violents sont une tactique valable – ils choisissent la diversité des tactiques et font partie du camp des révolutionnaires ; d'autres, et cela arrive malheureusement bien trop souvent, auront plutôt tendance à vouloir poser une hégémonie de la non-violence (en employant d'ailleurs souvent de la violence contre d'autres manifestant-e-s qui ne sont pas d'accord avec cette hégémonie, ou en les dénonçant) et choisissent dès lors le camp de la police.

Voilà donc pourquoi il nous semble qu'il est intéressant, malgré les critiques qu'on peut lui faire (et les références en grande partie centrées en Amérique du Nord), d'éditer en français ce texte. Parce que nous pensons qu'un enjeu pour la vitalité de nos luttes est de développer l'acceptabilité de pratiques différentes, violentes ou non selon le contexte et les circonstances du moment.

Pour prendre un exemple proche, le mouvement No TAV, qui existe en Italie depuis plusieurs dizaines d'années contre la construction d'une ligne de train à grande vitesse qui devrait rallier Lyon à Turin, est instructif. Le 3 juillet 2011, une manifestation de plusieurs dizaines de milliers de personnes a lieu et prend d'assaut le chantier où doit être creusé le tunnel à Chiomonte, en Val de Susa. Des affrontements auront lieu toute la journée entre la police et environ 2000 personnes. Le chantier ne sera pas repris mais au cours d'une conférence de presse dans la soirée dans laquelle les représentants de l'ordre, les élus et toute la presse demandaient de condamner les violences, un porte-parole du mouvement No TAV a déclaré une chose qui deviendra célèbre : « Nous sommes tous des Black Bloc ». Au contraire de ce qu'en on dit certains, cette phrase n'a pas été une formule magique qui animerait les esprits et les cœurs dans un grand élan insurrectionnel à l'assaut des nouveautés du vieux monde, mais l'expression d'un rapport de force matériel dans la lutte, qui avait plusieurs destinataires :

1 : la menace de pouvoir tous, en tant que mouvement, basculer dans l'action violente (car on sait que c'est contre cette perspective que se défendent le chantier et l'État, et dont ils ont peur), menace qui n'a jusqu'à présent jamais été mise à exécution (or on peut imaginer ce qu'il resterait de ce chantier si des dizaines de milliers de personnes décidaient *effectivement* d'en finir avec lui et l'attaquaient avec le Black Bloc : un lointain souvenir et quelques cailloux).

2 : une diplomatie interne au mouvement à un moment ponctuel, qui découle directement de l'efficacité et d'à quel point certaines pratiques deviennent acceptables pour un plus grand nombre de personnes.

Pour prendre un autre exemple, nous doutons très largement que la ZAD de Notre-Dame-des-Landes aie survécu à l'Opération César, qui visait à expulser les occupant-e-s pour enfin faire débiter les travaux de l'aéroport, si l'opposition s'en était tenue à faire des sit-ins et à glisser des fleurs dans les canons des flash-balls. L'action physique violente a là encore eu un poids déterminant, sans qu'elle n'ait été la seule chose qui compte : l'énorme solidarité qui s'est développée autour de cette résistance partout en France et ailleurs a elle aussi rendu possible cette victoire temporaire.

Dans le livre que vous tenez entre les mains, écrit il y a bientôt dix ans maintenant, Peter Gelderloos s'essaye à critiquer l'idéologie de la non-violence – sans pour autant sombrer dans ce qui serait une pâle copie en négatif, c'est-à-dire une simple apologie de l'action violente – en argumentant avec nombre d'exemples sous le coude pour une diversité des tactiques comme stratégie globale pour nos

luttres présentes et à venir. La diversité des tactiques, c'est tout simplement assumer le fait que plusieurs niveaux d'action (violentes ou non) peuvent cohabiter et se donner plus de forces les unes aux autres à partir du moment où elles se donnent des objectifs communs. Ce qui n'exempte pas de critique sur telle ou telle action particulière, mais de critique sur l'impact politique effectif des actions que l'on réalise et des stratégies que l'on déroule dans une optique révolutionnaire.

A nous de développer la solidarité et l'intelligence stratégique collective nécessaire dans nos luttres pour un monde sans domination ni exploitation, sans propriété privée ni hiérarchies.

### **Les traducteurs**

P.S. : L'Introduction et les deux premiers chapitres ont été traduits par le blog « Violence ? Parfois oui », et le quatrième avait été traduit et était paru dans la revue Le Cri du Dodo. Nous avons ici revu et corrigé ces traductions et traduit par nos soins l'ensemble des chapitres qui manquaient pour une traduction intégrale de ce texte.

# INTRODUCTION

En août 2004, durant la Convergence Anarchiste d'Amérique du Nord qui avait lieu à Athens dans l'Ohio, je pris part à une table ronde consacrée à débattre les mérites de la non-violence par opposition à la violence. Comme on pouvait s'y attendre, la discussion s'abîma dans un débat improductif et compétitif. J'avais espéré que chaque intervenant se verrait accorder un temps de parole conséquent, de sorte à pouvoir présenter ses idées en profondeur et limiter le risque probable d'un match de tennis consistant à se renvoyer des clichés en guise d'arguments. Mais le modérateur, qui était également un des organisateurs de la conférence et de surcroît un des intervenants dans cette table ronde, refusa cette approche.

À cause de l'hégémonie exercée par les défenseurs de la non-violence, les critiques de la non-violence sont exclues des principaux périodiques, médias alternatifs et autres forums auxquels les anti-autoritaires ont accès<sup>1</sup>. La non-violence est défendue comme un article de foi, et comme un impératif pour prétendre à une pleine intégration dans le mouvement. Les anti-autoritaires et les anti-capitalistes qui proposent ou pratiquent la lutte n'excluant pas les pratiques violentes [*Note importante de traduction à lire impérativement pour une bonne compréhension du texte*<sup>2</sup>] se retrouvent de but en blanc abandonnés par ces mêmes pacifistes au côté desquels ils viennent de marcher à la dernière manifestation. Une fois isolés, ces militants perdent leur accès à diverses ressources et se voient également exposés sans protection au risque d'être pris en boucs émissaires par les médias ou criminalisés par le gouvernement. Du fait de ces dynamiques enclenchées par l'ostracisation automatique de celles et ceux qui ne se conforment pas au principe de non-violence, il est impossible d'avoir une discussion saine ou critique visant à évaluer les stratégies que nous

---

1 Certains journaux limités au strict milieu anarchiste, tels que *Anarchy : A Journal of Desire Armed*, ne sont pas du tout pacifistes. Cependant, leur influence, et l'influence de leur lectorat, peut clairement être considérée comme marginale dans des zones dans lesquelles, cela excepté, les anarchistes ont un plus grand impact. Lors des mobilisations de masse que sont les mouvements contre la guerre et anti-globalisation, dans lesquels les anarchistes sont des protagonistes clé, les critiques du pacifisme ne sont même pas abordées ; au mieux, certain-e-s participant-e-s défendront avec succès que certaines formes d'action directe coupées à l'eau peuvent réellement être qualifiées de non-violentes. Les médias largement diffusés en-dehors des cercles anarchistes, c'est-à-dire les médias progressistes facilement accessibles pour un public mainstream, sont presque exclusivement pacifistes, quand bien même beaucoup des bénévoles qui font vivre ces médias sont des anti-autoritaires qui soutiennent la diversité des tactiques.

2 Gelderloos utilise très fréquemment le mot anglais « militancy ». Ce mot est intraduisible de façon véritablement satisfaisante et exacte en français. Le Webster Dictionary indique que « nonaggression » et « pacifism » sont des antonymes (des contraires) de « militancy », et qu'en sont par contre synonymes : « aggression, aggressiveness, assaultiveness, bellicosity, belligerency, combativeness, contentiousness, defiance, disputatiousness, feistiness, fight, militance, belligerence, militantness, pugnacity, quarrelsomeness, scrappiness, truculence ». Le terme « militancy » relève, en anglais, du champ lexical de l'attaque, du combat, de l'utilisation de formes de violence plus ou moins offensives. En français, les termes « militants » et « militantisme » n'ont absolument pas ce sens ; presque à l'opposé, l'usage et les connotations habituelles de ces deux mots sont vidés de toute référence à la racine commune avec « militaire », et sont proches de connotations « citoyennistes » ou « non-violentes », ce qui est peut-être aussi un symptôme de l'hégémonie de la non-violence dans le « paysage militant » français.

Puisqu'il a bien fallu retenir une traduction, nous avons choisi faute de mieux et selon le contexte, soit l'expression « recours à la violence », soit l'expression « lutte armée », que le lecteur doit impérativement entendre au sens le plus large du terme (recours à des moyens qui ne sont pas non-violents), et non pas dans la connotation restrictive beaucoup plus habituelle de « guérilla ». Cette traduction n'est pas vraiment satisfaisante, d'autant moins qu'une fois au moins, Gelderloos utilise l'expression « militant and armed struggle », qui dénote une claire nuance entre « militant » et « armed ». En quelques rares occurrences, nous avons traduit « militancy » par « force », du fait du contexte. Pour les mêmes raisons, nous sommes régulièrement conduits à traduire le substantif anglais « militants » par « militants recourant à la violence » ou par « militants de la lutte armée », ce qui doit également s'entendre au sens le plus large de « militants défendant ou utilisant des tactiques qui ne sont pas non-violentes ». De même, l'adjectif anglais « militant », est en général traduit en français, selon le contexte, par « militant » ou par « armé ».

Tout au long de la lecture, il est utile de garder à l'esprit qu'à strictement parler, « militant non-violent » et « militant de la non-violence » sont deux expressions dont le sens est différent, ou du moins devrait l'être, même si l'usage tend à les confondre. La critique de Gelderloos, au fond, porte sur les militants *de* la non-violence et non pas sur le simple usage de tactiques non-violentes.

choisissons.

Au cours de mon expérience personnelle, j'ai constaté que la plupart des gens qui en viennent à s'impliquer dans des mouvements radicaux n'ont jamais entendu de bons arguments, ni même de mauvais, contre la non-violence. Cela reste vrai même lorsqu'ils en savent déjà beaucoup sur d'autres aspects du mouvement. Au lieu de quoi, ils ont tendance à être contaminés par l'aura du tabou qui enrobe les militants utilisant des méthodes violentes ; à avoir intégré la peur et le mépris que les médias réservent aux personnes désireuses de lutter effectivement contre le capitalisme et l'État ; et à confondre l'isolement imposé à ces militants avec un isolement auto-infligé qui serait censément inhérent à ces choix de lutte. La plupart des défenseurs de la non-violence avec lesquels j'ai discuté ces questions, et ils sont nombreux, abordaient la conversation comme si la conclusion était d'emblée acquise, à savoir que l'utilisation de la violence par des mouvements sociaux serait mauvaise en soi et les condamnerait à l'échec (à tout le moins si cela avait lieu à moins de mille kilomètres de leur personne). Inversement, il existe de nombreux et solides arguments contre le principe de non-violence auxquels les pacifistes ont tout simplement été incapables de répondre dans leurs écrits.

Ce livre montrera que la non-violence, dans ses manifestations actuelles, est basée sur la falsification historique de certaines luttes. La non-violence a des liens implicites et explicites avec la manipulation des luttes des personnes de couleur par les blancs. Ses méthodes sont déterminées par des dynamiques autoritaires, et ses résultats ont pour effet de rejoindre les objectifs gouvernementaux plus que les objectifs populaires. Elle dissimule et même encourage des présupposés patriarcaux et des dynamiques de pouvoir. Les différentes options stratégiques qui lui sont ouvertes mènent invariablement à des impasses. Et celles et ceux qui la pratiquent s'abusent eux-mêmes sur un certain nombre de points cruciaux.

Étant données ces conclusions, si nos mouvements en venaient à avoir une possibilité quelconque de détruire des systèmes oppressifs tels que le capitalisme et la suprématie blanche, et de construire un monde libre et sain, nous devons faire connaître ces critiques et mettre un terme à la mainmise de la non-violence sur toute discussion, tout en développant des formes de lutte plus efficaces.

On pourrait dire que le but d'une conversation est de persuader et d'être persuadé, alors que le but d'un débat est de gagner, et donc de faire taire votre adversaire. L'une des premières étapes pour gagner dans un débat, quel qu'il soit, est de contrôler la terminologie employée pour se donner un avantage sur son adversaire. C'est exactement ce qu'ont fait les pacifistes en articulant le désaccord autour du clivage *non-violence / violence*. Les critiques de la non-violence recourent généralement à cette dichotomie, avec laquelle nombre d'entre nous sommes fondamentalement en désaccord, et s'efforcent de repousser les limites de la non-violence afin que puissent être acceptées dans son champ d'action des tactiques que nous soutenons, comme la destruction de propriété, ce qui montre bien à quel point nous sommes délégitimé-e-s et affaibli-e-s.

Je n'ai connaissance d'aucun-e activiste, révolutionnaire ou théoricien-ne en rapport avec le mouvement d'aujourd'hui qui défende l'usage exclusif de tactiques violentes et s'oppose à l'usage de tactiques qui ne pourraient pas être conçues comme violentes. Nous défendons la *diversité des tactiques*, c'est-à-dire des combinaisons efficaces, élaborées à partir d'une gamme complète de tactiques, susceptibles de nous permettre de nous émanciper de toutes les composantes de ce système oppressif : la suprématie blanche, le patriarcat, le capitalisme et l'État. Nous pensons que les tactiques devraient être choisies en fonction de chaque situation particulière, et non pas déduites à partir d'un code moral préconçu. Nous tendons également à penser que les moyens se reflètent dans les fins, et nous ne voudrions pas agir d'une façon qui conduirait invariablement à la dictature ou à quelqu'autre forme de société qui ne respecte pas la vie et la liberté. Ainsi, nous serons plus judicieusement décrits comme défenseurs d'un activisme révolutionnaire ou militant, que comme défenseurs de la violence<sup>3</sup>.

---

3 Puisqu'il peut être un peu présomptueux de définir une personne qui n'est pas engagée dans un conflit ouvert avec l'État comme révolutionnaire, je définis en tant qu'*activiste révolutionnaire* quelqu'un qui, au moins, construit dans

Je me référerai aux défenseurs de la non-violence en utilisant la dénomination qu'ils ont eux-même choisie, les activistes non-violent-e-s ou, de façon interchangeable, les pacifistes. Nombre d'entre eux préfèrent l'une des deux expressions, et certain-e-s font même une distinction entre les deux, mais j'ai constaté que les distinctions ne sont pas cohérentes d'une personne à l'autre. Bien plus important, les pacifistes/activistes non-violent-e-s tendent eux-mêmes à collaborer sans tenir aucun compte de celles des deux dénominations qu'ils utilisent, donc la différence de terme n'a pas d'importance au regard des considérations développées dans ce livre. Pour faire simple, en utilisant le terme « pacifisme » ou « non-violence », ils désignent un mode de vie ou une méthode d'activisme social qui évite, transforme ou exclut la violence tout en essayant de changer la société pour créer un monde plus libre et pacifique.

Arrivés ici, il pourrait nous aider de définir clairement la *violence*, mais l'un des arguments centraux de ce livre est que la *violence* ne peut pas être définie clairement. Il me faut également expliciter quelques autres mots qui surviennent fréquemment. J'utilise le mot « radical » au sens littéral, pour désigner une critique, une action ou une personne qui s'attaque aux racines d'un problème particulier plutôt que de se concentrer sur les solutions superficielles mises sur la table par les préjugés et les pouvoirs du moment. Le mot « radical » n'est pas synonyme des mots « extrême » ou « extrémiste », contrairement à ce que les médias voudraient nous faire croire, par ignorance ou à dessein. (De même, au cas où cela ne serait pas encore clair pour quelqu'un : un anarchiste n'est pas quelqu'un qui souhaite le chaos mais quelqu'un qui souhaite l'émancipation complète du monde par l'abolition du capitalisme, du gouvernement et de toutes les autres formes d'autorité oppressive, visant à les remplacer par un nombre indéterminé d'arrangements sociaux, existants ou utopiques.) A contrario, je n'utilise pas le mot « révolution » littéralement, c'est-à-dire pour désigner le renversement des dirigeants actuels par une nouvelle clique de dirigeants (ce qui ferait de l'expression « révolution anti-autoritaire » un oxymore), mais seulement pour désigner un bouleversement social engendrant de vastes transformations. Je n'utilise ce mot « révolution » que parce qu'il a des connotations positives exceptionnellement durables, et parce que les formes adjectivales de « libération », un substantif plus approprié, sont lourdes.

Je voudrais souligner à nouveau une distinction cruciale : les critiques développées dans ce livre ne visent pas des actions spécifiques qui ne font pas preuve d'un comportement violent, telles qu'une vigie qui demeure pacifique, pas plus qu'elles ne visent individuellement les activistes qui choisissent de se consacrer personnellement à un travail non combattant, tel que les soins médicaux ou la construction de relations sociales fortes dans leur communauté. Lorsque je parle des pacifistes et des défenseurs de la non-violence, je me réfère à celles et ceux qui voudraient imposer leur idéologie à tout le mouvement et qui dissuadent les autres activistes de tout recours à la violence, ou qui se refuserait à soutenir d'autres activistes du seul fait de leur recours à la violence. De même, un activiste révolutionnaire idéal ne devrait pas se focaliser obsessivement sur le fait de combattre les flics ou de s'engager dans des actes clandestins de sabotage, mais devrait embrasser et soutenir de telles actions, lorsqu'elles sont efficaces, en tant que partie d'un large ensemble d'actions nécessaires pour renverser l'État et construire un monde meilleur.

Bien que mon objet soit de déboulonner l'idée que le pacifisme pourrait servir des buts révolutionnaires, j'utilise dans ce livre des citations de pacifistes travaillant à des réformes limitées en complément de citations de personnes qui travaillent à une transformation sociale complète. À première vue, cela pourrait donner l'impression que je construis un raisonnement spécieux ; cependant, je n'ai utilisé les paroles et actions de pacifistes réformistes que lorsqu'ils étaient en lien avec des campagnes lors desquelles ils ont étroitement travaillé avec des pacifistes révolutionnaires et que ces citations sont en rapport avec ces pacifistes dans leur ensemble, ou en référence à des

---

une direction qui rend ce conflit plus pratique. Certaines personnes ont des problèmes avec le terme *activiste*, où l'associent seulement aux types réformistes d'activisme [Comme déjà dit plus haut dans la note 2, les connotations des termes '*activiste*' et '*militant*' tendent dans la langue anglaise à être le contraire de celles qu'on leur connaît en français, NdT]. Pour éviter d'entrer trop profondément dans la discussion sur les mots et la terminologie, je demanderais simplement que vous entendiez ce terme de la meilleure façon possible.

luttres sociales citées en exemple pour prouver l'efficacité de la non-violence dans la poursuite de buts révolutionnaires. Il est difficile de faire la différence entre des pacifistes révolutionnaires et non-révolutionnaires, parce qu'eux-mêmes ont tendance à ne pas faire cette distinction dans le cadre de leur action – ils travaillent ensemble, ils manifestent ensemble, et souvent utilisent les mêmes tactiques lors des mêmes actions. Puisque c'est un engagement commun à la non-violence, et non pas un engagement commun envers un but révolutionnaire, qui est le critère premier selon lequel les activistes non-violent-e-s décident avec qui travailler, ce sont ces délimitations que j'utiliserai pour élaborer mes critiques.

# CHAPITRE 1 : LA NON-VIOLENCE EST INEFFICACE

Je pourrais passer beaucoup de temps à parler des échecs de la non-violence. Toutefois, il semble plus utile de parler des succès de la non-violence. Le pacifisme attirerait difficilement de nouvelles recrues si son idéologie n'avait remporté aucune victoire historique. Examinons ces succès emblématiques : l'indépendance de l'Inde gagnée contre l'empire colonial britannique, l'acceptation d'un nombre maximum dans la course à l'armement nucléaire, les plafonds imposés au nombre d'armes nucléaires par les négociations SALT (Strategic Arms Limitation Talk), le mouvement pour les droits civiques des Noir-e-s américain-e-s dans les années 1960 et le mouvement pacifiste pendant la guerre contre le Vietnam<sup>4</sup>. Et bien qu'elles n'aient pas encore été saluées comme une victoire, les protestations massives de 2003 contre l'invasion de l'Irak par les États-Unis ont été très applaudies par les activistes non-violent-e-s<sup>5</sup>.

On peut discerner un schéma récurrent de manipulation historique et de blanchiment flagrant dans chacune des victoires revendiquées par les activistes non-violent-e-s. La position pacifiste requiert que le succès doit pouvoir être attribué aux tactiques pacifistes et à elles seules, alors que nous autres pensons que le changement provient de l'ensemble des tactiques utilisées dans toute situation révolutionnaire, pourvu qu'elles soient déployées de façon efficace. Parce qu'aucun conflit social majeur ne présente une uniformité de tactiques et d'idéologies – autrement dit on trouve dans tous les conflits de ce genre le recours à des tactiques pacifistes et à des tactiques résolument non-pacifistes –, les pacifistes doivent effacer la part d'histoire qui est en désaccord avec leurs affirmations ou au contraire attribuer leurs échecs à la présence au sein du mouvement concerné d'une forme de lutte violente<sup>6</sup>.

On nous raconte qu'en Inde, guidés par leur leader Gandhi, les gens construisirent au fil des décennies un mouvement non-violent de masse et s'engagèrent dans la protestation, la non-coopération, les boycotts économiques, des grèves de la faim exemplaires et des actes de désobéissance pour bloquer la machinerie de l'impérialisme britannique. Ils subirent des massacres et répliquèrent par une ou deux émeutes mais, dans l'ensemble, le mouvement fut non-violent et, après avoir persévéré pendant des décennies, le peuple indien gagna son indépendance, délivrant ainsi une victoire pacifiste certifiée. L'histoire réelle est plus compliquée, puisque des poussées violentes ont également influencé la décision de retrait des Britanniques. Ceux-ci avaient perdu la capacité de maintenir leur pouvoir colonial, après que des millions de leurs soldats meurent et qu'une grande quantité de ressources diverses soient anéanties au cours de deux guerres mondiales extrêmement violentes, dont la seconde dévasta tout spécialement la "mère patrie". Les luttes armées des militant-e-s arabes et juifs en Palestine entre 1945 et 1948 continuèrent d'affaiblir l'empire britannique, et rendirent alors évidente la menace que les Indien-ne-s pourraient abandonner la désobéissance civile et prendre les armes en masse si l'on continuait de les ignorer encore longtemps ; tout ceci ne peut être exclu des facteurs qui déterminèrent la décision des Britanniques de renoncer à une administration coloniale directe.

---

4 Cette liste vient d'un article écrit par Spruce Houser (Spruce Houser, "Domestic Anarchist Movement Increasingly Espouses Violence," *Athens News*, 12 Août 2004, [http://athensnews.com/index.php?action=viewarticle&section=archive&story\\_id=17497](http://athensnews.com/index.php?action=viewarticle&section=archive&story_id=17497)), un activiste de la paix autoproclamé anarchiste. J'ai vu ces "victoires" être revendiquées encore et encore par d'autres pacifistes.

5 Hell NYC, *2/15 : The Day the World Said No to War* (Oakland, CA : AK Press, 2003). Ce livre donne une idée de la façon dont les activistes pacifistes célèbrent ces manifestations.

6 Par exemple, lors de la conférence anarchiste mentionnée dans l'introduction, dès qu'un intervenant pacifiste a été contraint d'admettre que la lutte des droits civils n'avait pas abouti à une victoire, il a changé de cap en un clin d'œil et a attribué l'échec de cette lutte aux mouvements de libération qui utilisaient la violence comme moyen, en disant que dès que le mouvement *était devenu* violent, il avait commencé à perdre du terrain. Cet argument ignore le fait que la résistance contre l'esclavage et l'oppression raciale avait été violente bien avant la fin des années 1960, et désavoue également toute analyse spécifique qui pourrait faire correspondre une augmentation de l'usage de méthodes radicales avec une perte de soutien de base. De telles corrélations sont, dans les faits, inexistantes.

On réalise que cette menace était encore plus directe lorsque l'on comprend que l'histoire pacifiste du mouvement d'indépendance indien brosse un tableau sélectif et incomplet : la non-violence n'était pas universelle en Inde. La résistance à la colonisation britannique comprenait bien assez de lutte violente ou armée pour que l'on considère de façon plus exacte que la méthode gandhienne était l'une des différentes formes concurrentes de résistance populaire. Dans leur dérangeante démarche d'universalisation, les pacifistes effacent ces autres formes de résistance et contribuent à propager l'histoire fautive selon laquelle Gandhi et ses disciples étaient la seule boussole de la résistance indienne. Sont ainsi passés sous silence d'importants dirigeants militants comme Chandrasekhar Azad<sup>7</sup>, qui combattit les armes à la main contre les colons britanniques, et des révolutionnaires comme Bhagat Singh, qui s'attira un soutien massif en commettant des attentats à la bombe et des assassinats au profit d'une lutte visant le renversement du capitalisme tant indien que britannique<sup>8</sup>.

L'histoire pacifiste de la lutte indienne ne peut rendre compte du fait que Subhas Chandra Bose, le candidat favorable à l'usage de méthodes de luttes non exclusivement pacifiques, fut élu deux fois président du Congrès National Indien, en 1938 et 1939<sup>9</sup>. Si Gandhi fut peut-être la figure la plus remarquablement influente et populaire dans la lutte pour l'indépendance de l'Inde, la position dirigeante qu'il assumait ne lui valut pas toujours un soutien unanime des masses. Il perdit tellement de soutien des Indiens lorsqu'il appela au calme après l'émeute de 1922 que « pas le moindre murmure de protestation ne se fit entendre en Inde quand les Britanniques l'arrêtèrent ensuite »<sup>10</sup>.

De façon significative, l'histoire se souvient de Gandhi plus que de tous les autres non pas parce qu'il représentait la voix unanime de l'Inde, mais de par l'attention particulière que lui porta la presse britannique et la prééminence que lui valut le fait d'être pris comme interlocuteur lors d'importantes négociations avec le gouvernement colonial britannique. Si l'on se rappelle que l'histoire est écrite par les vainqueurs, une autre strate du mythe de l'indépendance indienne s'effrite.

Mais l'aspect le plus désolant de l'affirmation des pacifistes que l'indépendance de l'Inde est une victoire pour la non-violence est qu'elle donne tête baissée dans la manipulation historique élaborée dans l'intérêt des États impérialistes et partisans de la suprématie blanche, qui ont colonisé les pays du Sud. Le mouvement de libération de l'Inde échoua. Les Britanniques ne furent pas contraints à quitter l'Inde. Ils choisirent au lieu de ça de transférer le territoire d'une administration coloniale directe à une administration néocoloniale<sup>11</sup>. Quelle sorte de victoire autorise les perdants à dicter le calendrier et les modalités de l'ascension des vainqueurs ? Les Britanniques rédigèrent la nouvelle constitution et remirent le pouvoir entre les mains de successeurs qu'ils choisirent. Ils attisèrent les

---

7 Chandrasekhar Azad, tué dans une fusillade avec les Britanniques, est au centre de *The Last Revolutionary*, un film récent du directeur Indien Priyadarshan.

8 Reeta Sharma, « What if Bhagat Singh Had Lived ? », *The Tribune of India*, 21 mars 2001, <http://www.tribuneindia.com/2001/20010321/edit/htm#6>. Il est important de remarquer que des gens de toute l'Inde ont enjoint Gandhi de parler en faveur de la commutation de la peine de mort de Bhagat Singh, à laquelle il avait été condamné pour l'assassinat d'un officier Britannique, mais Gandhi a stratégiquement choisi de ne pas se prononcer contre l'exécution par l'État, que beaucoup pensent qu'il aurait pu stopper. De fait, il y avait alors un rival révolutionnaire qui disparaissait du paysage politique.

9 Bose s'est retiré après un conflit avec d'autres dirigeants politiques Indiens et était attaqué par l'opposition de Gandhi parce qu'il ne soutenait pas la non-violence. Pour en savoir plus que les luttes de libération indiennes, lire Sumit Sarkar, *Modern India : 1885-1947* (New York : St. Martin's Press, 1989).

10 Professeur Gopal K., e-mail à l'auteur, septembre 2004. Gopal écrit aussi : « J'ai des amis en Inde qui n'ont toujours pas pardonné Gandhi pour ça ».

11 Bien que le conservatisme inhérent à tout *establishment* politique empêche nombre d'États européens et américains de voir cela, l'administration néocoloniale est bien plus efficace pour l'enrichissement des colons que ne l'est l'administration coloniale directe, et plus efficace dans le maintien du pouvoir, une fois que le colonialisme direct est parvenu à réaliser la nécessaire réorganisation politique et économique dans les colonies. Les libéraux des pays impérialistes, injustement traités de déloyauté ou d'antipatriotisme, avaient en fait raison en termes économiques lorsqu'ils plaidaient pour l'indépendance des colonies. George Orwell, Ho Chi Minh et d'autres ont écrit sur l'inefficacité fiscale du colonialisme. Voir Ho Chi Minh, *Le procès de la colonisation française* (1925, réédition le Temps des Cerises, 2012).

flammes du séparatisme ethnique et religieux afin que l'Inde soit affaiblie par des divisions internes, empêchée de bénéficier de la paix et de la prospérité, et dépendante de l'aide militaire et autres formes de soutien de la part des États euro-américains.

L'Inde est toujours exploitée par des entreprises euro-américaines (bien que plusieurs nouvelles entreprises indiennes, principalement des filiales, se soient jointes au pillage), et continue de fournir des ressources et des marchés aux États impérialistes<sup>12</sup>. Par bien des façons, la pauvreté de son peuple s'est aggravée et l'exploitation est devenue plus efficace. L'indépendance à l'égard du pouvoir colonial a donné à l'Inde plus d'autonomie dans quelques zones, et a certainement permis à une poignée d'Indiens de s'asseoir dans les fauteuils du pouvoir, mais l'exploitation et la marchandisation des ressources s'est approfondie. Qui plus est, l'Inde a perdu la nette opportunité que représentait une lutte d'émancipation riche de sens menée contre un oppresseur étranger aisément identifiable. Aujourd'hui, un mouvement d'émancipation aurait à s'opposer aux dynamiques déconcertantes du nationalisme et de la rivalité ethnique et religieuse pour abolir un capitalisme et un gouvernement domestiques bien plus développés que dans leurs formes d'alors. Tout bien pesé, le mouvement d'indépendance a donc bien échoué.

Il est quelque peu étrange que les pacifistes revendiquent comme victoire l'arrêt de la course aux armements nucléaires. Une fois encore, le mouvement ne fut pas exclusivement non-violent ; il comprenait des groupes qui menèrent un nombre considérable d'attentats à la bombe et autres actes de sabotage ou de guérilla<sup>13</sup>. Et là encore, c'est une victoire douteuse. Les traités de non-prolifération, si peu respectés au demeurant, n'ont été signés qu'après que la course aux armements eut déjà été gagnée, les États-Unis exerçant une hégémonie incontestée par la possession de plus d'armes nucléaires qu'il ne pourrait être utilisé en pratique. Et il paraît clair que la prolifération continue en fonction des besoins, actuellement au travers du développement d'armes nucléaires tactiques et de la planification d'une nouvelle vague de centrales nucléaires. Il semble véritablement que toute la question ait été soldée plus comme un problème politique interne au gouvernement lui-même que comme un conflit entre un mouvement social et un gouvernement. Tchernobyl et plusieurs fusions évitées de justesse aux États-Unis ont montré que l'utilisation de l'énergie nucléaire (un composant indispensable du développement des armes nucléaires) n'était pas la moindre des responsabilités, et il n'est pas besoin de protestataires pour mettre en question l'utilité, même pour un gouvernement s'obstinant à conquérir le monde, de gaspiller d'incroyables ressources dans la prolifération nucléaire lorsqu'on a déjà assez de bombes pour faire exploser toute la planète, et alors que les guerres et les actions clandestines menées depuis 1945 l'ont toutes été, sans exception, avec d'autres technologies.

Le mouvement pour les droits civiques des Noir-e-s américain-e-s est l'un des épisodes les plus importants de l'histoire pacifiste. Dans le monde entier, les gens le considèrent comme un exemple de victoire non-violente. Mais, à l'instar des autres exemples discutés ici, ce mouvement ne fut ni une victoire ni non-violent. Il réussit à abolir la ségrégation en droit et à permettre l'expansion de la minuscule et insignifiante bourgeoisie noire, mais ce n'était pas là les seules exigences de la majorité des personnes qui prirent part au mouvement<sup>14</sup>. Ils voulaient une complète égalité politique et économique, et beaucoup voulaient également l'émancipation des Noir-e-s sous la forme du nationalisme noir, de l'inter-communalisme noir, ou autre forme d'indépendance à l'égard de l'impérialisme blanc. Aucune de ces exigences ne fut remplie – pas l'égalité, et certainement pas l'émancipation.

---

12 Le statut néocolonial de l'Inde est largement documenté en tant que partie du corps grandissant de la littérature anti et alter-globaliste. Voir Arundhati Roy, *Power Politics* (Cambridge : South End Press, 2002) et Vandana Shiva, *Stolen Harvest* (Cambridge : South End Press, 2000).

13 Le groupe Direct Action au Canada et la guérilla du Suisse Marco Camenisch en sont deux exemples.

14 Voir Robert Williams, *Negroes with Guns* (Chicago : Third World Press, 1962) ; Kathleen Cleaver et George Katsiaficas, *Liberation, Imagination, and the Black Panther Party* (New York : Routledge, 2001) ; et Charles Hamilton et Kwame Ture, *Le Black Power : Pour une politique de libération aux Etats-Unis* (Paris : Payot, 1968 (rééd. 2009)).

Les personnes de couleur ont toujours un revenu moyen inférieur, sont défavorisées dans l'accès au logement et aux services de santé, et une santé moins bonne que les personnes blanches. La ségrégation existe toujours *de facto*<sup>15</sup>. L'égalité politique manque aussi. Des millions d'électeurs, noir-e-s pour la plupart, se voient refuser le droit de vote lorsque les intérêts dominants le nécessitent, et seulement quatre sénateurs noirs ont siégé depuis la Reconstruction<sup>16</sup>, cette période qui suivit la Guerre de Sécession achevée en 1865. Les autres groupes ethniques ont également été oubliés dans la distribution des fruits mythiques des droits civiques. Les immigrant-e-s latinos et asiatiques sont particulièrement exposé-e-s aux abus, aux expulsions, à la privation de services sociaux pour lesquels ils paient des impôts, aux formes de travail dangereuses pour la santé dans des sweatshops ou en tant que travailleurs agricoles migrant-e-s. Les musulman-e-s et les Arabes font les frais de la répression de l'après 11 Septembre, tandis qu'une société qui s'est elle-même sanctifiée « ne connaissant pas la couleur de peau » ne se sent pas le moins du monde hypocrite. Quant aux personnes indigènes, elles sont maintenues aussi bas que possible sur l'échelle socio-économique afin qu'elles restent invisibles, sauf lors des manifestations symboliques et occasionnelles du multiculturalisme américain – le stéréotype de la mascotte sportive ou de la figurine de danseuse hawaïenne qui dissimule la réalité des véritables personnes indigènes.

L'idée que l'on se fait en général (avant tout chez les progressistes blanc-he-s, les pacifistes, les éducateur-ices, les historien-nes et les officiel-les du gouvernement) du mouvement contre l'oppression raciale aux États-Unis est qu'il était avant tout non-violent. Mais bien au contraire, malgré le fait que des groupes pacifistes tels que la SCLC (Southern Christian Leadership Conference) de Martin Luther King Jr aient eu un pouvoir et une influence considérables, le soutien populaire au sein du mouvement se cristallisait de façon croissante autour de groupes révolutionnaires comme le Black Panther Party<sup>17</sup>, particulièrement chez les Noir-e-s pauvres. Selon un sondage mené en 1970 par l'institut Harris, 66 % des Afro-Américain-e-s déclaraient que les activités du Black Panther Party les rendaient fier-e-s, et 43 % que ce parti incarnait leurs propres vues<sup>18</sup>. En fait, la lutte violente a longtemps été partie intégrante de la résistance des Noir-e-s à la suprématie blanche. Mumia Abu-Jamal documente de façon solide cette histoire dans son livre de 2004, « We want freedom ».

Il y écrit : « *Les racines de la résistance armée plongent en profondeur dans l'histoire des Afro-Américains. Seuls ceux qui ignorent ce fait considèrent le Black Panther Party comme quelque chose d'étranger à notre héritage historique commun* »<sup>19</sup>. En réalité, les fractions non-violentes ne peuvent être distillées et séparées des franges révolutionnaires du mouvement (même si la désaffection et les rancunes, encouragées par l'État, ont souvent existé entre elles). Les activistes pacifistes de la classe moyenne, y compris Luther King, ont tiré une grande part de leur pouvoir du

---

15 « Historical Context of the Founding of the Party », <http://www.blackpanther.org/legacvnew.htm>. En 1994, le Dr. Kenneth Clark, le psychologue dont le témoignage a été l'outil pour gagner dans la décision de la Cour Suprême de 1954 dans l'affaire Brown vs. Board of Education, estimait que la ségrégation était pire que 40 ans auparavant. Voir aussi Suzzane Goldberg, « US wealth gap grows for ethnic minorities », The Guardian (UK), 19 octobre 2004, republié dans Asheville Global Report n°302 (2004), <http://www.agnews.org/issues/302/nationalnews.html>. Le Pew Hispanic Center, en analysant les données du recensement des USA, a récemment découvert que la famille blanche moyenne avait un revenu net 11 fois supérieur à celui de la famille Latino moyenne, et 14 fois supérieur à celui de la famille Noire moyenne, et que la disparité allait en grandissant.

16 Mick Dumke, « Running on Race », ColarLines, Automne 2004, p.17-19. Cet article a été écrit avant l'élection de Barack Obama, j'ai donc édité la phrase.

17 « Ils [le mouvement des droits civils et le mouvement noir de libération/anticolonial] ont rapidement évolué vers la lutte armée, avec l'autodéfense qui menait aux organisations armées. La violence anti-gouvernementale était massivement acceptée et pratiquée ». E. Tani et Kae Sera, « False Nationalism, False Internationalism » (Chicago : A Seeds Beneath the Snow Publication, 1985), p.94. Voir également Mumia Abu-Jamal, *We Want Freedom* (Le Temps des Cerises, 2006), p.32, 65.

18 Flores Alexander Forbes, « Point Number 7: We Want an Immediate End to Police Brutality and the Murder of Black People; Why I Joined the Black Panther Party », dans *Police Brutality : An Anthology*, éd. Jill Nelson (New York : W.W. Norton and Company, 2000), p.237.

19 Abu-Jamal, *We Want Freedom*, p.31.

spectre de la résistance noire et de l'existence de révolutionnaires noir-e-s armé-e-s<sup>20</sup>.

Au printemps de 1963, la campagne de Birmingham lancée par Martin Luther King semblait clairement devoir être une répétition de l'action qui avait lamentablement échoué à Albany, en Géorgie, où une campagne de désobéissance civile menée pendant 9 mois en 1961 démontra l'impuissance des protestataires non-violent-e-s contre un gouvernement disposant de prisons apparemment sans fond et où, le 24 juillet 1962, de jeunes émeutier-e-s occupèrent des blocs entiers pendant une nuit et forcèrent la police à se retirer du ghetto, démontrant qu'après un an de campagne non-violente, les Noir-e-s d'Albany continuaient de combattre le racisme mais avaient renoncé à préférer la non-violence. Et voilà que le 7 mai à Birmingham, à la suite de continuelles violences policières, trois mille Noir-e-s commencèrent à contre-attaquer, criblant la police de pierres et de bouteilles. À peine deux jours plus tard, la ville de Birmingham, qui avait jusque-là été un inflexible bastion de la ségrégation, accepta de mettre fin à la ségrégation dans les magasins du centre-ville, et le Président Kennedy soutint cette décision en accordant des garanties fédérales. Le lendemain, après que des suprématises blancs de l'endroit eurent fait exploser des bombes dans un domicile noir et dans un commerce noir, des milliers de Noir-e-s s'émeutèrent à nouveau, s'emparant d'une zone de neuf blocs, détruisant des voitures de police, blessant plusieurs policiers (dont l'inspecteur en chef), et incendiant des entreprises blanches. Un mois et un jour plus tard, le Président Kennedy en appelait au Congrès pour qu'il adopte le Civil Rights Act, mettant ainsi fin à plusieurs années d'une stratégie visant à embourber le mouvement pour les droits civiques<sup>21</sup>. Il est donc permis de penser que les principales des victoires limitées (sinon creuses) du mouvement des droits civiques survinrent lorsque les Noir-e-s démontrèrent qu'ils ne resteraient pas pacifiques éternellement.

Confrontée à ces deux alternatives, la structure du pouvoir des Blancs choisit de négocier avec les pacifistes, et nous avons vu les résultats.

L'affirmation que le mouvement pacifiste américain a réussi à mettre fin à la guerre contre le Vietnam présente le même ensemble de faiblesses. Ward Churchill et d'autres<sup>22</sup> ont déjà fort bien formulé la critique, je me contenterai donc de la résumer. Avec une impardonnable suffisance, les activistes pacifistes négligent que trois à cinq millions d'Indochinois-es sont mort-e-s dans le combat contre l'armée américaine ; que des dizaines de milliers de soldats américains furent tués et des centaines de milliers blessés ; que bien d'autres, démoralisés par le bain de sang, étaient devenus hautement inefficaces et réfractaires<sup>23</sup>, et que les États-Unis étaient en train de perdre de leur capital politique (et de s'acheminer vers une banqueroute fiscale) à tel point que les politiciens pro-guerre commencèrent à réclamer un retrait stratégique (en particulier une fois que l'offensive du Têt eut démontré que la guerre était « ingagnable », selon les mots de beaucoup de monde à l'époque). Le gouvernement américain ne fut pas contraint à se retirer par les protestations pacifiques ; il fut défait politiquement et militairement. À l'appui de cette affirmation, Ward Churchill cite la victoire du Républicain Richard Nixon et l'absence du moindre candidat pacifiste au sein du Parti Démocrate en 1968, presque à l'apogée du mouvement anti-guerre. On pourrait y

---

20 « Si les émotions contenues d'une personne opprimée ne sont pas libérées non-violentement, elles seront libérées violemment. Laissez donc les Noir-e-s agir... Parce que si ses frustrations et son désespoir peuvent continuer de s'accumuler, des millions de Noir-e-s chercheront le réconfort et la sécurité dans les idéologies nationalistes Noires ». Martin Luther King Jr., cité dans Tani et Sera, *False Nationalism*, p.107. Martin Luther King Jr. a présenté avec la menace de la violence des révolutionnaires Noir-e-s comme débouché probable si l'État ne satisfaisait pas à ses revendications réformistes, et ses partisans ont souvent tiré profit des émeutes des militant-e-s Noir-e-s activistes pour replacer les leaders Noirs pacifistes sous un jour plus favorable. Voir spécialement Ward Churchill, *Pacifism as Pathology* (Winnipeg : Arbeiter Ring, 1998), p.43.

21 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.96-104. Alors que King lui-même disait « *Le son de l'explosion à Birmingham a fait tout le chemin jusqu'à Washington* ».

22 Ward Churchill, *Pacifism as Pathology*. Et pour un exemple, Tani et Sera, *False Nationalism*, chapitre 6.

23 Un intervenant pacifiste de la North American Anarchist Conference a rejeté l'idée que c'était la résistance Vietnamienne, et non pas le mouvement pour la paix, qui avait vaincu les États-Unis, confondant temporairement sa position morale/tactique avec une position raciale en disant que c'était les troupes US elles-mêmes qui avaient conduit à la fin de la guerre en assassinant leurs officiers.

ajouter la réélection de Nixon en 1972, après quatre années d'escalade et de génocide, pour démontrer l'impuissance du mouvement pacifiste à « dire la vérité au pouvoir ». En fait, le mouvement pacifiste imbu de principes se dissout en même temps que les États-Unis retirèrent leurs troupes (un retrait achevé en 1973). Il fut moins sensible à la campagne de bombardement de civils la plus intense de l'histoire, qui s'intensifia après le retrait des troupes, ou à l'occupation du Sud-Vietnam qui continuait par une dictature militaire entraînée et financée par les États-Unis. En d'autres termes, le mouvement se replia (et récompensa Nixon en le réalisant) une fois que les Américains, et non les Vietnamiens, furent en sécurité. Le mouvement pacifiste américain échoua à apporter la paix. L'impérialisme américain continua de plus belle, et bien que la stratégie militaire qu'il avait choisie ait été défaite par les Vietnamiens, les États-Unis atteignirent dans l'ensemble leurs objectifs politiques en temps voulu, précisément parce que le mouvement pacifiste échoua à faire advenir un quelconque changement sur le plan intérieur.

Certains pacifistes pointeront le grand nombre d'objecteurs de conscience qui refusèrent de combattre, pour sauver une apparence de victoire non-violente. Mais il devrait être évident que la multiplication d'objecteurs et de réfractaires à la conscription ne peut racheter les tactiques pacifistes. D'autant plus dans une société aussi militariste, où la probabilité que des soldats refusent de combattre est proportionnelle à leur crainte d'être confrontés à une résistance violente qui pourrait les tuer ou les mutiler. Sans la résistance violente des Vietnamiens, il n'y aurait pas eu besoin de conscription ; sans conscription, la résistance non-violente en Amérique du Nord qui cherchait à y soustraire ses participants aurait difficilement pu exister. Les rébellions croissantes, particulièrement parmi les soldats noirs, latinos et amérindiens, au sein même de l'armée, furent autrement plus significatives que les objecteurs de conscience passifs. Le gouvernement vit se retourner contre lui la stratégie qu'il avait adoptée en réponse aux émeutes urbaines des Noirs en recrutant dans l'armée de jeunes hommes noirs sans emploi pour en vider les rues<sup>24</sup>.

*« Des officiels de Washington visitant des bases de l'armée furent sérieusement perturbés par le développement de la culture de la militance noire... Des gradés éberlués observaient comment des officiers blancs recrutés parmi les colons locaux se retrouvaient forcés de rendre leur salut à des soldats noirs du mouvement New Afrikans qui les saluaient en brandissant le poing dressé du Black Power... Nixon devait sortir ses troupes du Vietnam rapidement ou risquer de perdre son armée »<sup>25</sup>.*

L'assassinat d'officiers à la grenade, le sabotage, le refus de combattre, les émeutes dans les camps d'internement de prisonniers et l'aide à l'ennemi, toutes ces activités de soldats américains contribuèrent significativement à la décision du gouvernement de retirer ses troupes au sol. Comme le déclara le Colonel Robert D. Heinl en juin 1971 :

*« Selon tous les indicateurs concevables, notre armée encore présente au Vietnam est dans un état qui approche l'effondrement, certaines unités évitant ou ayant refusé le combat, assassinant leurs officiers et sous-officiers, droguées et désenchantées lorsqu'elles ne sont pas mutinées. Nulle part ailleurs qu'au Vietnam la situation n'est aussi grave. »<sup>26</sup>*

Le Pentagone a estimé que trois pour cent des officiers et des sous-officiers tués au Vietnam de 1961 à 1972 le furent à la grenade par leurs propres soldats. Cette estimation ne prend même pas en compte les officiers poignardés ou tués par balle. Dans de nombreux cas, les soldats d'une unité se cotisèrent pour embaucher un tueur à gages afin qu'il assassine un officier impopulaire. Selon Matthew Rinaldi, les Noirs et Latinos de la classe ouvrière engagés dans l'armée, qui ne

---

24 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.124-125. Le "Projet 100.000" a débuté en 1966 sur une suggestion du conseiller de la Maison Blanche Daniel Patrick Moynihan qui, de façon pensée, a fait l'hypothèse que les hommes au chômage ciblés pour le service militaire étaient « inadaptés » du fait d'une « vie de famille désorganisée et organisée autour des femmes », alors que le Vietnam représentait « un monde loin des femmes ». (ce qui est intéressant, c'est que la diabolisation des femmes Noires fortes est parvenue à s'insinuer jusque dans le mouvement du Black Power lui-même).

25 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.127.

26 Matthew Rinaldi, *Olive-Drab Rebels: Subversion of the US Armed Forces in the Vietnam War*, rev. ed. (London: Antagonism Press, 2003), p.17.

s'identifiaient pas avec les tactiques du pacifisme-à-tout-prix du mouvement pour les droits civiques qui les avait précédé, furent des acteurs majeurs de la résistance armée qui affaiblit l'armée américaine pendant la guerre contre le Vietnam<sup>27</sup>.

Et bien qu'ils aient été d'une importance politique moindre que la résistance dans l'armée en général, les attentats à la bombe et autres actes de violence commis pour protester contre la guerre sur les campus des facultés blanches, y compris la plupart des universités d'élite, ne doivent pas être passés sous silence au profit du « blanchiment » pacifiste. Au cours de l'année scolaire 1969-1970 (de septembre à mai), une estimation prudente compte 174 attentats à la bombe sur les campus et au moins 70 attentats à la bombe et autres attaques violentes en dehors des campus, visant des bâtiments du Reserve Officers' Training Corpse (Corps d'entraînement des officiers de réserve) et du gouvernement ainsi que des bureaux d'entreprises. À quoi il faut ajouter 230 protestations sur les campus ayant donné lieu à de la violence physique, et 410 à des dommages matériels<sup>28</sup>.

En conclusion, ce qui ne fut qu'une victoire très limitée – le retrait des troupes au sol après de nombreuses années de guerre – peut être très clairement attribué à deux facteurs : la résistance violente opiniâtre et efficace des Vietnamiens, qui amena les dirigeants américains à réaliser qu'ils ne pouvaient pas vaincre ; et la résistance armée et souvent meurtrière des troupes américaines au sol elles-mêmes, engendrée par la démoralisation face à la violence bien réelle de l'ennemi et par l'activisme politique émanant du mouvement de libération noir qui se développait à la même période. Le mouvement anti-guerre à l'intérieur inquiétait bien sûr les dirigeants américains<sup>29</sup>, mais en aucun cas on ne peut prétendre qu'il avait acquis un pouvoir tel qu'il aurait « forcé » le gouvernement à faire quoi que ce soit et, en tout cas, ses fractions les plus énergiques ont mené des protestations violentes, des attentats à la bombe et des destructions matérielles.

Peut-être leurré-e-s par leur propre histoire erronée du mouvement pacifique pendant la guerre contre le Vietnam, les organisateurs pacifistes américains du XXI<sup>e</sup> siècle semblaient s'attendre à ce que leurs plans pour stopper l'invasion de l'Irak aboutissent à une répétition de cette victoire imaginaire. Le 15 février 2003, tandis que le gouvernement américain se préparait à entrer en guerre contre l'Irak, « *des millions d'activistes anti-guerre, rassemblé-e-s pour des manifestations dominicales, envoyèrent un message de reproche cuisant à Washington et ses alliés... Cette vague de manifestations sans précédent... assombrit les plans belliqueux des États-Unis* », si l'on en croit un article publié sur le site web du groupe anti-guerre non-violent United for Peace and Justice<sup>30</sup>. Exultant à la vue de cet « *affichage massif d'un sentiment pacifiste* », l'article s'imaginait ensuite que « *la Maison-Blanche... semble avoir été ébranlée par la vague de résistance à ses appels à une action militaire rapide.* » Les manifestations furent les plus grandes de l'histoire ; mis à part quelques échauffourées mineures, elles furent entièrement non-violentes ; et leurs organisateurs célébrèrent jusqu'à satiété leur caractère massif et pacifiste. Certains groupes, comme United for Peace and Justice, suggérèrent même que les protestations pourraient éviter la guerre. Bien sûr, ils étaient complètement dans l'erreur, et les protestations furent totalement inefficaces. L'invasion se produisit comme prévu, en dépit des millions de gens qui s'y opposaient pacifiquement, pour la forme et en toute impuissance. Le mouvement contre la guerre ne fit rien pour changer les rapports de force aux États-Unis mêmes. Bush gagna un capital politique substantiel pour avoir envahi l'Irak, et n'eut pas à affronter de retour de bâton avant que les efforts de guerre et d'occupation ne

---

27 Ibid., p.11-13.

28 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.117-118.

29 Il est instructif de voir comment l'élite elle-même perçoit le mouvement anti-guerre. Une riche contribution vient du Secrétaire de la Défense Robert McNamara dans le documentaire *Fog of War: Eleven Lessons the Life of Robert S. McNamara*, dirigé par Errol Morris, de 2003. McNamara exprime clairement être troublé par les manifestations qui ont souvent lieu devant son lieu de travail, mais avec la typique arrogance du bureaucrate qui pense que le public n'en sait pas assez pour faire des suggestions politiques. Lui aussi pensait qu'il voulait la paix, et qu'en temps qu'expert dirigeant du gouvernement, lui aussi travaillait donc pour les intérêts des manifestant-e-s contre la guerre.

30 « Millions Give Dramatic Rebuff to US War Plans, » News, United for Peace and Justice, <http://www.unitedforpeace.org/article.php?id=1070> (consulté le 5 octobre 2006). Initialement publié par l'Agence France-Presse le 11 mars 2003.

commencent à montrer des signes d'échec, à cause de la résistance armée efficace du peuple irakien. La soi-disant opposition ne se manifesta même pas dans le paysage politique officiel. Dennis Kucinich, le seul candidat anti-guerre au sein du Parti Démocrate<sup>31</sup>, ne fut pas une seconde considéré comme un concurrent sérieux, et lui et ses soutiens abandonnèrent finalement leur posture vertueuse pour prêter allégeance à la plate-forme du Parti Démocrate affirmant son soutien à l'occupation de l'Irak.

L'implication de l'Espagne dans l'occupation menée par la coalition sous commandement américain fournit un bon cas d'école pour jauger l'efficacité de la protestation non-violente. Avec 1300 soldats engagés, l'Espagne était l'un des principaux partenaires de la « Coalition of the Willing » (coalition des pays volontaires). Plus d'un million d'Espagnol-e-s manifestèrent contre l'invasion, et 80 % de la population espagnole s'y déclarait opposée<sup>32</sup>, mais leur engagement pour la paix n'alla pas plus loin – ils ne firent rien pour empêcher effectivement l'armée espagnole de soutenir l'invasion et l'occupation. Parce qu'ils restèrent passifs et ne firent rien pour affaiblir leurs dirigeants, ils demeurèrent aussi impuissant-e-s que les citoyen-ne-s de n'importe quelle démocratie. Non seulement le Premier ministre José Maria Aznar eut la possibilité et l'autorisation d'entrer en guerre, mais toutes les prévisions le donnaient en plus gagnant aux élections qui approchaient – jusqu'aux attentats à la bombe. Le 11 mars 2004, à peine quelques jours avant l'ouverture des bureaux de vote, plusieurs bombes posées par une cellule liée à Al Qaida explosèrent dans les gares de Madrid, tuant 191 personnes et en blessant des milliers d'autres. Ces attentats furent la cause directe de la dégringolade d'Aznar et de son parti dans les sondages, et le Parti Socialiste, seul grand parti opposé à la guerre, fut porté au pouvoir<sup>33</sup>. La coalition se rétrécit avec le retrait des 1300 soldats espagnols, puis se rétrécit bientôt à nouveau, la République Dominicaine et le Honduras ayant également retiré leurs troupes. Tandis que des millions d'activistes pacifiques votant avec leurs pieds en défilant dans la rue comme des moutons n'avaient pas affaibli d'un iota l'occupation brutale de l'Irak, quelques douzaines de terroristes prêts à massacrer des non-combattant-e-s furent capables de provoquer le retrait de plus d'un millier de soldats.

Les actions et les communiqués des cellules affiliées à Al Qaida ne laissent pas à penser qu'elles veulent une paix véritable en Irak, pas plus qu'ils ne démontrent un souci du bien-être des Irakienn-e-s (dont un grand nombre ont été pulvérisé-e-s par ces mêmes cellules) ; on y décèle plutôt la volonté de promouvoir une vision particulière de la société irakienne, une vision extrêmement autoritaire, patriarcale et fondamentaliste.

Et il ne fait pas de doute que la décision peut-être facilement prise de tuer et mutiler des centaines de personnes désarmées, quelle qu'ait pu sembler être la nécessité stratégique d'une telle action, est en rapport avec l'autoritarisme et la brutalité de ces terroristes, et avant tout avec la culture intellectualiste dont ils proviennent comme une majorité de leurs semblables (mais ceci est un tout autre sujet).

L'évaluation morale de la situation devient toutefois plus compliquée lorsqu'on la compare avec les bombardements massifs par lesquels les Américains tuèrent volontairement des centaines de milliers de civil-e-s en Allemagne et au Japon pendant la Seconde Guerre Mondiale. Alors que cette campagne fut bien plus brutale que les attentats de Madrid, elle est habituellement considérée comme acceptable. Le décalage que nous pourrions ressentir entre la condamnation (facile) des terroristes de Madrid et celle des pilotes américains aux mains encore plus ensanglantées (bien moins facile, peut-être parce qu'on pourrait trouver parmi eux certains de nos parents – mon propre grand-père, par exemple) devrait nous inciter à nous interroger pour savoir si le fait que nous

---

31 Excepté Al Sharpton, qui a été (comme toujours) traité comme un paria.

32 Sinikka Tarvainen, « Spain's Aznar Risks All for a War in Iraq », Deutsche Presse-Agentur, 11 mars 2003.

33 Non seulement les commentateurs ont presque unanimement attribué le changement de pouvoir directement aux attentats, mais le gouvernement Espagnol lui-même a reconnu l'importance de l'impact de ces bombes et a tenté de couvrir l'implication d'Al-Qaida pour rejeter la faute sur les séparatistes Basques d'ETA. Les membres du gouvernement savaient que si les attentats étaient liés à la participation de l'Espagne dans l'occupation de l'Irak dans l'esprit du public, ils allaient perdre dans les urnes, ce qui a été le cas.

condamnions le terrorisme a véritablement quelque chose à voir avec le respect de la vie. Puisque nous ne nous battons pas pour un monde autoritaire, ni pour un monde dans lequel on répand le sang en fonction de raisonnements calculatoires, les attentats de Madrid ne représentent pas un modèle pour l'action, mais plutôt un paradoxe important. Les gens qui se cramponnent à des tactiques pacifiques qui ont démontré leur inefficacité à mettre fin à la guerre contre l'Irak se soucient-ils réellement plus de la vie humaine que les terroristes qui ont frappé Madrid ? Après tout, ce sont bien plus de 191 Irakiens qui ont été tués pour chacun des 1300 soldats espagnols stationnés dans le pays. S'il faut que quelqu'un meure (et c'est une tragédie que l'invasion américaine rend inévitable), les citoyens espagnols ont une responsabilité plus lourde que les Irakiens (exactement de la même façon que les Allemands et les Japonais étaient plus responsables que les autres victimes de la Seconde Guerre Mondiale). Jusqu'à présent, aucune alternative au terrorisme n'a été mise en œuvre dans le ventre relativement vulnérable de la bête pour affaiblir significativement l'occupation. La seule véritable résistance est donc celle qui se produit en Irak même, là où les États-Unis et leurs alliés sont le plus préparés à la rencontrer, et à un coût très élevé en vies d'insurgés et de non-combattants.

Assez parlé des victoires du pacifisme.

Il serait également utile de saisir l'étendue des échecs du principe de non-violence. Un exemple controversé mais qu'il nous faut examiner est celui de l'Holocauste<sup>34</sup>. Pendant la majeure partie de « la Destruction », la résistance armée était pratiquement absente, aussi pouvons-nous mesurer isolément l'efficacité de la résistance non-violente. L'Holocauste est également l'un des quelques cas dans lesquels le fait de blâmer les victimes est considéré à juste titre comme un soutien ou une sympathie envers l'opresseur ; les soulèvements violents occasionnels ne peuvent donc pas être utilisés pour justifier la répression et le génocide, contrairement à tous les cas où les pacifistes mettent la violence autoritaire sur le compte de l'audace des opprimés qui s'engagent dans l'action armée contre le pouvoir. Certains pacifistes ont eu le culot d'utiliser des exemples de résistance aux Nazis, comme la désobéissance menée par les Danois, pour avancer que la résistance non-violente peut marcher même dans les pires conditions<sup>35</sup>. Est-il vraiment nécessaire de rappeler que les Danois, en tant qu'Aryens, encourraient du fait de leur résistance des risques quelque peu différents des cibles premières des Nazis ? L'Holocauste ne fut stoppé que par le déchaînement de violence concerté de la part des gouvernements alliés qui détruisirent le régime nazi (bien que, soyons honnêtes, ils se préoccupaient bien plus de redessiner la carte de l'Europe que de sauver la vie des Roms, des Juifs, des homosexuels, des gauchistes, des prisonniers de guerre soviétiques et des autres ; les Soviétiques eurent tendance à faire des purges parmi les prisonniers de guerre libérés, de peur que, même s'ils ne s'étaient pas rendus et donc coupables de désertion, leurs contacts avec des étrangers dans les camps de concentration les aient contaminés idéologiquement.)

Toutefois, les victimes de l'Holocauste ne furent pas toutes passives. Un nombre conséquent d'entre elles agit pour sauver des vies et pour saboter la machine de mort nazie. Yehuda Bauer, qui traite exclusivement des victimes juives de l'Holocauste, documente avec force cette résistance. Jusqu'en 1942, « *les rabbins et autres figures de la communauté... découragèrent le passage à l'action armée* » mais ils ne se firent pas pour autant les avocats de la passivité ; c'est plutôt que « *la résistance fut non-violente* »<sup>36</sup>. Indubitablement, cette résistance ne freina nullement le génocide ni

---

34 Ward Churchill, en utilisant l'exemple de l'Holocauste afin de démontrer la pathologie du pacifisme face à l'oppression, cite Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe* (Paris : Fayard, 1988) et Isaiah Trunk, *Judenrat : The Jewish Councils in Eastern Europe Under Nazi Occupation* (New York : Macmillan, 1972). Les contributions de Churchill sur le sujet, qui ont servi aux miennes, peuvent être retrouvées dans Churchill, *Pacifism as Pathology*, p.31-37. Il recommande aussi le prologue de Bruno Bettelheim dans Miklos Nyiszli, *Auschwitz* (New York: Fawcett Books, 1960).

35 L'exemple des Danois pendant l'Holocauste a été utilisé par l'anarchiste pacifiste Colman McCarthy dans son atelier "Pacifisme et Anarchisme" lors de la Conférence Nationale sur la Résistance Organisée, à l'American University de Washington DC, le 4 février 2006.

36 Yehuda Bauer, *They Chose Life : Jewish Resistance in the Holocaust* (New York: The American Jewish Committee,

n'affaiblit d'un iota les Nazis. À partir de 1942, les Juifs commencèrent à résister violemment, même s'il y eut encore bien des exemples de résistance non-violente. En 1943, des Danois-es aidèrent la plupart des sept mille Juif-ve-s du pays à fuir vers la Suède restée neutre. De façon comparable, la même année, le gouvernement, l'Église et le peuple de Bulgarie stoppèrent la déportation de Juif-ve-s de ce pays<sup>37</sup>. Dans les deux cas, les Juif-ve-s rescapé-e-s furent au final protégé-e-s par la force armée et abrité-e-s derrière les frontières d'un pays qui n'était pas directement sous occupation allemande, à une époque où la guerre commençait tourner à l'aigre pour les Nazis. (Du fait de l'assaut violent des Soviétiques, les Nazis négligèrent temporairement la contrariété mineure que la Suède et la Bulgarie opposaient à leurs plans.) En 1941, les habitant-e-s d'un ghetto de Vilnius, en Lituanie, se livrèrent à un sit-in massif lorsque les Nazis et les autorités locales se préparèrent à les déporter<sup>38</sup>. Cette action de désobéissance civile a peut-être reporté de peu la déportation, mais elle échoua à sauver la moindre vie.

Un certain nombre de dirigeants des Judenrat (les Conseils juifs mis sur pied par les Nazis pour gouverner les ghettos selon leurs ordres) s'accommodèrent du joug nazi dans une tentative de ne pas faire de vagues, espérant qu'autant de Juif-ve-s que possible seraient encore en vie à la fin de la guerre. (C'est un exemple pertinent, car de nos jours, de nombreux pacifistes américain-e-s pensent également que si vous faites des vagues ou provoquez un conflit, vous faites quelque chose de mal.<sup>39</sup>) Bauer ajoute : « *Cette stratégie finit par échouer, et celles et ceux qui avaient tenté d'y recourir découvrirent avec horreur qu'ils s'étaient rendus complices du massacre planifié par les Nazis* »<sup>40</sup>. D'autres membres des Judenrat furent plus hardis et refusèrent ouvertement de coopérer avec les Nazis. À Lvov, en Pologne, le premier président du conseil refusa de coopérer, et fut dûment assassiné et remplacé. Comme l'indique Bauer, les remplaçants furent beaucoup plus conciliants (pour autant, l'obéissance ne les sauva pas, puisqu'ils étaient tous destinés aux camps de la mort ; en ce qui concerne le cas de Lvov, le remplaçant obéissant fut tué sur un simple soupçon de résistance). À Borszczow en Pologne, le président du conseil refusa de se conformer aux ordres nazis et fut déporté au camp d'extermination de Belzec<sup>41</sup>.

D'autres membres de Conseils juifs eurent recours à une diversité de tactiques et furent nettement plus efficaces. À Kovno, en Lituanie, ils firent semblant d'obéir aux ordres nazis mais prirent part clandestinement à la résistance. Ils réussirent à cacher des enfants sur le point d'être déportés et firent évader du ghetto de jeunes hommes et femmes pour qu'ils puissent combattre au côté des partisans. En France, « *les deux branches [du Conseil] étaient dans la clandestinité et en contact permanent avec les résistants... et contribuèrent de façon significative à sauver la plupart des Juifs du pays* »<sup>42</sup>. Même là où ils ne prirent pas personnellement part à la résistance violente, ils multiplièrent leur efficacité de beaucoup en soutenant ceux qui y participaient.

Et puis il y eut les guérillas urbaines et les partisan-e-s qui combattirent violemment contre les Nazis. En avril et mai 1943, des Juif-ve-s du ghetto de Varsovie se soulevèrent, muni-e-s d'armes de contrebande, volées ou faites de bric et de broc. Sept cents jeunes hommes et femmes se battirent pendant des semaines jusqu'à la mort, mobilisant des milliers de soldats nazis et d'autres ressources qui auraient été nécessaires sur le front de l'Est où les Allemands étaient en pleine débâcle. Ils savaient qu'ils seraient tués, qu'ils demeurent pacifiques ou non. Par la révolte armée, ils vécurent

---

1973), p.32, 33.

37 Ibid., p.21.

38 Ibid., p.36.

39 Par exemple, dans une liste d'anciens "Prisonniers de Conscience" de la School of the Americas Watch (SOAW), un groupe qui a mené l'une des plus longues campagnes de désobéissance civile contre la politique étrangère des États-Unis, un vétéran pacifiste a laissé entendre que si l'Armée posait plus de restrictions sur les manifestations devant les bases militaires qui étaient prises pour cible par ces rassemblements, c'est que nous faisons quelque chose de mal, et que nous devrions faire un pas en arrière. La même personne, représentative d'une large mode du pacifisme aux USA, a aussi insisté pour nommer les protestations des 'marches' plutôt que des ballades (bien qu'il revendique suivre l'héritage de King et de Gandhi).

40 Bauer, *They Chose Life*, p.45.

41 Ibid., p.39-40.

42 Ibid., p.39 (sur Kovno), 41 (sur la France).

les dernières semaines de leurs vies dans la résistance et en êtres humains libres, et ralentirent la machine de guerre nazie. Une autre rébellion armée éclata dans le ghetto de Bialystok, également en Pologne, le 16 août 1943, et fit rage pendant des semaines.

Des groupes de guérilla urbaine, comme celui composé de sionistes et de communistes juifs agissant à Cracovie<sup>43</sup>, réussirent à faire exploser des trains de ravitaillement et des voies ferrées, à saboter des usines de guerre, et à assassiner des fonctionnaires gouvernementaux. À travers la Pologne, la Tchécoslovaquie, le Bélarus, l'Ukraine et les pays baltes, des groupes de partisan-e-s, juifs ou autres, se livrèrent à des actes de sabotage contre les filières d'approvisionnement allemandes et repoussèrent des troupes SS. Selon Bauer, « *Dans l'est de la Pologne, en Lituanie et dans l'ouest de l'URSS, au moins 15 000 partisans juifs combattaient dans les bois, et au moins 5 000 Juifs non-combattants y vivaient, protégés tout ou partie du temps par les partisans armés* »<sup>44</sup>. En Pologne, un groupe de partisans conduit par les frères Belsky sauva plus de 1200 hommes, femmes et enfants juifs, notamment en menant des représailles meurtrières contre ceux qui capturaient ou dénonçaient les fugitifs. D'autres groupes de partisans du même genre, en France et en Belgique, sabotaient l'infrastructure de guerre, assassinaient des officiels nazis et aidaient les gens à échapper aux camps d'extermination. En Belgique, un groupe de communistes juifs fit dérailler un train qui emmenait des gens vers Auschwitz et aida plusieurs centaines d'entre eux à s'échapper. Au cours d'une révolte dans les camps d'extermination de Sobibor en octobre 1943, les insurgé-e-s tuèrent plusieurs officiers nazis et permirent que quatre cents à six cents prisonnier-e-s s'échappent<sup>45</sup>. La plupart furent rapidement tué-e-s, mais environ soixante réussirent à rejoindre les partisan-e-s. Deux jours après la révolte, Sobibor fut fermé. En août 1943, une révolte détruisit le camp d'extermination de Treblinka, qui ne fut pas reconstruit. Des déporté-e-s qui prirent part à une autre insurrection à Auschwitz en octobre 1944 détruisirent l'un des fours crématoires<sup>46</sup>. Tous ces soulèvements violents ralentirent l'Holocauste. En comparaison, les tactiques non-violentes (et d'ailleurs aussi les gouvernements alliés dont les bombardiers auraient pu aisément atteindre Auschwitz et les autres camps) échouèrent à provoquer l'arrêt ou la destruction d'un camp de la mort quel qu'il soit.

Au cours de l'Holocauste, et dans les cas moins extrêmes de l'Inde et de Birmingham, la non-violence ne permit pas à ceux qui la pratiquèrent de gagner en puissance, alors que l'usage d'une diversité de tactiques obtint des résultats. Pour le dire simplement, si un mouvement ne constitue pas une menace, il ne peut pas changer un système fondé sur la coercition et la violence centralisées<sup>47</sup>, et si ce mouvement ne distingue pas et n'exerce pas le pouvoir qui lui permet de devenir une menace, il ne peut pas détruire un tel système. Dans le monde actuel, les gouvernement et les grandes entreprises détiennent le monopole quasi total du pouvoir, dont la violence est une dimension majeure. À moins que nous changions les relations de pouvoir (et, de préférence, que nous détruisions l'infrastructure et la culture du pouvoir centralisé pour rendre impossible la soumission d'une majorité par une minorité), celles et ceux qui tirent aujourd'hui profit de la violence structurelle omniprésente, qui contrôlent les armées, les banques, les bureaucraties et les entreprises, continueront à exercer le pouvoir. On ne peut pas persuader l'élite en faisant appel à sa

---

43 Ibid., p.47-48.

44 Ibid., p.50.

45 Ibid., p.52-53.

46 Ibid., p.53-54.

47 Un exemple du fait que la simple menace de la violence populaire crée des changements vient de l'American Indian Movement (AIM) à Gordon au Nebraska en 1972. Un homme Oglala, Raymond Yellow Thunder, avait été tué par des blancs que la police a refusé d'arrêter (ce qui arrive relativement fréquemment). Ses proches, qui en avaient marre de l'apathie du gouvernement, ont appelé l'AIM. Treize-cent Indien-ne-s en colère occupèrent alors la ville de Gordon pendant 3 jours, en menaçant : « *Nous sommes venu-e-s ici à Gordon pour assurer la justice pour les Indiens Américains et pour replacer Gordon sur la carte...et si la justice n'est pas immédiatement rendue, nous reviendrons pour effacer Gordon de cette carte* ». Ward Churchill et Jim Wander Wall, *Agents of Repression: The FBI's Secret Wars Against the Black Panther Party and the American Indian Movement* (Cambridge: South End Press, 1990, p.122. Les deux assassins furent très vite arrêtés, un policier suspendu, et les autorités locales firent des efforts pour faire stopper la discrimination contre les Indien-ne-s.

conscience. Les individus qui changent de conviction et parviennent à plus de moralité seront viré-e-s, mis-es en accusation, remplacé-e-s, révoqué-e-s, assassiné-e-s.

Encore et encore, les gens qui luttent non pas pour une réforme symbolique mais pour une émancipation complète – la récupération du contrôle de nos propres vies et le pouvoir de négocier nos propres relations avec les gens et le monde autour de nous – s'apercevront que la non-violence ne marche pas, et que nous sommes confronté-e-s à une structure de pouvoir qui s'auto-perpétue, qui est immunisée contre les appels à la conscience et suffisamment forte pour mater celles et ceux qui désobéissent ou refusent de coopérer. Nous devons nous réapproprier l'histoire des résistances passées pour comprendre pourquoi nous avons échoué et comment exactement nous sommes parvenu-e-s aux réussites limitées qui sont les nôtres. Nous devons aussi accepter que toutes les luttes sociales, exceptées celles menées par des personnes totalement pacifiques et donc inefficaces, comportent une variété de tactiques. Une fois que l'on a réalisé que jamais dans l'histoire la non-violence n'a mené à des victoires sur la voie de buts révolutionnaires, on peut alors examiner d'autres graves défauts dans la non-violence.

## CHAPITRE 2 : LA NON-VIOLENCE EST RACISTE

Je ne cherche pas à faire assaut d'insultes, et ce n'est qu'après mûre réflexion que j'utilise l'épithète « raciste ». Dans le contexte contemporain, la non-violence est en soi une posture de privilégié-e-s. Outre que le pacifiste lambda est assez clairement un Blanc de la classe moyenne, le pacifisme comme idéologie émane d'un contexte privilégié. Il ignore que la violence est déjà là ; que la violence est inévitable, car elle fait structurellement partie intégrante de la hiérarchie sociale actuelle ; et que ce sont les personnes de couleur qui sont les plus touchées par cette violence. Le pacifisme présuppose que les Blanc-he-s qui ont grandi dans des banlieues pavillonnaires, et en obtenant satisfaction de tous leurs besoins de base, peuvent conseiller aux personnes opprimées, dont un grand nombre sont des personnes de couleur, de subir patiemment une violence indiciblement plus grande que celle qu'ils ont connue eux-mêmes, jusqu'au jour où le Grand Père Blanc<sup>48</sup> se laissera émouvoir par les exigences du mouvement, ou bien que les non-violent-e-s parviendront à la légendaire « masse critique ».

Les personnes de couleur vivant dans les colonies intérieures des États-Unis sont dans l'impossibilité de se défendre elles-mêmes contre les brutalités policières ou d'exproprier les moyens nécessaires à leur survie pour se libérer de la servitude économique. Elles doivent attendre qu'un nombre suffisant de personnes de couleur ayant atteint une meilleure situation économique (les « esclaves domestiques » selon l'analyse de Malcolm X<sup>49</sup>) et de Blanc-he-s sensibilisé-e-s se rassemblent pour se tenir les mains et chanter des chansons. Alors, croient les pacifistes, le changement se produira certainement. En Amérique latine, les gens doivent souffrir patiemment, en vrais martyrs, pendant qu'aux États-Unis les activistes blanc-he-s « témoignent » et écrivent au Congrès. Les Irakien-ne-s ne doivent pas contre-attaquer. Ce n'est qu'à la condition de ne pas s'armer que leurs morts seront prises en compte et pleurées par les activistes blanc-he-s non-violent-e-s qui, un de ces jours, protesteront lors d'une manifestation assez nombreuse pour mettre fin à la guerre. Les Amérindien-ne-s doivent seulement attendre un peu plus longtemps (disons à nouveau 500 ans) à l'ombre du génocide, confiné-e-s dans des réserves pendant qu'ils disparaissent à petit feu, jusqu'à ce que – eh bien, ils ne sont pas une priorité pour le moment, donc peut-être devraient-ils organiser une manifestation ou deux pour attirer l'attention et la sympathie des puissants. Ou peut-être pourraient-ils se mettre en grève, s'engager dans un mouvement de non-coopération à la Gandhi ? Ah oui mais attendez... la majorité d'entre eux sont déjà au chômage, exclu-e-s de toute coopération et du fonctionnement du système dans son ensemble.

La non-violence affirme que les Amérindien-ne-s auraient pu repousser Christophe Colomb, George Washington et tous les autres bouchers génocidaires en faisant des sit-in ; que Crazy Horse, en recourant à la résistance violente, devint lui-même partie intégrante du cycle de la violence, et fut « aussi mauvais » que le général Custer. La non-violence affirme que les Africain-e-s auraient pu interrompre le trafic d'esclaves par des grèves de la faim et des pétitions, et que celles et ceux qui se mutinèrent étaient aussi mauvais-es que ceux qui les avaient mis-es dans les fers ; que la mutinerie, une forme de violence, amena plus de violence, et donc que la résistance fut la cause d'un redoublement de l'esclavage. La non-violence refuse de reconnaître qu'elle ne peut marcher que pour les privilégié-e-s, dont le statut d'agents et de bénéficiaires d'une hiérarchie violente est précisément protégé par la violence.

---

48 En anglais, « the Great White Father » ; c'était le nom par lequel les Amérindien-ne-s désignaient le président des États-Unis. (NDT)

49 Dans le sud esclavagiste des États-Unis, les esclaves domestiques étaient en général mieux traités et de couleur de peau plus claire que les esclaves utilisés aux travaux agricoles. Malcolm X reprit cette distinction, désignant comme « house slaves » (« esclaves domestiques ») ou « house Negros » les Noirs qui se contentaient de vivre et travailler paisiblement parmi les Blancs (sans chercher à mettre en cause fondamentalement la discrimination envers les Noirs), par opposition aux « field slaves » ou « field Negros », ses partisans, qui défendaient le recours à la lutte armée. (NDT) Voir par exemple Malcolm X, « Twenty Million Black People in a Political, Economic and Mental Prison », dans *Malcolm X : The Last Speeches*, éd. Bruce Perry (New York : Pathfinder, 1989), p.23-54.

Les pacifistes doivent bien savoir, au moins inconsciemment, que la non-violence est une posture incroyablement privilégiée ; il arrive donc souvent qu'ils utilisent les réflexions sur la race dans leurs raisonnements qui excluent les activistes de couleur et les utilisent de façon sélective comme porte-voix de la non-violence. Gandhi et Martin Luther King Jr sont transformés en représentants de tous les peuples de couleur. Ce fut aussi le cas de Nelson Mandela, jusqu'à ce que les pacifistes réalisent que Mandela avait fait un usage sélectif de la non-violence, et qu'il avait été impliqué dans des actions de libération telles que des attentats à la bombe et la préparation de soulèvements armés<sup>50</sup>. Même Gandhi et Luther King s'accordaient à estimer nécessaire de soutenir les mouvements de libération armés (en citant respectivement les luttes menées en Palestine et au Vietnam) là où aucune alternative non-violente n'existait, ce qui revenait clairement à faire primer les objectifs sur le choix de telle ou telle tactique. Mais la plupart des pacifistes blanc-he-s d'aujourd'hui effacent ce pan de l'histoire et refaçonne une non-violence en accord avec leur niveau de confort, tout en se drapant de la légitimité de Martin Luther King Jr et de Gandhi<sup>51</sup>. On peut ainsi avoir le sentiment que, si Martin Luther King Jr s'avisait de se rendre à l'une de ces vigies pacifistes déguisé de façon à être méconnaissable, on ne lui laisserait pas prendre la parole. Comme il l'a lui-même pointé :

*« Hormis ceux qui sont intolérants ou qui nous agressent violemment, une maladie semble sévir même parmi ces Blancs qui aiment à se voir comme « éclairés ». Je voudrait parler tout spécialement de ceux qui nous conseillent « Attendez ! » et de ceux qui disent qu'ils sympathisent avec nos objectifs mais ne peuvent en aucun cas tolérer les méthodes d'action directe que nous utilisons pour les atteindre. Je m'étonne de ces hommes qui osent penser qu'ils ont un quelconque droit paternaliste à définir le calendrier de la libération d'un autre homme .*

*Au cours des dernières années, je dois dire que j'ai été profondément déçu par ces Blancs « modérés ». Souvent j'ai tendance à penser qu'ils sont un obstacle plus grand pour le progrès de la cause noire que ne le serait un membre du White Citizen's Council (Conseil des Citoyens Blancs) ou du Ku Klux Klan. »<sup>52</sup>*

Et il nous faut ajouter que les Blanc-he-s privilégié-e-s ont contribué à l'accession d'activistes comme Gandhi et Luther King à des positions dirigeantes à un niveau national. Pour les activistes blanc-he-s ainsi que pour la classe dirigeante partisane de la suprématie blanche, et ce n'est pas une coïncidence, la Marche sur Washington de 1963, qui fut l'âge d'or du mouvement pour les droits civiques, est associée avant tout avec le discours « I have a dream » de Martin Luther King Jr. La vision de Malcolm X telle qu'il l'exposa dans son discours critiquant les organisateurs de la marche, à peu près absente de la conscience blanche, est au moins aussi influente que celle de Luther King

---

50 Dans une conversation que j'ai eue avec un pacifiste, Mandela était présenté comme une personne de couleur exemplaire, mais elle a pris fin dès que j'ai mentionné le fait que Mandela soutenait la lutte armée. Détaillé dans son autobiographie : Nelson Mandela : *Long Way To Freedom : The Autobiography of Nelson Mandela* (Boston : Little Brown, 1995).

51 Jack Gilroy, e-mail, 23 janvier 2006. Cet e-mail en particulier a été le point culminant d'une conversation plutôt sordide sur la liste d'un groupe pacifiste blanc, dans laquelle les participant-e-s ont discuté de la proposition d'une marche à la mouvement des droits civiques dans le cœur du sud Noir. Une personne a suggéré de l'appeler "ballade" plutôt que "marche", parce que "marche" constitue un « langage violent ». Gilroy a affirmé : « Bien sûr que nous revendiquons l'héritage du Dr. King ! ». Cet épisode a eu lieu en réponse à une critique d'un activiste Noir, qui disait qu'en organisant une telle marche (qui aurait dû partir de Birmingham ou d'une autre ville au symbolisme égal), ils récupéraient l'héritage de King et offenseraient et aliéneraient sûrement les Noir-e-s (étant donné que l'organisation était principalement blanche, a relégué les questions de race au second plan dans son analyse, et s'est concentrée sur les oppressions à l'étranger en oubliant, par exemple, le fait que le mouvement des droits civils continue toujours chez eux). Le vétéran blanc de la paix a répondu de façon extrêmement condescendante et insultante à la critique, allant jusqu'à appeler l'activiste Noir « gamin » et à affirmer que le mouvement pacifiste était aussi blanc parce que les gens de couleur « n'ont pas écouté, n'ont pas dit après avoir appris, n'ont pas prêché depuis leur connaissance...n'ont pas été capables de se connecter à notre mouvement pour apporter la justice à tous les gens d'Amérique Latine – qui comprend des millions de personnes de couleur ». Il a terminé ce même e-mail en insistant sur le fait que le combat contre l'injustice « ne connaît pas de couleur ».

52 Rev. Dr. Martin Luther King Jr., interview par Alex Haley, *Playboy*, janvier 1965. <http://www.playboy.com/arts-entertainment/features/lmk/index.html>.

auprès des Noir-e-s :

*« C'était le peuple qui était dans la rue. L'homme blanc en crevait de peur, l'appareil du pouvoir à Washington DC en crevait de peur ; j'y étais. Quand ils ont compris que ce tsunami noir s'apprêtait à déferler sur la capitale, ils ont appelé... ces Nègres qui sont les dirigeants nationaux que vous respectez et ils leur ont dit : « Annulez cette marche ». Kennedy leur a dit : « Les gars, vous êtes en train de laisser les choses aller trop loin. » Et l'Oncle Tom a répondu : « Patron, je ne peux pas stopper le mouvement, parce que ce n'est pas moi qui l'ai lancé. » C'est exactement ça qu'ils ont dit. Ils ont dit : « Je ne suis même pas dedans, et encore moins à sa tête. » Ils ont dit : « Ces Nègres font des choses de leur propre initiative. Nous sommes dépassés. » Et ce vieux renard rusé leur a dit : « Si vous n'êtes pas dans le mouvement, je vais vous y faire entrer. Je vais vous mettre à sa tête. Je vais l'assumer. Je vais m'en réjouir... »*

*C'est ce qu'ils ont fait lors de la Marche sur Washington. Ils s'y sont joints... en sont devenus une fraction, et l'ont récupérée. Et quand ils l'ont récupérée, elle a perdu sa force. Elle a cessé d'être en colère, elle a cessé d'être brûlante, elle a cessé d'être intransigeante. En fait, elle a même cessé d'être une marche. C'est devenu un pique-nique, un cirque. Rien d'autre qu'un cirque, avec des clowns et tout ça...*

*Non, c'était une trahison. C'était un putsch... Ils ont étroitement contrôlé la marche, ils ont dit à ces Nègres à quel moment entrer dans la ville, où s'arrêter, quelles pancartes porter, quelle chanson chanter, quels discours ils pouvaient faire, et quels discours ils ne pouvaient pas faire, et ensuite ils leur ont dit de quitter la ville avant que le soleil soit couché. »<sup>53</sup>*

Au final, la marche eut pour résultat d'avoir dépensé une quantité significative des ressources du mouvement, à un moment critique, pour un événement qui joua finalement le rôle de pacificateur. Selon les propres mots de Bayard Rustin, l'un des organisateurs en chef de la marche, *« Vous commencez à organiser une marche de masse en faisant une supposition assez moche. Vous présumez que les gens qui vont venir ont l'âge mental d'un enfant de trois ans »*<sup>54</sup>. Les manifestant-e-s reçurent des pancartes prêtes à l'emploi affichant des slogans approuvés par le gouvernement ; les discours de plusieurs dirigeants contestataires, parmi lesquels John Lewis, le président du SNCC (Student Nonviolent Coordinating Committee), furent expurgés des menaces de lutte armée et des critiques contre le projet de loi du gouvernement sur les droits civiques ; et, exactement comme Malcolm X le décrit, à la fin, on demanda à l'immense foule de se disperser aussi vite que possible.

Bien que l'histoire conventionnelle lui accorde relativement peu d'attention, Malcolm X eut énormément d'influence sur le mouvement de libération noir et fut reconnu comme tel par le mouvement lui-même et par les forces gouvernementales chargées de détruire le mouvement. Dans une note interne, le FBI traite de la nécessité d'empêcher l'émergence d'un messie noir dans le cadre de son Programme de Contre-Espionnage (Counter Intelligence Program). Selon le FBI, c'est Malcolm X *« qui aurait pu devenir un tel messie ; aujourd'hui, il est le martyr du mouvement »*<sup>55</sup>. Le fait que Malcolm X soit ainsi pointé par le FBI comme une menace majeure pose la question de la possible implication de l'État dans son assassinat<sup>56</sup>. Il est certain que d'autres activistes noir-e-s non pacifistes furent la cible de tentatives d'élimination, y compris d'assassinat<sup>57</sup>. Pendant ce temps, on laissa Martin Luther King Jr acquérir célébrité et influence, jusqu'à ce qu'il se radicalise, se mette à parler d'une révolution anticapitaliste et à plaider pour la solidarité avec la lutte armée des

---

53 Malcolm X, cité dans Abu-Jamal, *We Want Freedom*, p.41. Pour plus d'analyses alors cruciales de Malcolm X, voyez George Breitman, *Malcolm X Speaks* (New York : Grove Press, 1965).

54 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.106.

55 Mumia Abu-Jamal, *We Want Freedom*, p.262.

56 Les allégations autour de l'implication du gouvernement dans l'assassinat de Malcolm X sont présentées de façon convaincantes par George Breitman, Herman Porter et Baxter Smith dans *The assassination of Malcolm X* (New York : Pathfinder Press, 1976).

57 Ward Churchill et Jim Vander, *The COINTELPRO Papers : Documents from the FBI's Secret Wars Against Dissent in the United States* (Cambridge : South End Press, 1990).

Vietnamien-ne-s.

Dans les faits, les activistes blanc-he-s, plus particulièrement celles et ceux intéressé-e-s à minimiser le rôle de la lutte armée, aident l'État à assassiner Malcolm X (et des révolutionnaires de même stature). Ils font la part la plus propre du boulot, en faisant disparaître son souvenir et en l'effaçant de l'histoire<sup>58</sup>. Et en dépit de leurs protestations de dévotion complètement disproportionnées envers Martin Luther King Jr (après tout, il y eut bien quelques autres personnes qui prirent part au mouvement pour les droits civiques), ils aident de la même façon à l'assassiner, bien qu'en ayant recours en l'occurrence à une méthode plus orwellienne (assassiner, reformuler et coopter). Darren Parker, un activiste noir et conseiller auprès de groupes de base (« grassroots ») dont les critiques m'ont aidé à comprendre la non-violence, écrit :

*« Le nombre de fois où des gens citent Luther King est l'une des choses qui excèdent le plus les Noirs, parce qu'ils savent à quel point sa vie était tout entière consacrée à la lutte anti-raciste... et lorsque vous lisez réellement King, vous vous demandez pourquoi les passages qui critiquent les Blancs, qui constituent pourtant la majorité de ce qu'il a dit et écrit, ne sont jamais cités. »*<sup>59</sup>

Ainsi, la critique du racisme élaborée par King, plus dérangeante (pour les Blanc-he-s), est passée sous silence<sup>60</sup>, tandis que ses formules téléphonées appelant à un activisme non-violent et sympathique sont ressassées jusqu'à la nausée, ce qui permet aux pacifistes blanc-he-s de tirer profit d'une ressource culturelle faisant autorité pour raffermir leur activisme non-violent, et de s'associer à une grande figure noire consensuelle pour empêcher qu'on décèle le racisme inhérent à leur position.

La révision de l'histoire à laquelle se livrent les pacifistes pour supprimer les exemples de luttes armées contre la suprématie blanche ne peut pas être séparée d'un racisme inhérent à la posture pacifiste. Il est impossible de prétendre soutenir, et encore moins être solidaire avec, les peuples de couleur dans leurs combats alors qu'on ignore activement des groupes inévitablement importants comme le Black Panther Party, l'American Indian Movement, les Brown Berets et le Vietcong, au profit d'une image lissée de la lutte antiraciste, qui n'accorde de visibilité qu'aux seules fractions qui ne contredisent pas la vision confortable de la révolution que les radicaux blancs privilégient en majorité. Les protestations de soutien et de solidarité sont encore plus prétentieuses lorsque les pacifistes blanc-he-s édictent les règles que doivent observer les tactiques acceptables et les imposent à tout le mouvement, dans un total déni de l'importance des origines raciales et sociales, et d'autres facteurs conjoncturels.

Il ne s'agit évidemment pas de prétendre que, pour être véritablement antiracistes, les activistes blanc-he-s devraient suspendre leur sens critique et soutenir indistinctement n'importe quel groupe de résistance noir, asiatique, latino ou amérindien qui apparaîtrait. Néanmoins, il y a un certain universalisme eurocentré dans l'idée que nous sommes tous et toutes engagé-e-s dans la même lutte homogène et que les Blanc-he-s, qui sont au cœur de l'Empire, sont en situation d'indiquer aux personnes de couleur et aux populations des (néo)colonies la meilleure façon de résister. Les gens les

---

58 Je connais ceci personnellement : bien qu'étant intéressé par l'histoire et ayant eu de très bonnes notes en classe d'histoire dans l'une des meilleures écoles publiques de la nation, j'ai terminé le lycée en ne sachant à propos de Malcolm X que très peu de choses excepté le fait qu'il était un musulman noir "extrémiste". D'un autre côté, j'ai appris déjà pas mal de choses sur Martin Luther King Jr. pas plus tard qu'à l'école primaire. Pour être honnête, Malcolm X est une figure aussi importante, si ce n'est plus, des mouvements des droits civiques et de libération noir que peut l'être King. Au cours des années suivantes, mon éducation politique dans des cercles de blancs progressistes n'a pas non plus pu corriger le vide autour de Malcolm X ou l'hagiographie confusionniste de King. Ce n'est qu'après avoir lu sur l'importance de Malcolm X dans les écrits d'activistes Noir-e-s que j'ai fait les recherches nécessaires.

59 Darren Parker, e-mail, 10 juillet 2004.

60 Prenez pour exemple la popularité de la citation suivante : « *Ce que ces blancs ne réalisent pas, c'est que les Noirs qui participent aux émeutes ont renoncé à l'Amérique. Quand rien n'est fait pour alléger leur fardeau, cela confirme la conviction des Noirs que l'Amérique est une société décadente sans espoir* ». Martin Luther King Jr., « A Testament of Hope », dans James Melvin Washington, éd., *A Testament of Hope : The Essential Writings of Martin Luther King Jr.* (San Francisco ; Harper & Row, 1986), p.324.

plus affectés par un système d'oppression devraient être à l'avant-garde de la lutte contre cette oppression-là<sup>61</sup>, et pourtant le pacifisme produit encore et toujours des organisations et des mouvements de Blanc-he-s qui éclairent le chemin et fraient la voie pour sauver les peuples basanés, parce que l'impératif de la non-violence supprime le respect basique qui consiste à faire confiance aux gens pour se libérer eux-mêmes. À chaque fois que des pacifistes blanc-he-s se préoccupent d'une cause qui concerne des personnes de couleur, et que les résistant-e-s en son sein ne se conforment pas à la définition de la non-violence au goût du jour, les activistes blanc-he-s se présentent en professeurs et en guides, ce qui crée une dynamique remarquablement coloniale. Bien évidemment, ceci découle largement de la « blanchitude » (par opposition au concept de négritude, il s'agit d'une vision du monde socialement construite et inculquée de façon diffuse à toutes les personnes que la société identifie comme « blanches »), et les activistes blanc-he-s de la lutte armée peuvent tomber et tombent effectivement dans des travers comparables lorsqu'ils manquent de respect envers des allié-e-s de couleur, en leur imposant la méthode de lutte appropriée et conforme à l'orthodoxie.

Le Weather Underground et d'autres groupes blancs des années 1960 recourant à la lutte armée ont eut une façon pitoyable de manifester leur solidarité au mouvement de libération noir, en affirmant haut et fort leur soutien tout en refusant une quelconque aide matérielle, en partie parce qu'ils se voyaient eux-mêmes comme une avant-garde et considéraient les groupes noirs comme des concurrents sur le plan idéologique. D'autres organisations blanches, comme le Liberation Support Movement, utilisèrent leur soutien pour exercer un contrôle sur les mouvements anti-coloniaux de libération avec lesquels ils affirmaient agir en solidarité<sup>62</sup>, à peu près comme l'aurait fait une agence gouvernementale.

Il est intéressant de noter que, même parmi les activistes blanc-he-s qui recourent à la lutte armée, le racisme encourage la passivité. L'un des problèmes du Weather Underground, c'est qu'ils affirmaient combattre aux côtés des Noir-e-s et des Vietnamiens-ne-s, mais ce n'était rien de plus qu'une posture – ils menèrent des attentats à la bombe inoffensifs et symboliques, et dédaignèrent les actions susceptibles de mettre leurs propres vies en danger. Aujourd'hui, leurs vétérans ne sont ni mort-e-s ni en prison (à l'exception de trois d'entre eux décédé-e-s accidentellement pendant la fabrication de bombes et de celles et ceux qui quittèrent le Weather Underground pour rejoindre les membres de la Black Liberation Army) ; ils mènent une vie confortable, exerçant des professions libérales ou occupant un poste universitaire<sup>63</sup>. De nos jours, les anarchistes blanc-he-s d'Amérique du Nord qui recourent à la violence montrent des tendances comparables. Ils sont nombreux, parmi ceux qu'on entend le plus, ceux qui dédaignent les luttes d'émancipation actuelles, les dénonçant parce qu'elles « ne sont pas anarchistes », au lieu de soutenir leurs éléments les plus anti-autoritaires. Le résultat, c'est que ces anarchistes pur-e-s et dur-e-s (quoique avachi-e-s dans leur fauteuil) ne trouvent pas une seule résistance réellement existante (et dangereuse) qui puisse mériter leur soutien, ce qui leur permet de s'en tenir à des postures militantes et à la seule violence des pinaillages idéologiques.

Un système partisan de la suprématie blanche sanctionne la résistance des personnes de couleur plus durement que celle des Blanc-he-s. Même les activistes blanc-he-s qui nous ont fait prendre conscience de la dynamique du racisme éprouvent une réelle difficulté à renoncer à ce privilège,

---

61 Ce sentiment, bien qu'il aie déjà été exprimé par de nombreuses personnes différentes, me vient plus directement de Roger White, *Post Colonial Anarchism* (Oakland : Jailbreak Press, 2004). White s'adresse en particulier aux anarchistes blanc-he-s et à leur tendance fréquente à boudier les mouvements de libération nationale parce que ceux-ci ne sont pas conformes à une idéologie anarchiste particulière. La dynamique est similaire à celle que crée le pacifisme, que je décris, et toutes deux sont plus des fonctions de blancheur que toute idéologie particulière. Le pacifisme a été un bloc massif qui a permis aux radicaux blancs de contrôler ou de saboter les mouvements de libération, mais il n'est en aucun cas le seul. Le livre de White mérite d'être lu, notamment parce que les anarchistes blanc-he-s adeptes de la diversité des tactiques rencontrent beaucoup des mêmes problèmes que les pacifistes blanc-he-s.

62 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.134-137.

63 Idem, p.137-161.

celui d'une sécurité socialement garantie. Corrélativement, celles et ceux qui contestent directement et à main armée la suprématie blanche nous paraîtront menaçant-e-s. Mumia Abu-Jamal écrit :

*« Les honneurs et les bouquets de la lutte des Noirs de la fin du XXe siècle ont été décernées aux vétérans du combat pour les droits civiques personnifiés par le révérend Martin Luther King Jr, promu au rang de martyr. Élevé par les élites blanches et noires jusqu'aux sphères de la reconnaissance sociale, le message de patience chrétienne du Dr King et sa doctrine du « tendre l'autre joue » ont apaisé la psyché blanche. Aux yeux des Américains élevés pour le confort, le Dr King était, avant tout, sans danger.*

*Le Black Panther Party était l'antithèse du Dr King.*

*Le parti n'était pas un groupe de défense des droits civiques... il exerçait au contraire le droit humain à l'auto-défense... Le Black Panther Party a inspiré divers sentiments aux Américains (blancs), mais certainement pas celui d'être en sécurité »<sup>64</sup>.*

Les pacifistes blanc-he-s (et même les bourgeois-es pacifistes noir-e-s) ont peur de l'abolition totale du système suprématiste et capitaliste. C'est précisément parce que la non-violence est inefficace qu'ils la prêchent aux gens qui sont tout en bas de la hiérarchie raciale et économique ; parce que toute révolution qu'engageraient « ces gens-là », pourvu qu'elle demeure non-violente, restera incapable de détrôner entièrement les Blanc-he-s et les riches de leurs positions privilégiées. Même les branches de la non-violence qui cherchent à abolir l'État s'efforce d'y parvenir en le transformant (et en convertissant celles et ceux qui détiennent le pouvoir) ; par conséquent, la non-violence exige que les activistes essaient d'influencer l'appareil du pouvoir, ce qui requiert qu'ils l'approchent ; et les privilégié-e-s, en meilleure position pour y avoir accès, garderont donc le contrôle de n'importe quel mouvement, par leur statut de gardiens et intermédiaires qui permettent aux masses de « dire la vérité au pouvoir ».

En novembre 2003, les activistes de School of Americas Watch (SOAW, Surveillance de l'École des Amériques) organisèrent une discussion sur le thème de l'oppression pendant leur vigie pacifiste annuelle à l'extérieur de la base militaire de Fort Benning (qui héberge l'École des Amériques, une école d'entraînement militaire éminemment liée aux violations des droits humains perpétrées en Amérique latine). Les organisateurs de la discussion eurent toutes les peines du monde à amener les participant-e-s blanc-he-s de la classe moyenne (qui constituaient de loin la majorité des participant-e-s à cette vigie explicitement non-violente) à se concentrer sur les dynamiques oppressives (telles que le racisme, les relations de classes sociales, le sexisme et la transphobie) à l'intérieur même de l'organisation et entre les activistes associé-e-s aux efforts anti-militaristes de SOAW. À la place, les personnes présentes lors de la discussion, en particulier les plus âgées, blanches et se revendiquant non-violentes, ne cessèrent d'en revenir aux formes d'oppression pratiquées par des forces externes – la police surveillant la vigie ou l'armée tenant les gens sous son joug en Amérique latine. Tourner la critique vers soi-même (et s'améliorer soi-même) apparaissait clairement comme une option indésirable ; il était préférable de se focaliser sur les fautes d'un « autre » violent, en insistant sur son propre statut de victime des forces de l'appareil d'État (et donc sur sa propre supériorité morale). Plusieurs personnes de couleur qui militaient de longue date réussirent finalement à attirer l'attention sur les nombreuses formes de racisme qui s'exerçaient à l'intérieur même du microcosme opposé à l'École des Amériques, et qui l'empêchait de s'attirer plus de soutien de la part des populations non privilégiées. La principale critique de ces militants de couleur à l'endroit du racisme qu'ils constataient était je crois celle qu'ils adressèrent à la pratique du pacifisme en vigueur dans l'organisation. Ils s'exprimèrent à l'encontre de la conception confortable et privilégiée de l'activisme des pacifistes blanc-he-s, et raillèrent l'attitude festive, distrayante et décontractée de la protestation, ainsi que ses prétentions à être révolutionnaire, et même à être une protestation.

Une femme noire avait été particulièrement excédée par un épisode auquel elle avait été confrontée

---

64 Mumia Abu-Jamal, *We Want Freedom*, p.7.

en prenant un car pour venir à la vigie de Fort Benning avec d'autres activistes anti-SOA. Au cours d'une conversation avec un autre activiste, elle déclara qu'elle ne soutenait pas la pratique de la non-violence. Cet activiste lui répondit alors qu'elle « s'était trompée de car » et n'avait pas sa place dans cette manifestation. Lorsque je relatai cette histoire sur une liste de discussion électronique d'anciens prisonniers affiliés à SOAW (qui, après avoir purgé de façon volontaire une peine de prison de six mois au maximum, s'étaient auto-décerné le titre honorifique de « prisonnier de conscience ») ainsi que les autres critiques formulées par des personnes de couleur pendant la discussion, une activiste pacifiste blanche me répondit qu'elle était surprise qu'une femme noire soit idéologiquement opposée à la non-violence, en dépit de Martin Luther King Jr et de l'héritage du mouvement pour les droits civiques<sup>65</sup>.

Si on laisse de côté leur usage fréquent et manipulatoire de personnes de couleur en tant que figures de proue et porte-parole de service, les pacifistes se conforment à un cadre tactique et théorique formulé presque exclusivement par des théoriciens blancs. Tandis que les activistes révolutionnaires ont bien du mal à trouver des théoricien-ne-s blanc-he-s ayant quelque chose de pertinent à dire en ce qui concerne les méthodes de la lutte armée, les professeurs ès-pacifisme sont en premier lieu des Blanc-he-s (par exemple : David Dellinger, les Berrigan, George Lakey, Gene Sharp, Dorothy Day et AJ Muste). Un article adhérent à la non-violence, et publié, de façon fort appropriée, dans le journal *The Nation*, arbore le nom de Gandhi comme une bannière, mais cite principalement des activistes et des universitaires blanc-he-s afin d'élaborer une stratégie plus précise<sup>66</sup>. Un autre article sur la non-violence, qu'un activiste pacifiste anti-SOA recommandait à des activistes non-pacifistes qui doutaient de la profondeur stratégique de la non-violence, repose uniquement sur des sources blanches<sup>67</sup>. Un livre fort populaire parmi les pacifistes américain-ne-s déclare que « *l'Amérique a été plus souvent été le professeur de l'idéal non-violent que son élève* »<sup>68</sup>.

Les pacifistes seraient bien avisé-e-s de prêter attention à la couleur de la violence. Lorsqu'on parle d'émeutes, de quels émeutiers parle-t-on ? Des activistes blanc-he-s qui se livrent à des destructions de propriété en tant que forme de désobéissance civile peuvent certes tirer quelque peu à eux la couverture protectrice de la non-violence, mais ne la perdent généralement pas. Des personnes de couleur impliquées dans une destruction de propriété pour des motifs politiques, à moins que ce ne soit strictement dans le cadre d'une protestation organisée par des activistes blanc-he-s, se voient banni-e-s dans le royaume de la violence, déconsidéré-e-s en tant qu'activistes, et présenté-e-s comme dépourvu-e-s de conscience politique. Le racisme du système judiciaire, cet élément important et violent de notre société auquel les pacifistes choisissent pourtant rarement de s'opposer en priorité, a profondément influencé la psyché américaine. La violence et la criminalité sont presque des concepts interchangeable (regardez plutôt l'aise avec laquelle les pacifistes utilisent la terminologie de la moralité étatique – par exemple « la justice » – comme si elle était la leur propre), et l'un des principaux objectifs de ces deux concepts est de jeter l'opprobre. Exactement de la même façon que les criminels méritent la répression et la punition, les gens qui recourent à la violence méritent les inévitables conséquences violentes sur leur karma ; ceci est consubstantiel au principe de non-violence. Les pacifistes pourront certes nier croire que qui que ce soit mériterait de subir de la violence ; pourtant, ils utilisent souvent l'argument classique que les révolutionnaires ne devraient pas recourir à la violence, parce qu'alors cela sera utilisé par l'État pour « justifier » une répression violente. Eh bien, auprès de qui cette répression violente est-elle justifiée, et pourquoi celles et ceux qui clament être opposé-e-s à la violence ne s'efforcent-ils pas de ruiner cette

---

65 E-mail personnel à l'auteur, décembre 2003.

66 David Cortright, « The Power of Nonviolence », *The Nation*, 18 février 2002, <http://www.thenation.com/doc/20020218/cortright>. Cet article attribue une citation extrêmement courte à Cesar Chavez, mais c'est à des pacifistes blancs qu'est laissé le soin d'expliquer le sens et la mise en place de stratégies non-violentes.

67 Bob Irwin et Gordon Faison, « Why Nonviolence ? Introduction to Theory and Strategy », Vernal Project, 1978, <http://www.vernalproject.org/OPapers/WhyNV/WhyNonviolence2.html>.

68 Staughton Lynd et Alice Lynd, *Nonviolence in America : A Documentary History* (Maryknoll, New York : Orbis Books, 1995).

justification ? Pourquoi les activistes non-violent-e-s cherchent-ils à changer la moralité de la société dans sa façon de voir l'oppression ou la guerre, mais acceptent-ils la moralité de la répression comme si elle était naturelle et intouchable ?

Il est fréquent que cette conception selon laquelle la lutte armée a d'inévitables conséquences répressives dépasse la simple hypocrisie pour tourner carrément à la mise en accusation des victimes et à l'approbation de la violence répressive. On conseille aux personnes de couleur opprimées quotidiennement par la violence policière et structurelle de ne pas répondre par la violence, parce que cela justifierait la violence étatique déjà mobilisée contre eux. Dans les années 1960 et 70, l'accusation des victimes fut un élément clé du discours et même de la stratégie pacifistes, quand des activistes blanc-he-s contribuèrent à justifier les actions de l'État et à neutraliser ce qui aurait pu se transformer en violences anti-gouvernementales en réaction à la répression violente perpétrée par l'État contre les mouvements de libération noirs et autres, comme l'assassinat par la police de Fred Hampton et Mark Clark, dirigeants du Black Panther Party. Au lieu de soutenir et d'aider les Black Panthers, les pacifistes blanc-he-s trouvèrent plus tendance de déclarer que ceux-ci avaient « provoqué la violence » et « s'étaient eux-mêmes attirés cela »<sup>69</sup>.

Plus récemment, lors de la Conférence anarchiste que j'ai mentionnée précédemment, j'ai défendu l'idée que le mouvement anti-guerre américain méritait de partager la responsabilité de la mort de trois millions de Vietnamiens-ne-s, pour avoir été aussi accommodant avec le pouvoir d'État. Un pacifiste, anarchiste et membre des Christian Peacemakers répondit à mon accusation en affirmant que la responsabilité en incombait (je m'attendais à ce qu'il dise « uniquement à l'armée américaine », mais non !) à Ho Chi Minh et aux dirigeants Vietnamiens-ne-s, pour avoir pratiqué la lutte armée<sup>70</sup>. (Soit ce pacifiste pense que les Vietnamiens-ne-s de base étaient incapables de franchir par eux-mêmes le pas, hautement populaire, vers la résistance violente, soit il les accuse également.) On peut avoir l'impression que, si plus de Gitans-e-s, de Juifs-ve-s, d'homosexuels-le-s et autres avaient résisté par la violence à l'Holocauste, les pacifistes trouveraient tout aussi commode d'attribuer ce petit phénomène au fait que l'opposition n'était pas exclusivement pacifiste.

En prêchant la non-violence, et en abandonnant à la répression étatique ceux qui ne les écoutent pas obligeamment, les activistes blancs-hes qui pensent se préoccuper du racisme mettent en réalité en place une relation paternaliste et accomplissent l'utile tâche qui consiste à pacifier les opprimé-e-s. La pacification des personnes de couleur par la non-violence recoupe la volonté de désarmer les opprimé-e-s qui est celle des structures de pouvoir de la suprématie blanche. Les dirigeants acclamés du mouvement pour les droits civiques, y compris Luther King, ont contribué à la stratégie « des balles et des bulletins » menée par le gouvernement, en isolant et en détruisant les activistes noirs-e-s de la lutte violente et en manipulant les autres pour qu'ils soutiennent un programme édulcoré et pro-gouvernemental, centré sur l'inscription sur les listes électorales. En fait, la NAACP et le Southern Christian Leadership Council (SCLC) furent payés pour leurs services par le gouvernement<sup>71</sup>. (Et le Student Non-violent Coordinating Committee (SNCC) dépendait largement des dons de riches bienfaiteurs libéraux, qui lui retirèrent leur soutien lorsqu'il adopta un positionnement plus favorable à la violence, ce qui contribua à son effondrement.)<sup>72</sup>

Un siècle plus tôt, dans les années qui suivirent la Guerre de Sécession, l'une des principales activités du Ku Klux Klan fut de désarmer toute la population noire du Sud, volant dès qu'ils le pouvaient les armes des Noirs-e-s tout juste « libéré-e-s », souvent avec l'aide de la police. En réalité, le Klan agit souvent en tant que force paramilitaire de l'État en période de troubles sociaux, et tant le Klan que les actuelles forces de police des États-Unis plongent leurs racines dans les « slave patrols »<sup>73</sup> d'avant la guerre de Sécession, qui utilisaient régulièrement la terreur pour

69 Citations des leaders blancs de l'époque, dans Ward Churchill, *Pacifism as Pathology*, p.60-62.

70 Art Gish, « Violence/Nonviolence » (discussion, North American Anarchist Conference, Athens, OH, 13 août 2004.

71 Tani et Sera, *False Nationalism*, p.101-102.

72 Belinda Robnett, *How Long ? How Long ? African-American Women in the Struggle for Civil Rights* (Oxford : Oxford University Press, 1997), p.184-186.

73 De 1704 à 1865, un système de patrouilles de trois à six hommes blancs armés et à cheval tissait un réseau de

exercer leur contrôle sur les Noir-e-s, dans ce que l'on pourrait appeler la première politique de profilage racial<sup>74</sup>. À présent que la sécurité de la hiérarchie raciale est assurée, le Ku Klux Klan s'est effacé à l'arrière-plan, la police a confisqué ses armes, et les pacifistes qui se croient les allié-e-s des Noir-e-s leur enjoignent de ne pas se réarmer et ostracisent celles et ceux qui le font.

Une génération après l'échec du mouvement pour les droits civiques, la résistance noire a donné naissance au hip-hop, acheté et arraisonné au capital par des forces culturelles dominantes comme l'industrie du disque, les fabricants de vêtements et les médias lucratifs (autrement dit, des entreprises possédées par des Blanc-he-s). Ces forces culturelles capitalistes, protégées par le désarmement des Noir-e-s et enrichies par la transformation de leur esclavage, se font pacifistes et dénoncent la prégnance de paroles de chansons qui parlent de tirer sur les flics (pour leur répliquer). Les artistes hip-hop liés aux principaux labels discographiques renoncent largement à la glorification de la violence anti-étatique et la remplace par une violence encore accrue contre les femmes, ce qui est plus tendance. Poussant les Noir-e-s à ne pas s'armer et à renoncer à en appeler à la lutte contre la police, la non-violence reflète en réalité le triomphe d'une violence antérieure.

La violence interpersonnelle massive perpétrée par le Ku Klux Klan a donc créé une inégalité matérielle (les Blancs sont armés, pas les Noirs) qui est perpétuée par la violence systématique et moins visible de la police. En même temps, les élites blanches utilisent leur puissance culturelle, elle-même acquise et préservée grâce à toutes sortes de violences économiques et gouvernementales, pour récupérer la culture noire et promouvoir ainsi certaines constructions idéologiques qui, antérieurement, ont justifié d'abord l'enlèvement, la mise en esclavage et le lynchage de Noir-e-s ; et ceci tout en canalisant sous forme de violences récurrentes au sein même des communautés noires la colère engendrée par les violations commises à leur encontre pendant des générations, plutôt que de laisser fomenté des actions violentes contre des autorités qui ne les ont que trop méritées. Dans la dynamique de pouvoir décrite au cours de cette brève esquisse historique, comme dans tant d'autres épisodes d'oppression raciale, les gens qui promeuvent la non-violence auprès des opprimé-e-s, pour autant qu'ils jouent effectivement un rôle quelconque, finissent toujours par faire le travail de la structure du pouvoir suprématiste blanc, qu'ils le veuillent ou non.

On doit à Robert Williams une alternative à cet héritage du désarmement. Malheureusement, son histoire reste écartée de la narration consacrée que l'on trouve dans les livres scolaires visés par l'État et, pour autant que la non-violence ait quoi que ce soit à en dire, est également exclue de la mémoire du mouvement pour les droits civiques et de la compréhension qu'il a de sa propre histoire. À partir de 1957, Robert Williams arma le chapitre de la NAACP de Monroe, en Caroline du Nord, pour repousser les attaques du Ku Klux Klan et de la police. Williams influença la formation d'autres groupes d'autodéfense armés, dont les Deacons for Defense and Justice qui comptèrent jusqu'à cinquante chapitres à travers le Sud des États-Unis, défendant les communautés noires et les activistes du mouvement pour les droits civiques<sup>75</sup>. Voilà exactement le genre d'histoire d'« empowerment » que les pacifistes blanc-he-s négligent ou éclipsent.

Entre les mains des Blanc-he-s, la non-violence a été et continue d'être une entreprise coloniale. Les élites blanches enseignent aux autochtones comment gérer leurs économies et leurs gouvernements, pendant que les dissident-e-s blanc-he-s enseignent aux autochtones comment mener leur résistance. Le 20 avril 2006, un co-fondateur de Food Not Bombs (FNB, « de la nourriture, pas des bombes »), un groupe anti-autoritaire majoritairement blanc qui sert de la nourriture gratuite dans des lieux publics par le biais d'une centaine d'antennes (principalement en Amérique du Nord, en Australie et

---

surveillance et de terreur autour des esclaves noirs. Ces patrouilles pouvaient librement violenter ou tuer des esclaves, qu'ils soient échappés, rassemblés ou qu'ils n'aient rien à se reprocher au regard du Code noir. Tous les hommes blancs en âge de servir dans l'armée avaient le devoir civique de servir dans ces patrouilles, qu'ils soient ou non propriétaires d'esclaves. Le dispositif permettait également de maintenir une cohésion des Blancs par-delà les différences de classes sociales, en dressant même les plus pauvres contre les Noirs. (NDT)

74 Kristian Williams, *Our Enemies in Blue* (Brooklyn : Soft Skull Press, 2004), p.87.

75 Ibid, p.266.

en Europe), diffusa un appel à soutien pour la nouvelle antenne de FNB au Nigeria.

*« En mars dernier, le co-fondateur de FNB Keith McHenry et le bénévole nigérian Yinka Dada ont rendu visite aux gens qui souffrent dans l'ombre des raffineries de pétrole du Nigeria.*

*Les conditions dans la région sont terribles ; les bombes ne sont pas un bon moyen de les améliorer. La crise au Nigeria a contribué à ce que le prix du baril de pétrole atteigne le niveau record de 72 dollars. Il est compréhensible que les gens soient frustrés que les profits générés par leurs ressources enrichissent des entreprises étrangères, tandis que leur environnement est pollué et qu'ils vivent dans la pauvreté. Food Not Bombs offre une solution non-violente »<sup>76</sup>.*

L'appel à soutien de Food Not Bombs condamnait les actions de la milice rebelle, MEND, qui cherchent à obtenir l'autonomie du peuple Ijaw dans le delta du Niger et la fin des destructions dues à l'industrie pétrolière (alors que FNB « a salué l'annonce faite par le Président nigérian Olusegun Obasanjo de la création de nouveaux emplois dans la région du delta » liés aux profits pétroliers). MEND avait enlevé plusieurs employés de compagnies pétrolières étrangères (américaines et européennes) pour exiger que soit mis un terme à la répression gouvernementale et à l'exploitation menée par ces entreprises (les otages furent libérés indemnes). Curieusement, alors qu'ils ont condamné l'enlèvement, FNB a omis de mentionner le bombardement par l'armée nigériane, sous la présidence d'Obasanjo, de plusieurs villages Ijaw soupçonnés de soutenir MEND. Et tandis qu'il n'y a pas la moindre preuve que la « solution non-violente » que FNB dit « offrir » fera quoi que ce soit pour libérer les Nigérian-ne-s de l'exploitation et de l'oppression qu'ils subissent, la mise en pratique de la non-violence entre les Nigérian-ne-s éviterait certainement la « crise » gouvernementale et permettrait au cours du pétrole de baisser, ce qui, je présume, rend les choses plus pacifiques en Amérique du Nord.

Alors qu'il est confronté à la répression totale du système suprématiste blanc, à l'évidente inutilité du processus politique et aux efforts éhontés d'une élite dissidente pour exploiter et contrôler la rage des opprimé-e-s, il ne devrait pas prêter à surprise ou controverse que « *l'homme colonisé trouve sa liberté dans et par la violence* », pour emprunter les mots de Frantz Fanon, le médecin martiniquais qui écrit l'une des œuvres les plus importantes sur la lutte contre le colonialisme<sup>77</sup>. La plupart des Blanc-he-s ont une situation privilégiée et une latitude suffisantes pour que nous puissions prendre ces chaînes gainées de velours et de longueur généreuse pour la liberté, aussi nous agitons-nous confortablement à l'intérieur des paramètres de la société démocratique (dont les limites sont constituées de structures raciales, économiques, sexuelles et gouvernementales imposées par la violence). Certains d'entre nous, sombrant plus loin encore dans l'erreur, présupposent que tout le monde est confronté à des circonstances comparables, et s'attendent à ce que les personnes de couleur exercent des privilèges qu'elles n'ont en fait pas. Mais au-delà de la nécessité stratégique d'attaquer l'État avec tous les moyens dont nous disposons, celles et ceux d'entre nous qui ne sont pas confronté-e-s quotidiennement à l'intimidation policière, à l'avilissement et à la subordination ont-ils pris en considération l'effet bénéfique de contre-attaquer par la force ? Voici ce qu'écrit Frantz Fanon, à propos de la psychologie du colonialisme et du recours à la violence en vue de la libération : « *Au niveau des individus, la violence [comme partie intégrante d'une lutte de libération] est une force purifiante. Elle libère l'indigène de son complexe d'infériorité... et de son désespoir et son inaction ; elle le libère de la peur et restaure son estime de soi* »<sup>78</sup>.

Mais les défenseurs de la non-violence issu-e-s d'un milieu social privilégié, dont le confort matériel et psychologique est garanti et protégé par un ordre violent, ne grandissent pas avec un complexe d'infériorité qu'on leur a violemment inculqué. Il y a de quoi être abasourdi par l'arrogance du présumé par lequel les pacifistes pensent pouvoir dicter quelles formes de lutte sont morales et efficaces à des gens qui vivent dans des conditions bien différentes et bien plus

---

76 Keith McHenry, e-mail, liste mail internationale de Food Not Bombs, 20 avril 2006.

77 Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*.

78 Ibid, p.94.

violentes. Les petit-bourgeois blancs qui donnent des leçons sur la résistance à des enfants réfugiés dans le camp de Jénine ou aux survivant-e-s des massacres en Colombie frappent par leur ressemblance avec, disons, les économistes de la Banque Mondiale qui dictent les « bonnes » pratiques agricoles à des fermiers indiens qui ont hérité de traditions agricoles vieilles de plusieurs siècles. Et la bienveillance des privilégié-e-s envers les systèmes globaux de violence devrait soulever de sérieuses questions quant à la sincérité de ces mêmes privilégié-e-s, en l'occurrence des Blanc-he-s qui embrassent la non-violence. Pour citer à nouveau Darren Parker, « *L'apparence, à tout le moins, d'un esprit non-violent est beaucoup plus facile à atteindre lorsqu'on n'est pas soi-même la victime directe de l'injustice ; elle pourrait en fait manifester simplement une distance psychologique. Après tout, il est bien plus facile d' « aimer ton ennemi » lorsqu'il n'est pas vraiment ton ennemi* »<sup>79</sup>.

Oui, des gens de couleurs, des pauvres et des habitant-e-s des pays du Sud ont promu la non-violence (même si habituellement de tels pacifistes proviennent des couches les plus privilégiées de leurs communautés) ; cependant, ce n'est qu'avec un sens hautement développé de leur propre supériorité que les activistes blanc-he-s peuvent juger et condamner des personnes opprimées qui ne le font pas. Il est tout à fait vrai qu'indépendamment de notre situation plus ou moins privilégiée, on devrait pouvoir se fier à sa propre analyse, mais lorsque celle-ci repose sur une douteuse posture de haute moralité et sur une interprétation opportunément sélective de ce qui est violent, on peut parier avoir oublié de s'appliquer à soi-même son sens critique. Lorsqu'on comprend que les privilégié-e-s tirent leurs avantages matériels de l'exploitation des opprimé-e-s, et que cela signifie qu'on bénéficie de la violence utilisée pour les tenir sous le joug, on ne peut pas sincèrement les condamner parce qu'ils se rebellent violemment contre la violence structurelle qui nous privilégie. (Ceux et celles qui ont un jour condamné la résistance violente de gens qui ont grandi dans des conditions plus oppressives qu'eux-mêmes devraient réfléchir à cela la prochaine fois qu'ils mangeront une banane ou boiront une tasse de café.)

J'espère que chacun est conscient de ce que le gouvernement utilise des formes de répression plus violentes contre les personnes de couleur en résistance que contre les personnes blanches. Lorsque les chefs Oglala et l'American Indian Movement se soulevèrent dans la réserve de Pine Ridge dans les années 1970 pour affirmer un peu d'indépendance et s'organiser contre la brutalité endémique du « gouvernement tribal » imposé, le Pentagone, le FBI, les marshals fédéraux et le Bureau des Affaires Indiennes mirent en place un véritable programme contre-insurrectionnel, qui se manifesta par une violence quotidienne et des douzaines de morts. Selon Ward Churchill et Jim Vander Wall, « *Le principe de l'autodéfense à main armée était devenu, pour les dissidents, une nécessité de survie* »<sup>80</sup>.

Les seuls promoteurs de la non-violence que j'ai jamais entendus rejeter jusqu'à la légitimité de l'autodéfense étaient blanc-he-s, et bien qu'ils aient sans doute leurs martyrs, eux et leurs familles n'ont pas été confronté-e-s personnellement à la mise en péril de leur survie du fait de leur activisme<sup>81</sup>. J'ai beaucoup de mal à croire que leur aversion envers la violence ait autant à voir avec des principes qu'avec une situation privilégiée et une certaine ignorance. Au-delà de la simple autodéfense, le fait que des individus aient dû affronter l'éventualité d'avoir à contre-attaquer pour survivre ou pour améliorer leurs vies dépend largement de la couleur de leur peau et de leur place au sein de diverses hiérarchies oppressives au niveau national autant qu'international. Ce sont ces

---

79 Darren Parker, e-mail, 10 juillet 2004.

80 Churchill et Vander Wall, *Agents of Repression*, p.188.

81 L'un des activistes non-violents les plus actifs aux États-Unis a subi de la torture et a été assassiné au cours d'un travail de solidarité avec l'Amérique Latine. Mais ce n'est pas vraiment la même chose que ce à quoi se confrontent les activistes de couleur aux États-Unis, puisque ces activistes blanc-he-s ont fait face à la violence dans une situation qu'ils avaient choisie plutôt que dans une qui leur était imposée à eux, à leurs familles et à leurs communautés. Après tout, il est beaucoup plus aisé de développer un syndrome du martyr pour une personne que pour la famille de quelqu'un (ce qui ne veut pas dire que tou-te-s ces activistes avaient ce syndrome du martyr comme motivation, bien que j'en aie rencontré quelques un-e-s qui prenaient le risque de dire qu'ils avaient subi une oppression rivalisant avec celle qu'endurent les personnes de couleur).

expériences que la non-violence ignore en traitant la violence comme un problème moral ou comme quelque chose que l'on choisit.

Au sein du pacifisme, il existe un courant de « relativisme culturel » en vertu duquel les activistes privilégié-e-s acceptent voire soutiennent une résistance armée dans les pays du Sud, et éventuellement dans les colonies internes des États d'Europe et d'Amérique du Nord, et ne défendent la non-violence qu'auprès des gens qui partagent une situation privilégiée similaire à la leur. Cette position est marquée d'une nouvelle forme de racisme, suggérant que les gens de couleur vivant dans les États du Sud plus ouvertement oppressifs se chargent de combattre et de mourir, tandis que les citoyen-ne-s privilégié-e-s des centres de l'empire se contenteraient de formes de résistance plus appropriées au contexte, comme des rassemblements ou des sit-in de protestation.

À l'opposé, une analyse antiraciste requiert que les Blanc-he-s reconnaissent que la violence contre laquelle les gens de couleur doivent se défendre trouve son origine dans le « Premier Monde » blanc. Par conséquent, une résistance appropriée à l'encontre d'un régime qui propage la guerre contre les peuples colonisés à travers la planète consiste à la (ra)mener dans son propre pays<sup>82</sup> ; ce qui suppose de faire émerger une culture anti-autoritaire, coopérative et antiraciste parmi les Blanc-he-s ; d'attaquer les institutions de l'impérialisme ; et d'apporter un soutien aux peuples opprimés en résistance sans pour autant affaiblir leur souveraineté dans la conduite de leur lutte. Cependant, les pacifistes non-absolutistes qui acceptent un peu de relativisme culturel sont en règle générale moins prompt-e-s à soutenir la révolution armée lorsque la bataille se rapproche de chez eux. Voici le raisonnement : les Palestinien-ne-s, par exemple, peuvent s'engager dans une lutte armée parce qu'ils vivent sous le joug d'un régime violent, mais il serait « inapproprié » ou « irresponsable » de la part des habitant-e-s brutalisé-e-s du ghetto urbain voisin de former des unités de guérilla. C'est la tendance « not in my backyard »<sup>83</sup>, alimentée par la conscience qu'une révolution là-bas serait excitante, mais qu'une révolution ici nous priverait, nous activistes privilégié-e-s, de notre confort. Est également présente la peur latente d'un soulèvement à caractère racial, qui n'est dissipée que lorsque celui-ci est subordonné à une éthique non-violente. Des Noir-e-s qui font une marche sont photogéniques. Des Noir-e-s avec des pistolets évoquent les images de crimes violents du journal télévisé. Des Amérindien-ne-s qui tiennent une conférence de presse, voilà qui est digne de louanges. Des Amérindien-ne-s prêt-e-s, décidé-e-s et capables de reprendre leur terre, voilà qui est un peu inquiétant. C'est pourquoi les seul-e-s révolutionnaires de couleur sur le front intérieur avec lesquels les Blanc-he-s sont familiers et auxquels ils apportent leur soutien sont d'inoffensifs martyrs – les morts et les prisonniers.

La contradiction qui traverse le pacifisme ostensiblement révolutionnaire réside dans le fait que la révolution n'est jamais synonyme de sécurité, alors que pour la grande majorité de ses promoteurs et de ses pratiquant-e-s, le pacifisme a à voir avec le fait de rester en sécurité, de ne pas être blessé-e, de ne pas être rejeté-e par quiconque, de ne donner à personne une pilule amère à avaler. Faisant le lien entre le pacifisme et l'auto-préservation des activistes privilégié-e-s, Ward Churchill cite un organisateur pacifiste qui, pendant la période de la guerre du Vietnam, dénonçait les tactiques du Black Panther Party et du Weather Underground au motif que ces tactiques étaient « *une chose vraiment dangereuse pour nous tous... elles comportent le risque très réel d'attirer le même genre de répression violente* [comme celle exemplifiée par l'assassinat par la police de Fred Hampton, dirigeant du Black Panther Party] *sur nous tous* »<sup>84</sup>. Ou, pour citer David Gilbert qui purge une peine de prison à perpétuité réelle pour ses actions en tant que membre du Weather Underground, mouvement qui en arriva à soutenir la Black Liberation Army, « *Les Blancs avaient quelque-chose à protéger. C'était confortable de se tenir au sommet d'un mouvement moralement prestigieux*

82 « Bring the War Home » était d'ailleurs le slogan et le leitmotiv du Weather Underground, à l'époque. (NdCT).

83 En français, « pas dans mon jardin ». L'expression anglaise ou son acronyme NIMBY sont couramment utilisés en français pour parler de luttes environnementales qui voient des citoyens s'opposer à une installation polluante en particulier. L'utilisation du terme NIMBY, en général connoté plus ou moins négativement, sous-entend que les opposants ne s'opposent qu'à ce que cette installation soit construite près de chez eux, et pas à sa construction en tant que telle ou aux logiques socio-économiques sous-jacentes. (NDT)

84 Churchill, *Pacifism as Pathology*, p.60-61.

visant le changement tandis que ceux qui subissaient le plus de pertes dans la lutte étaient les Noirs »<sup>85</sup>.

Le désir pacifiste de sécurité demeure intact aujourd'hui. En 2003, un activiste non-violent rassurait un journal de Seattle quant au caractère des manifestations prévues. « *Je ne dis pas que nous ne soutiendrions pas la désobéissance civile* », déclarait Woldt. « *Elle a été une partie intégrante du mouvement pacifiste dans lequel des croyants se sont engagés ; par contre, nous n'avons rien à voir avec des choses comme l'atteinte à la propriété privée ou quoi que ce soit qui génère des conséquences négatives pour nous* »<sup>86</sup>.

Sur une liste de discussion concernant une campagne environnementale radicale en 2004, un activiste étudiant en droit, après avoir invité à une discussion ouverte sur les tactiques, appela à ne plus mentionner de tactiques non-pacifistes et demanda une stricte adhésion à la non-violence, arguant que les groupes non-pacifistes « *finissent annihilés* »<sup>87</sup>. Une autre activiste (et, accessoirement, une des autres étudiants en droit participant à la liste de discussion) abonda dans ce sens, ajoutant « *Je pense qu'avoir une discussion sur des tactiques violentes sur cette liste revient à jouer avec le feu, et met tout le monde en danger* ». Elle évoquait également son souci que « *deux d'entre nous allons comparaître devant le « tribunal » du comité d'éthique du barreau dans un futur proche* »<sup>88</sup>.

Bien sûr, les promoteurs de l'adoption de méthodes de luttes non-exclusivement pacifiques doivent comprendre que la prudence est un besoin impératif lorsque nous discutons de tactiques, en particulier par e-mail, et que nous nous confrontons au défi de susciter le soutien à des actions qui sont plus susceptibles de nous valoir harcèlement ou emprisonnement, même si tout ce que nous faisons se limite à les discuter. Cependant, dans cet exemple, les deux étudiant-e-s en droit ne disaient pas que le groupe devrait discuter uniquement de tactiques légales ou de tactiques hypothétiques ; ils disaient que le groupe ne devrait discuter que de tactiques non-violentes. Dans la mesure où la discussion avait été annoncée comme une occasion pour le groupe d'élaborer un fond commun idéologique, il était manipulateur d'utiliser la menace de la répression gouvernementale comme moyen d'empêcher le groupe de seulement considérer quoi que ce soit d'autre qu'une philosophie explicitement non-violente.

Parce qu'il est fortement dans l'intérêt des Blanc-he-s d'éviter des soulèvements révolutionnaires dans leur voisinage, il existe une longue histoire de trahison par des pacifistes blanc-he-s qui ont condamné ou abandonné les groupes révolutionnaires à la violence d'État. Plutôt que de prendre des risques afin de protéger les membres des mouvements de libération noir, chicano et amérindien (une protection que leur situation de privilège aurait conférée de façon adéquate, parce qu'il aurait été politiquement très coûteux pour le gouvernement d'assassiner des Blanc-he-s aisé-e-s au beau milieu de toute la contestation générée par les pertes massives au Vietnam), les pacifistes consciencieux ont fermé les yeux sur la brutalisation, l'emprisonnement et l'assassinat de Black Panthers, d'activistes de l'American Indian Movement et d'autres. Bien pire, ils ont encouragé la répression étatique et ont affirmé que les révolutionnaires la méritaient par leur engagement dans la résistance armée. (Aujourd'hui, ils affirment que la défaite ultime des mouvements de libération, que les pacifistes ont facilitée, prouve l'inefficacité des tactiques de ces mouvements.) Le pacifiste respecté qu'est David Dellinger admet que « *l'un des facteurs qui amènent des révolutionnaires sérieux et des habitants découragés des ghettos urbains à conclure que la non-violence ne peut pas constituer une méthode adaptée à leurs besoins réside précisément dans la tendance des pacifistes*

85 David Gilbert, *No Surrender: Writings from an Anti-Imperialist Political Prisoner* (Montreal : Abraham Guillen Press, 2004), p.22-23.

86 Alice Woldt, citée dans Chris McGann, « Peace Movement Could Find Itself Fighting Over Tactics », *Seattle Post-Intelligencer*, 21 février 2003, [http://seattlepi.nwsource.com/local/109590\\_peacemovement21.shtml](http://seattlepi.nwsource.com/local/109590_peacemovement21.shtml).

87 E-mail à l'auteur, octobre 2004. Ce même activiste a aussi réécrit l'histoire de la libération noire de façon paternaliste en déclarant que les Black Panthers n'ont pas appelé à la violence. Dans le même e-mail, il cite *L'Art de la Guerre* de Sun Tzu pour renforcer ses arguments et améliorer sa sophistication tactique. On peut se demander si Sun Tzu aurait été d'accord avec l'utilisation de ses théories en tant qu'argument pour prouver l'efficacité du pacifisme.

88 E-mail à l'auteur, octobre 2004.

à se ranger, dans les périodes de conflit, du côté du statu-quo »<sup>89</sup>. David Gilbert conclut que « l'échec à développer la solidarité avec les luttes de libération des Noirs, des Amérindiens, des Chicanos et Mexicains, des Portoricains est l'un des différents facteurs qui ont conduit notre mouvement à s'effondrer au milieu des années 1970 »<sup>90</sup>. Mumia Abu-Jamal pose la question : les radicaux blancs étaient-ils « réellement prêts à s'engager dans une révolution qui n'accordait pas de valeur au fait d'être blanc ? »<sup>91</sup>

Au premier abord, la non-violence semble être une position morale limpide qui n'a pas grand chose à voir avec la race. Cette conception est fondée sur le présupposé simpliste que la violence est avant tout quelque-chose que l'on choisit. Mais quels sont les gens qui, en ce monde, ont le privilège de choisir la violence, et quels sont les gens qui vivent dans des conditions violentes qu'ils le veulent ou non ? En général, la non-violence est une pratique privilégiée, qui trouve son origine dans l'expérience des Blanc-he-s, et elle ne fait pas toujours sens pour des gens qui ne bénéficient pas des mêmes privilèges qu'eux, ou pour des Blanc-he-s qui essaient de détruire le système de privilège et d'oppression.

De nombreuses personnes de couleur ont aussi eu recours à la non-violence, qui dans certaines circonstances a constitué un moyen efficace de préserver leur sécurité face à une violente discrimination, tout en œuvrant à des réformes limitées qui en fin de compte ne changent pas la répartition du pouvoir au sein de la société. Le recours à la non-violence par des populations de couleur a généralement été un compromis avec une structure de pouvoir blanche. Conscients que la structure de pouvoir blanche préfère que les opprimé-e-s soient non-violent-e-s, certain-e-s ont choisi d'utiliser des tactiques non-violentes pour désamorcer les risques de répression extrême, de massacres voire de génocide. Les mouvements de personnes de couleur poursuivant pacifiquement des buts révolutionnaires ont eu tendance à recourir à une forme de non-violence moins absolue, plus confrontationnelle et plus dangereuse, que la sorte de non-violence qui subsiste en Amérique du Nord de nos jours. Et même alors, la pratique de la non-violence est souvent subventionnée par des Blanc-he-s en situation de pouvoir<sup>92</sup>, utilisée par des dissident-e-s blanc-he-s ou par des agents du gouvernement pour manipuler le mouvement dans leur propre intérêt, et elle est souvent abandonnée par de larges segments de la « base » en faveur de tactiques plus dures. L'utilisation de la non-violence en vue de protéger le privilège blanc, à l'intérieur même du mouvement et plus globalement à l'échelle de la société, est toujours commune aujourd'hui.

À l'examen, la non-violence s'avère imbriquée dans des dynamiques de race et de pouvoir. La race est un élément essentiel à notre expérience d'oppression et de résistance. De longue date, une des composantes du racisme est le présupposé que les Européen-ne-s, ou les colons européens sur d'autres continents, savent ce qui est le mieux pour des populations qu'ils considèrent comme « moins civilisées ». Les gens qui luttent contre le racisme doivent sans équivoque mettre fin à cette

---

89 David Dellinger, « The Black Rebellions », dans *Revolutionary Nonviolence : Essays by David Dellinger* (New York : Anchor, 1971), p.207. Dans le même essai, Dellinger admet que « il y a des fois où celles et ceux qui agissent non-violemment doivent devenir des alliés ou des soutiens critiques de celles et ceux qui recourent à la violence ».

90 Gilbert, *No Surrender*, p.23.

91 Mumia Abu-Jamal, *We Want Freedom*, p.76.

92 Belinda Robert fait remarquer qu'en devenant plus militants [dans le sens anglophone du terme, NdT] et en adoptant une idéologie du Black Power, des groupes auparavant non-violents tels que le SNCC, cela a « conduit à ce que des soutiens financiers [probablement blanc-he-s pour la plupart] cessent leurs donations ». Cette perte de revenus a en partie mené à l'effondrement de l'organisation (Robnett, *How Long ?*, p.184-186). Cependant, Robnett met l'abandon de la non-violence sur le compte du machisme. Reflétant son statut d'académicienne (en tant que professeur de sociologie dans le système de l'Université de Californie), elle confond la ligne entre provocateurs payés par le FBI en dénonçant le sexisme dans le mouvement et activistes légitimes qui appellent à la radicalisation, ou les activistes qui, en fait, confondent radicalité et machisme. Elle mentionne également le fait qu'Angela Davis s'est plainte d'avoir été critiquée par des militants nationalistes Noirs de « faire un boulot d'homme » (Robnett, *How Long ?*, p.183), mais elle oublie de mentionner que Davis avait beaucoup d'influence dans l'appel à la lutte radicale. Elle néglige aussi le fait de mentionner à quel point il est problématique que des groupes avec des agendas aussi radicaux que l'égalité raciale ne soient pas autonomes financièrement et doivent s'en remettre au soutien du gouvernement fédéral ou de donateurs blancs.

tradition et accepter qu'aucune priorité donnée au pacifisme ne peut tenir face à l'impératif que chaque communauté ait le pouvoir de déterminer sa propre forme de résistance, en se fondant sur ses propres expériences. Qui plus est, le fait que la majeure part de la violence à laquelle les populations de couleur sont confrontées à travers le monde trouve son origine dans la structure de pouvoir qui privilégie les Blanc-he-s devrait les inciter à s'atteler avec plus de hâte à repousser les limites du niveau de militance qui est considéré comme acceptable par les communautés blanches. En d'autres termes, pour celles et ceux d'entre nous qui sommes blanc-he-s, il est de notre devoir désormais de construire notre propre culture militante de résistance, et, à rebours du rôle de professeur que les Blanc-he-s se sont historiquement auto-attribué, nous avons beaucoup à apprendre des luttes menées par les gens de couleur. Les radicaux blancs doivent éduquer politiquement les autres Blancs sur les raisons qui légitiment le recours par les populations de couleur à la rébellion violente et sur celles qui devraient nous pousser également à faire usage d'une diversité de tactiques pour nous libérer nous-mêmes, pour lutter solidairement avec toutes celles et tous ceux qui refusent leur rang de laquais ou d'esclave de l'élite, et pour mettre fin à ces systèmes mondiaux d'oppression et d'exploitation.

## CHAPITRE 3 : LA NON-VIOLENCE EST ETATISTE

On peut dire, pour résumer, que la non-violence assure un monopole de la violence à l'État. Les États – bureaucraties centrales qui protègent le capitalisme, préservent un ordre patriarcal, fondés sur la suprématie blanche et implémentent l'expansion impérialiste – survivent en assumant le rôle de seul pourvoyeur légitime de la force violence sur leur territoire. Toute lutte contre l'oppression doit passer par un conflit avec l'État. Les pacifistes font le jeu de l'État en pacifiant l'opposition par avance<sup>93</sup>. Les États, de leur côté, découragent la lutte potentiellement radicale au sein de l'opposition et encouragent à la passivité.

Certain-e-s pacifistes obscurcissent cette relation mutuelle en clamant que le gouvernement adorerait les voir abandonner leur discipline non-violente pour s'abandonner à la violence, que le gouvernement incite même les dissident-e-s à la violence, et que de nombreux activistes défendant l'usage tactique de moyens dits violents sont, en fait, des provocateurs du gouvernement.<sup>94</sup> Ainsi, selon eux, ce sont les activistes militant-e-s qui jouent dans le jeu de l'État. Bien que dans certains cas le gouvernement US aie utilisé des infiltré-e-s pour pousser les groupes radicaux à se procurer des armes ou à planifier des actions violentes (par exemple dans les cas de la tentative de Molly Maguire et Jonathan Jackson de frapper le tribunal<sup>95</sup>), une distinction cruciale est à faire. Le gouvernement n'encourage la violence que lorsqu'il est sûr que cette violence peut être contenue et qu'elle ne lui échappera pas des mains. Au final, pousser un groupe militant à agir prématurément ou à se jeter dans un piège élimine le potentiel violent de ce groupe tout en garantissant aisément une peine à perpétuité ou en autorisant les autorités à outrepasser le processus judiciaire et à tuer les radicaux plus rapidement. Dans l'ensemble, et dans presque tous les autres cas, les autorités pacifient la population et découragent la rébellion violente.

Il y a une raison claire à cela. Contrairement aux affirmations fantaisistes des pacifistes qui disent qu'ils se renforcent en se privant de la plus grande partie de leurs options tactiques, les gouvernements du monde entier reconnaissent que l'activisme révolutionnaire sans contraintes représente la plus grande menace en ce qui concerne le changement de la répartition du pouvoir dans la société. Alors que l'État se réserve toujours le droit de réprimer qui bon lui semble, les gouvernements 'démocratiques' modernes traitent les mouvements sociaux non-violents à buts révolutionnaires comme des menaces potentielles, plutôt que réelles. Ils espionnent ces mouvements pour rester au fait de leurs développements et utilisent l'approche de la carotte et du bâton pour conduire ces mouvements dans des voies pacifiques, légales et inefficaces. Les groupes non-violents peuvent être confrontés à des tabassages, mais ils ne sont pas la cible de l'élimination

93 Le 6 février 2006, un membre du groupe non-violent SOA WATCH (qui reçoit le soutien d'un large éventail de groupes, des progressifs aux anarchistes), suggéra sur une liste mail que, parce que la police s'était conduite de façon plus agressive vis-à-vis des manifestations annuelles à l'extérieur de Fort Benning en Géorgie ces dernières années, le groupe devrait songer à déplacer la manifestation dans un espace public éloigné de la base militaire, pour éviter la confrontation. Il y écrit : « Où que la polarisation aie lieu, il est selon moi temps pour la campagne pour la paix de réévaluer ses tactiques. Les relations sont le noyau du processus de paix. 'Nous' et 'eux' peut mener, au bout du compte, à la guerre. 'Nous ensemble' a plus de chances de parvenir à des solutions (non-violentes) négociables et enfin mener à une culture de paix ».

94 Pour un exemple récent, des tracts ont été distribués par milliers au cours des manifestations contre la Convention Nationale Républicaine de 2004, dans lesquels il était affirmé que quiconque préconisait la violence était sûrement un agent de police.

95 Churchill et Vander Wall, *Agents of repression*, 94-97, 64-77. Dans le cas de Jonathan Jackson, il semble que le FBI et la police aient fomenté tout le complot afin d'assassiner le plus militant des Panthers de Californie. Ils ont poussé à la prise d'otage du tribunal de Marin County, mais seulement parce qu'ils avaient préparé une grande équipe de tireurs d'élite prêts à neutraliser les militant-e-s. Mais « ne pas mordre à l'hameçon » (cette phrase est utilisée comme si toutes les personnes défendant la lutte radicale étaient des provocateurs – une dangereuse et potentiellement violente accusation qui a été dirigée contre pas mal de monde) ne maintiendra personne en sécurité. L'informateur du FBI William O'Neal a encouragé les Panthers de l'Illinois, qu'il avait infiltrées, à prendre part à des affaires aussi étranges que de se procurer du gaz nerveux ou un avion pour un attentat contre la mairie. Après qu'elles aient refusé, le FBI a pris les devant et assassiné le leader Fred Hampton quand même.

(excepté sous des gouvernements répressifs ou des gouvernements faisant face à une période d'exception qui menace leur stabilité).

De l'autre côté, l'État traite les groupes radicaux (ces mêmes groupes que les pacifistes estiment inefficaces) comme des menaces réelles et tente de les neutraliser à travers des opérations de guerre contre-insurrectionnelle domestique hautement développées. Des centaines d'organiseurs de syndicats, d'anarchistes, de communistes et de fermiers militants ont été tué-e-s au cours des luttes anticapitalistes de la fin du 19<sup>ème</sup> et du début du 20<sup>ème</sup> siècle. Pendant la dernière génération de luttes de libération, des paramilitaires (soutenus par le FBI) ont tué soixante activistes et sympathisants de l'American Indian Movement (AIM) dans la seule réserve de Pine Ridge et le FBI, la police locale et des agents payés ont tué des douzaines de membres du Black Panther Party, de la Republic of New Afrika, de la Black Liberation Army et d'autres groupes<sup>96</sup>.

De vastes ressources ont été utilisées pour l'infiltration et la destruction des organisations révolutionnaires radicales lors de la période de COINTELPRO. Tout embryon d'organisation militante de peuples colonisés, de Puerto Rico ou d'autres sur le territoire US encourt toujours une répression violente. Avant le 11 septembre, le FBI avait désigné les saboteurs et incendiaires de l'Earth Liberation Front (ELF, Front de Libération de la Terre) et de l'Animal Liberation Front (ALF, Front de Libération Animale) comme étant la plus grande menace terroriste à l'intérieur du pays, quand bien même le nombre de morts provoquées par ces deux groupes s'élevait à exactement zéro personnes. Même après les attentats du World Trade Center et du Pentagone, l'ELF et l'ALF sont restés des priorités de la répression du gouvernement, comme on a pu le voir avec l'arrestation de plus d'une douzaine de membres présumés de l'ELF/ALF, le fait que plusieurs de ces prisonnier-e-s acceptent de devenir des mouchards après que l'un d'entre eux meure d'un suicide douteux et que tou-te-s aient été menacé-e-s de prison à vie ou encore l'incarcération de plusieurs membres d'un groupe non clandestin pour les droits des animaux pour avoir pris pour cible une entreprise de vivisection au moyen d'un boycott agressif – ce que le gouvernement a décrit comme 'entreprise terroriste animale'<sup>97</sup>. Et au moment où la gauche était choquée d'apprendre que la police et les militaires espionnaient les groupes pour la paix, beaucoup moins d'attention était accordée à la répression gouvernementale continue à l'encontre du mouvement de libération Portoricain, dont l'assassinat du leader Machetero Filiberto Ojeda Ríos par le FBI<sup>98</sup>.

---

96 Deux bons livres à propos de la répression COINTELPRO : Churchill et Vander Wall, *Agents of Repression*, et Mumia Abu-Jamal, *We Want Freedom*. Sur des épisodes similaires de répression, lire William Blum, *US Military and CIA Interventions since World War II* (Monroe, Maine : Common Courage Press, 1995).

97 La répression de l'ELF, nommée 'Green Scare' et l'emprisonnement des activistes du Stop Huntingdon Animal Cruelty (SHAC) ont largement été reportés dans les médias radicaux et environnementalistes. Voir, par exemple, Brian Evans, « Two ELF membres Plaid Guilty to 2001 Arson », *Asheville Global Report*, n° 404 (12 octobre 2006) : [http://www.agrnews.org/?section=archive&caUd=48&article\\_id=1296](http://www.agrnews.org/?section=archive&caUd=48&article_id=1296); et « The SHAC 7 », <http://shac7.com/case.htm>.

98 Le 3 mai 2006, une recherche sur les archives des sites internet de deux médias indépendants gauchistes non militants, Common Dreams et AlterNet, a révélé la disparité prévue. J'ai cherché deux phrases : 'Thomas Merton Center' et 'Filiberto Ojeda Ríos'. La première recherche sur le Centre Thomas Merton Center pour la Paix et la Justice, l'une des cibles d'une campagne de surveillance relativement non-intrusive du FBI autour des groupes pour la paix, révélée par les enquêtes d'ACLU début 2006, a conduit à 23 articles sur Common Dreams et 5 sur AlterNet. La recherche sur Filiberto Ojeda Ríos, un ex leader des Macheteros, l'un des groupes du mouvement d'indépendance Portoricain, et qui fût assassiné par le FBI le 23 septembre 2005, n'a eu comme résultat qu'un article sur Common Dreams et zéro sur AlterNet. Bien que peu de gens de la métropole aient manifesté un quelconque intérêt en la chose, des dizaines de milliers de Portoricains ont marché à San Juan pour protester contre cette mort. Ces deux sites internet contenaient considérablement moins d'articles sur les vagues de raids violents du FBI contre les activistes pour l'indépendance de Porto Rico en février 2006 que sur la révélation, publiée à peu près au même moment, que le FBI du Texas épiait le groupe majoritairement blanc Food Not Bombs dans le cadre de ses activités de contre-terrorisme. Pour une couverture de l'espionnage des activistes blanc-he-s pour la paix, voir « Punished for Pacifism », *Democracy Now*, Pacifica Radio, 15 mars 2006. Pour une couverture de l'assassinat par le FBI et les radis qui s'en sont suivi à Porto Rico, voir le « September 30<sup>th</sup> Newsbriefs » (2005) et « February 28<sup>th</sup> Newsbriefs » (2006) sur SignalFire, [www.signalfire.org](http://www.signalfire.org). Les deux événements ont été couverts par Indymedia Puerto Rico (par exemple, CMI-PR, « Fuera Bruta Imperialista Allana Hogar de Compañera, Militantes Boricuas le Dan lo Suyó »,

Mais nous ne devons pas déduire les opinions et les priorités des appareils de sécurité de l'État à partir des actions de ses agents. Nous pouvons nous servir de leurs propres mots pour ce faire. Les documents COINTELPRO du FBI, révélés au public en 1971 uniquement parce que des activistes cambriolèrent un bureau du FBI en Pennsylvanie et les volèrent, démontrent clairement que l'un des principaux objectifs du FBI est de garder les révolutionnaires potentiel-le-s dans la passivité. Dans une liste de cinq buts à propos des nationalistes Noir-e-s et des groupes de libération Noirs, dans les années '60, le FBI écrivait ceci :

*« Prévenir la violence de la part des groupes nationalistes Noirs. Cela est de première importance et est bien sûr un objectif de notre activité d'investigation. Il devrait également représenter un but du Programme de Contre-espionnage [dans l'original de la note au gouvernement, cette phrase se réfère à une opération spécifique, qui existaient par milliers, et pas au programme dans son ensemble]. A travers le contre-espionnage, il devrait être possible d'identifier de potentiels fauteurs de troubles et de les neutraliser avant que ceux-ci n'exercent leur potentiel de violence<sup>99</sup> ».*

En identifiant des 'neutralisations' réussies dans d'autres documents, le FBI utilise le terme pour désigner les activistes ayant été assassiné-e-s, emprisonné-e-s, inculpé-e-s, discrédité-e-s ou harcelé-e-s jusqu'à leur faire cesser leur activité politique. La note pointe également l'importance de prévenir l'émergence d'un 'messie' Noir. Après avoir noté avec autosuffisance que Malcolm X pourrait avoir convenu à ce rôle, mais qu'il est au lieu de ça devenu le martyr du mouvement, elle liste trois leaders Noirs qui auraient le potentiel pour devenir ce messie. L'un des trois *« pourrait être un très bon candidat à ce poste s'il abandonnait sa supposée 'obéissance' aux 'doctrines blanches libérales' (non-violence) »* [parenthèses dans l'original]. Il y est aussi expliqué le besoin de discréditer les Noir-e-s militant-e-s aux yeux de la « communauté Noire responsable » et de la « communauté blanche ». Cela démontre à la fois comment l'État peut compter sur la condamnation réflexe de la violence par les pacifistes et comment ceux-ci font effectivement le sale boulot de l'État en échouant au moment d'utiliser leur influence culturelle pour rendre 'respectable' la résistance radicale contre la tyrannie. Au lieu de ça, les pacifistes affirment que les formes de lutte acceptant les recours à la violence aliènent les gens et ne font rien pour tenter de contrecarrer ce phénomène.

Une autre note du FBI, cette fois à propos de John Trudell, un activiste de l'American Indian Movement, révèle la même compréhension de la part de la police politique de l'État sur le fait que les pacifistes sont une espèce de dissident-e-s inertes qui ne représentent pas encore une menace pour l'ordre établi. *« Trudell a cette capacité de pouvoir rencontrer un groupe de pacifistes et de les faire scander et crier 'en avant !' en une très brève période de temps. En bref, c'est un agitateur extrêmement efficace »<sup>100</sup>.*

Le gouvernement démontre largement la réalité très peu surprenante qu'il préfère se confronter à une opposition pacifique. Beaucoup plus récemment, une note du FBI envoyée aux commissariats de tout le pays qui a par la suite fuité à la presse rendait clair ce que le gouvernement considérait comme extrémiste et dont il faisait de la neutralisation une priorité.

*« Le 25 octobre 2003, de grandes marches et manifestations contre l'occupation en Irak se sont produites à Washington D.C. et San Francisco, Californie... Il est possible que des éléments de la communauté activiste puissent tenter de commettre des actes violents, de destruction ou de vandalisme...*

*Les tactiques de manifestation traditionnelles par lesquelles les manifestant-e-s attirent de*

---

Indymedia Puerto Rico, 10 février 2006, <http://pr.indymedia.org/news/2006/02/13197.php>).

99 Mumia Abu-Jamal, *We Want Freedom*, p. 262-263.

100 Churchill et Vander Wall, *Agents of Repression*, p.364.

*l'attention sur leurs causes comprennent les marches, les banderoles et des formes de résistance passive comme les sittings [c'est moi qui attire l'attention sur le mot]. Des éléments extrémistes pourraient s'engager dans des tactiques plus agressives telles que le vandalisme, le harcèlement physique des délégués, les blocages de rue, la formation de chaînes humaines ou l'usage de boucliers, l'élévation de barricades, moyens utilisés contre les unités de police montée, et l'usage d'armes telles que des projectiles ou des bombes artisanales »<sup>101</sup>.*

Le gros de la note se concentre sur ces éléments extrémistes clairement identifiés comme étant des activistes recourant à la diversité des tactiques, en opposition aux activistes pacifistes, qui ne sont pas reconnu-e-s comme représentant une grande menace. Selon la note, les caractéristiques suivantes permettent d'identifier les extrémistes.

*« Les extrémistes peuvent être préparé-e-s à se défendre contre les représentants de l'ordre lors d'une manifestation. Les masques (masques à gaz, lunettes de plongée, écharpes, masques à tuba, masques à filtre et lunettes de soleil) peuvent servir à minimiser les effets du gaz lacrymogène et de spray au poivre ainsi qu'à dissimuler une identité. Les extrémistes peuvent aussi employer des boucliers (couverts de poubelle, plaques de plexiglas, jantes de camion, etc.) et des équipements de protection corporelle (vêtements rembourrés, chapeau rigides et casques, équipement de sport, gilets de survie, etc.) pour se protéger pendant les manifestations. Les activistes peuvent aussi utiliser des techniques d'intimidation comme le fait de filmer et d'encercler les agents de police pour gêner l'arrestation d'autres manifestant-e-s.*

*Après les manifestations, les activistes rechignent généralement à coopérer avec les représentants de l'ordre. Ils portent rarement leurs papiers d'identité et refusent souvent de divulguer toute information à leur propos ou sur les autres...*

*Les agents de l'ordre devraient être attentifs à ces possibles indicateurs d'activités de protestation et signaler tout acte potentiellement illégal au plus proche bureau du FBI Joint Terrorism Task Force »<sup>102</sup>.*

Il est bien triste de voir que le signe le plus sûr pour reconnaître un-e 'extrémiste' soit la volonté de se défendre contre les attaques de la police. Quelle est la responsabilité des pacifistes dans la création de cette situation ? Dans tous les cas, en se dissociant voire même en dénonçant les activistes utilisant la diversité des tactiques, les pacifistes rendent ces extrémistes vulnérables à la répression que les agences de police veulent clairement utiliser contre eux.

Comme si cela n'était pas assez pour décourager la militance et pour conditionner les dissident-e-s à la non-violence au moyen de la répression violente des réfractaires, le gouvernement injecte également le pacifisme dans les mouvements rebelles plus directement. Deux ans après avoir envahi l'Irak, l'armée des États-Unis a été prise en train d'interférer une fois de plus dans les médias d'informations irakiens (ingérences dont les plus grandes ont été des attentats à la bombe contre les médias opposants, la chronique de fausses histoires et l'entière création d'organisations de médias arabophones, telles qu'al-Hurriyah, qui auraient été dirigées par le Département de la Défense dans le cadre de leurs opérations psychologiques). Cette fois-là, le Pentagone payait pour insérer des articles appelant à l'unité (contre les insurgé-e-s) et à la non-violence dans les journaux irakiens<sup>103</sup>. Les articles étaient écrits comme si les auteurs étaient Irakiens pour tenter de freiner la résistance armée et manipuler les Irakiens vers des formes d'opposition diplomatiques qui seraient plus simples à récupérer et à contrôler.

L'usage sélectif que le Pentagone fait du pacifisme en Irak peut servir de parabole pour les origines

<sup>101</sup>Federal Bureau of Investigation, *FBI Intelligence Bulletin N°.89* (15 octobre 2003). Disponible online sur <http://www.signalfire.org/resources/FBImemo.pdf>

<sup>102</sup>Ibid.

<sup>103</sup>Greg White, « Us Military Planting Stories in Iraqi Newspapers », *Asheville Global Report*, n°360 (7 décembre 2005) : [http://www.agnews.org/?section=archivesz&cat\\_id10&article\\_id=194](http://www.agnews.org/?section=archivesz&cat_id10&article_id=194).

de la non-violence à un niveau plus large.

En bref, elle vient de l'État. Une population conquise est éduquée à la non-violence dans sa relation avec une structure de pouvoir qui revendique un monopole du droit à l'usage de la violence. Il s'agit de l'acceptation par les personnes rendues impuissantes de la croyance étatiste selon laquelle les masses devraient être dépossédées de leurs habilités naturelles à l'action directe, y compris de leurs propensions à l'autodéfense et à l'usage de la force, faute de quoi elles sombreraient dans le chaos, dans un cycle de violence, d'agression et d'oppression des un-e-s sur les autres. Le gouvernement deviendrait donc alors la source de sécurité, et l'esclavage serait la liberté. Seule une personne entraînée à accepter d'être dirigée par une structure de pouvoir violente peut vraiment remettre en question le droit et le besoin d'une autre à se défendre par la force contre l'oppression. Le pacifisme est aussi une forme d'impuissance apprise, à travers laquelle les dissident-e-s retiennent la bonne volonté de l'État en lui signifiant qu'ils n'ont pas usurpé les pouvoirs que l'État revendique comme lui étant exclusifs (tels que l'autodéfense). En ce sens, un-e pacifiste se comporte comme un chien bien entraîné battu par son maître : plutôt que de mordre celui qui l'attaque, il baisse la queue et signifie autant que possible son inoffensivité en se résignant à recevoir les coups dans l'espoir qu'ils cessent.

Frantz Fanon décrit les origines et les fonctions de la non-violence dans le processus de décolonisation quant il écrit :

*« La bourgeoisie colonialiste [...] introduit cette nouvelle notion qui est à proprement parler une création de la situation coloniale : la non-violence. Dans sa forme brute cette non-violence signifie aux élites intellectuelles et économiques colonisées que la bourgeoisie colonialiste a les mêmes intérêts qu'elles et qu'il devient donc indispensable, urgent, de parvenir à un accord pour le salut commun. La non-violence est une tentative de régler le problème colonial, autour d'un tapis vert avant tout geste irréversible, toute effusion de sang, tout acte regrettable. Mais si les masses, sans attendre que les chaises soient disposées autour du tapis vert, n'écoutent que leur propre voix et commencent les incendies et les attentats, on voit alors les « élites » et les dirigeants des partis bourgeois nationalistes se précipiter vers les colonialistes et leur dire : « C'est très grave ! On ne sait pas comment tout cela va finir, il faut trouver une solution, il faut trouver un compromis. »<sup>104</sup>*

Cette accointance sous-jacente avec la violence de l'État, combinée avec le choc des 'outrages' de la rébellion plus dure, conduit les pacifistes à s'en remettre à la violence d'État pour leur protection. Par exemple, les organisateurs pacifistes exemptent la police des 'codes de la non-violence' qui sont courants dans les manifs de nos jours : ils ne tentent pas de désarmer la police qui protègent les manifestant-e-s pour la paix des contre-manifestants pro-guerre. En pratique, la morale pacifiste démontre qu'il est plus acceptable pour les radicaux de s'en remettre à la violence du gouvernement pour leur protection plutôt que de se défendre eux-mêmes.

Il est relativement évident de comprendre pourquoi les autorités préféreraient que les radicaux restent vulnérables. Mais pourquoi les pacifistes le souhaitent-ils aussi ? Ce n'est pourtant pas que les partisan-e-s de la non-violence manquent d'exemples pour savoir ce qu'il arrive aux radicaux sans défense. Prenons par exemple la manifestation de 1979 contre la suprématie blanche à Greensboro, en Caroline du Nord. Un ensemble d'ouvrier-e-s Noir-e-s et blanc-he-s, de syndicalistes et de communistes acceptent le fait que le désarmement et qu'accorder un monopole de la force violente à la police assurerait la paix, et acceptent donc de ne pas porter d'armes pour leur protection. Le résultat fût un événement désormais connu sous le nom de Massacre de Greensboro. La police et le FBI collaborèrent avec le Klan local et le Parti Nazi pour attaquer les manifestant-e-s qui s'en remettaient à la protection de la police. Alors que la police était opportunément absente, les suprématistes blancs attaquèrent la marche et tirèrent sur 13 personnes, faisant 5 morts. Lorsque la

---

<sup>104</sup>Frantz Fanon, *Les damnés de la Terre*.

police revint sur les lieux, les agents battirent les manifestant-e-s et en arrêtrèrent plusieurs tout en laissant les bandits racistes s'échapper<sup>105</sup>.

Dans le chaos de toute situation révolutionnaire, les paramilitaires d'extrême-droite du genre Ku Klux Klan sont plus qu'heureux d'éliminer les radicaux. La Légion Américaine a récemment déclaré la 'guerre' au mouvement anti-guerre<sup>106</sup>. L'histoire du lynchage de syndicalistes anarchistes par cette organisation laisse entendre quels moyens ils utiliseront lorsque leur drapeau bien-aimé sera menacé<sup>107</sup>.

Le débat entre pacifisme et diversité des tactiques (dont l'autodéfense et la contre-attaque) pourrait finir par aboutir si le mouvement anti-autoritaire actuel se développait assez pour devenir une menace, quand les agences de police rempliraient leurs listes noires et que les paramilitaires d'extrême-droite lyncheraient tou-te-s les 'traîtres-ses' sur lequel-le-s ils pourraient mettre la main. La situation s'est déjà produite par le passé, plus notablement dans les années 1920 et, dans une moindre mesure, en réponse au mouvement des droits civiques. Espérons seulement que si notre mouvement en vient un jour à représenter une menace, qu'aussi peu d'entre nous que possible se verront contraint-e-s par une idéologie qui nous laisse dangereusement vulnérables.

En dépit de cette histoire de répression, celles et ceux qui proposent la non-violence s'en remettent fréquemment à la violence de l'État, pas seulement pour les protéger, mais aussi pour atteindre leurs objectifs. Si ceci ne conduit pas toujours à d'énormes désastres comme le Massacre de Greensboro, cela n'en exonère certainement pas la position non-violente. Les pacifistes clament que le refus de la violence a aidé à la déségrégation des écoles et des universités dans le sud, mais ce sont au bout du compte des unités armées de la Garde Nationale qui ont permis aux premier-e-s étudiant-e-s Noir-e-s d'entrer dans ces écoles et qui les ont protégé-e-s contre des tentatives d'expulsion par la force, ou pire. Si les pacifistes sont incapables de défendre leurs propres gains, que feront-ils lorsque la violence organisée de la police et de la Garde Nationale ne sera pas de leur côté ? (A ce propos, les pacifistes se souviendraient-ils de la déségrégation comme d'un échec si les familles Noires avaient eu besoin d'appeler les Deacons for Defense plutôt que la Garde Nationale, pour protéger leurs enfants qui rentraient dans ces écoles entièrement blanches ?) La déségrégation institutionnelle a dans les faits été favorable aux structures de pouvoir suprématistes, parce qu'elle a diffusé une crise, a augmenté les possibilités de manipuler les dirigeants Noirs et a rationalisé l'économie en niant la hiérarchie raciale si fondamentale à la société US. La Garde Nationale a donc été appelée pour aider à la déségrégation des universités. Il n'est pas difficile d'imaginer une série d'objectifs révolutionnaires que la Garde Nationale ne serait jamais appelée à défendre.

Tandis que les pacifistes qui protestent contre le militarisme US ne parviennent même pas à faire en sorte que la police ou la Garde Nationale ne fassent ne serait-ce qu'appliquer la loi – désarmer les armes bannies par les traités internationaux ou fermer les écoles militaires qui forment les soldats aux techniques de torture – le gouvernement est toujours bénéficiaire quand ces manifestations futiles ont lieu. Permettre la protestation non-violente améliore l'image de l'État. Qu'ils le veuillent ou non, les dissident-e-s non-violent-e-s jouent le rôle de l'opposition loyale dans une performance qui dramatise la dissension et crée l'illusion que le gouvernement démocratique n'est ni élitiste, ni autoritaire. Les pacifistes dépeignent l'État comme étant affable en donnant à l'autorité la chance de

---

105William Cran, « 88 Seconds in Greensboro », *Frontline*, PBS, 24 janvier 1983.

106« American Legion Declares War on Peace Movement », *Democracy Now*, Pacifista Radio, 25 août 2005. Lors de la convention nationale de la Légion Américaine en 2005, cette organisation forte de 3 millions de membres voté pour l'utilisation de tous les moyens nécessaires pour mettre fin aux 'protestations publiques' et assurer un 'soutien de l'arrière' de la population des USA pour la Guerre contre la Terreur.

107Pendant et suite à la Première Guerre Mondiale, la Légion Américaine était une importante force paramilitaire qui aidait le gouvernement à réprimer les activistes anti-guerre et les syndicalistes, en particulier les Wobblies (IWW, Industrial Workers of the World). En 1919, à Centralia, dans l'État de Washington, ils castrèrent et lynchèrent Welsey Everest, militant des IWW.

tolérer une critique qui ne menace pas réellement la continuité de ses opérations. Une protestation colorée, consciencieuse et passive devant une base militaire ne fait qu'améliorer l'image publique de l'armée, car il est certain que seule une armée juste et humaine tolérerait des manifestations devant sa porte principale. Une telle protestation revient à mettre une fleur dans le canon d'un fusil. Elle n'empêche pas le fusil de tirer.

Ce que la plupart des pacifistes ne semblent pas comprendre, c'est que la liberté de parole ne nous rend pas plus fort-e-s, et que celle-ci n'est pas synonyme de liberté. La liberté d'expression est un privilège<sup>108</sup> qui peut – et est – repris par le gouvernement lorsque cela sert ses intérêts. L'État a l'incontestable pouvoir de nous retirer nos 'droits' et l'histoire montre qu'il use régulièrement de ce pouvoir<sup>109</sup>. Y compris dans notre vie quotidienne, nous pouvons bien essayer de dire ce que nous voulons à nos patrons, juges ou aux agents de police, mais à moins que nous ne soyons que des esclaves complaisant-e-s, l'honnêteté et une langue un peu libre conduiraient à de fâcheuses conséquences. Dans des situations d'exception sociale, les limitations de la "liberté d'expression" deviennent encore plus prononcées. Il suffit de considérer les activistes ayant fini en prison pour avoir pris la parole contre le service militaire pendant la Première Guerre Mondiale et les gens arrêté-e-s en 2004 pour avoir brandi des panneaux lors d'événements où Bush parlait. La liberté d'expression n'est libre que tant qu'elle n'est pas une menace et ne risque pas de défier le système. La plus grande liberté d'expression que j'ai jamais eue, c'était dans les "*Security Housing Unit*" (confinement en isolement de sécurité maximale) en prison fédérale. Je pouvais crier et hurler tout ce que je voulais, même haranguer les gardes, et à moins que je ne trouve une façon particulièrement créative de les faire enrager intentionnellement, ils me laissaient en paix. Aucun problème : les murs étaient en pierre solide et mes mots n'étaient rien de plus qu'un peu d'air chaud.

La coopération, qui n'est possible qu'avec les dissident-e-s pacifiques, aide à humaniser les politicien-ne-s responsables de ces politiques monstrueuses. Lors des manifestations massives contre le Congrès National Républicain (RNC) de 2004 à New York, le maire Bloomberg a offert des boutons spéciaux aux activistes non-violent-e-s qui avaient proclamé leur volonté de rester pacifiques<sup>110</sup>. Bloomberg a gagné des points politiques pour avoir été tendance et indulgent, alors même que son administration réprimait durement la dissension au cours de la semaine de mobilisation. Les pacifistes obtinrent un avantage supplémentaire : quiconque portait ce badge se verrait offrir des réductions pour des douzaines de spectacles de Broadway, entre autres hôtels, musées et restaurants (mettant en lumière à quel point la parade passive de la non-violence est utilisée comme moteur de l'économie et de maintien du statu quo). Comme le maire Bloomberg le disait, « *ce n'est pas drôle de manifester l'estomac vide* ».

Et les manifs anti-RNC n'ont pas été beaucoup plus que ça : drôles. Drôles pour les étudiant-e-s, les représentants Démocrates, les militant-e-s du Parti Vert, qui se baladaient en brandissant des pancartes spirituelles aux côtés de leurs semblables progressistes "éclairé-e-s". Une énorme quantité d'énergie avait été dépensée au préalable (par la gauche institutionnelle et la police) afin de dresser

---

108Glenn Thrush, "Protest a 'Privilege,' Mayor Bloomberg Says," *NY Newsday*, 17 août 2004, <http://www.unitedforpeace.org/article.php?id=2557>. Commentant les manifestations contre la Convention Nationale Républicaine à NYC en 2004, le Maire Bloomberg disait que la liberté d'expression était un privilège qui pouvait être retiré si l'on en abusait. Il existe de nombreux dérapages d'officiels étant aussi candides, et toute une histoire d'épisodes de négation de la liberté d'expression par le gouvernement, entre autres droits civils et humains, lorsque ceux-ci interfèrent avec le bon fonctionnement de l'autorité.

109Cela inclut les restrictions légales à la 'liberté d'expression', depuis les *Alien and Sedition Acts* du 18<sup>ème</sup> siècle et des Actes sur l'espionnage de la Première Guerre Mondiale ; les pouvoirs institutionnels comme la possibilité des gouverneurs ou du Président de déclarer la loi martiale, ou les pouvoirs d'exception de la FEMA et d'autres agences ; et les activités secrètes telles que les activités de surveillance et de neutralisation du FBI sous le programme COINTELPRO ou le *USA Patriot Act*.

110Jennifer Steinhauer, "Just Keep It Peaceful, Protesters; New York Is Offering Discounts," *New York Times*, 18 août 2004, <http://www.nytimes.com/2004/08/18/nyregion/18buttons.html?ex=1250481600&en=fab5ec7c870bb73a&ei=5090&partner=rssuserland>.

les gens contre les activistes les plus virulent-e-s et de les exclure. Quelqu'un disposant de grandes ressources a distribué des milliers de tracts le week-end précédant la convention, dans lequel on trouvait l'affirmation idiote que la violence – c'est-à-dire une émeute – améliorerait l'image de Bush (alors qu'en réalité, une émeute, bien qu'elle n'aurait certainement pas aidé les Démocrates, aurait terni l'image de Bush en tant que leader et "rassembleur"). Le tract mettait aussi en garde en disant que quiconque défendait des tactiques de confrontation était sûrement un agent de police. La marche s'est terminée et les gens se sont dispersés dans l'endroit le plus isolé et le moins enclin à la confrontation possible dans une ville pleine de bâtiments de l'État et du Capital : la Grande Pelouse de Central Park (de façon relativement appropriée, d'autres ont conflué vers le "Pré des Moutons"). On y a été dansé et fêté toute la nuit, en chantant des slogans aussi éclairés que « *We are beautiful !* ».

Plus tard dans la semaine, la Marche des Pauvres a été attaquée de façon répétée par la police, qui visait à l'arrestation d'activistes portant des masques ou qui refusaient la fouille. Les participant-e-s à la manifestation avaient accepté d'en rester à la non-violence parce que la marche incluait beaucoup de gens, des immigrant-e-s et des gens de couleur, dont les organisateurs de la marche étaient visiblement conscient-e-s qu'ils et elles étaient les personnes les plus vulnérables à l'arrestation. Mais lorsque les activistes ont – pacifiquement – entouré les agents de police pour tenter d'empêcher les arrestations, on leur a intimé de les ignorer et de continuer d'avancer, avec les "gardiens de la paix" de la manifestation et la police qui criaient des messages identiques à la foule (« Circulez ! », « Restez sur la route de la manifestation ! »). Évidemment, toutes les tentatives de conciliation et de désescalade échouèrent et la police fût comme à chaque fois aussi violente qu'elle décida de l'être.

Le jour suivant, Jamal Holiday, un résident Noir de New York City de milieu défavorisé était arrêté pour s'être défendu contre l'agression d'un policier du NYPD en civil, l'un des nombreux qui avaient, sans aucune provocation, foncé avec leurs véhicules dans la foule pacifique de la Marche des Pauvres, blessant plusieurs personnes (et en roulant sur mon pied). Ceci s'est passé à la fin du parcours, au moment où beaucoup de participant-e-s à la marche, dont les supposé-e-s "vulnérables", étaient assez remonté-e-s contre la passivité des leaders de la manifestation et la brutalité policière continue. A un moment, une foule de manifestant-e-s qui venaient d'être attaqué-e-s par la police ont commencé à hurler contre un organisateur qui leur criait dans un mégaphone de s'éloigner de la police (il n'y avait nulle part où aller) parce qu'ils "provoquaient" les flics. La réponse à l'arrestation de Holiday a laissé voir une hypocrisie qui privilégie la violence d'État sur ne serait-ce que le droit des personnes à se défendre elles-mêmes. Les mêmes segments pacifistes du mouvement qui ont énergiquement protesté contre l'arrestation en masse de manifestant-e-s pacifiques le 31 août (un jour réservé aux protestations du style désobéissance civile) sont restés muets et non-solidaires de Holiday alors qu'il subissait la violence atroce et dilatée du système pénal. Apparemment, pour les pacifistes, protéger un activiste supposé violent d'une violence bien plus grande s'approche trop près de leur position de principe contre la violence.

Les activistes non-violent-e-s vont plus loin que l'acceptation de la violence de l'État par leur silence : ils la justifient souvent à pleine voix. Les leaders pacifistes ne perdent pas une occasion de déclarer leur rejet de la « violence » dans leurs manifestations, parce que cette violence « justifierait » la répression policière, qui est perçue comme inévitable, neutre et au-delà de tout reproche. Les manifestations contre l'OMC à Seattle en 1999 en sont un exemple typique. Bien que la violence policière (dans le cas présent, l'utilisation de techniques de torture contre les manifestant-e-s pacifiques bloquant le site du sommet) aie précédé la destruction « violente » de propriété par le Black Bloc, tout le monde, des pacifistes aux médias corporatifs, a rejeté la faute de la violence policière sur le Black Bloc. Peut-être que le principal grief était que des anarchistes organisé-e-s de façon décentralisée et non-hiérarchique aient volé la vedette aux ONG à gros budget, lesquelles ont besoin d'une aura d'autorité pour continuer de recevoir des donations. La

déclaration officielle était que la violence des manifestations ont diabolisé l'ensemble du mouvement, bien que même le président Bill Clinton lui-même aie déclaré que seule une frange violente minoritaire était responsable du chaos à Seattle<sup>111</sup>. En fait, la violence de Seattle a intrigué et attiré plus de nouvelles personnes dans le mouvement que ce qu'en attirait la tranquillité de toute mobilisation de masse. Les médias n'ont pas – et ils ne feront jamais – expliqué les motifs des activistes, mais la violence, la manifestation visible de la passion et de la furie, de l'engagement militant radical dans un monde autrement plus absurde a motivé des milliers de personnes à faire cette recherche par elles-mêmes. Voilà pourquoi Seattle est vue par les historien-ne-s comme le « commencement » ou la « naissance » du mouvement anti-globalisation.

De façon similaire, un article prêchant la non-violence dans *The Nation* se lamentait du fait que la violence de Seattle et de Gênes (où la police italienne a tué un manifestant en lui tirant dessus) « a créé une mauvaise image médiatique et fourni une excuse pour une répression encore plus dure »<sup>112</sup>. Je ferai ici une petite digression pour démontrer que l'État n'est pas une chose passive. S'il veut réprimer un mouvement ou une organisation, il n'attend pas d'avoir une excuse pour le faire, il en crée une. L'American Indian Movement n'était pas une organisation violente – la grande majorité de ses tactiques étaient pacifiques – mais ses membres se se restreignaient pas à la non-violence. Cette organisation a pratiqué l'autodéfense armée et l'occupation par la force de bâtiments gouvernementaux, souvent avec de très bons résultats. Pour « justifier » la répression contre l'AIM, le FBI imagina les « *Dog Soldiers Teletypes* », qu'il faisait passer pour des communiqués de l'AIM au sujet de la création supposée d'escadrons de la terreur pour assassiner touristes, fermiers et officiels du gouvernement<sup>113</sup>. Ces télétypes faisaient partie d'une campagne générale de désinformation du FBI utilisée pour permettre l'emprisonnement et le meurtre en toute impunité (pour le gouvernement) de plusieurs activistes et personnes solidaires de l'AIM. De ces campagnes, le FBI dit qu'il n'est « pas nécessaire que des faits existent pour appuyer les charges. Le dénigrement [à travers les médias] peut s'accomplir sans faits pour les soutenir »<sup>114</sup>. S'il n'est, aux yeux du gouvernement, pas utile qu'une organisation représentant une menace au statu quo aie ou non commis un acte violent, pourquoi les défenseurs de la non-violence continuent-ils d'insister sur le fait que la vérité les rendra libres ?

L'article de *The Nation* mentionné plus haut demande une adhérence stricte de l'ensemble du mouvement à la non-violence en critiquant le refus d'une autre organisation pacifiste de condamner ouvertement les activistes utilisant la diversité des tactiques. Les auteurs se plaignent qu'il « est impossible de contrôler les actions de chacun-e des participant-e-s d'une manifestation, bien sûr, mais des efforts plus vigoureux pour assurer [sic] la non-violence et prévenir les comportements destructifs sont possibles et nécessaires. Un engagement à 95% dans la non-violence n'est pas suffisant ». Il ne fait pas de doute qu'un engagement « plus vigoureux » dans la non-violence signifie que les leaders doivent plus fréquemment utiliser la police en tant que force de paix (pour arrêter les "fauteurs de trouble"). Cette tactique a très certainement déjà été appliquée par les pacifistes.

(en fait, la première fois que j'ai été agressé dans une manifestation, ce n'était pas par la police, mais par un garant de la paix, qui a essayé de me pousser alors que moi et plusieurs autres tenions une intersection pour empêcher la police de diviser le cortège et de rafler potentiellement le segment le plus petit qui serait alors créé. De fait, ma résistance contre les légères tentatives de celui-ci de m'écarter de là m'a rendu visible aux yeux de la police, qui supervisait le travail de leurs substituts, et j'ai alors dû plonger dans la foule pour éviter d'être arrêté ou d'être attaqué avec plus de force)

Est-il possible d'imaginer des activistes révolutionnaires déclarant qu'il leur faut plus de vigueur

111Allan Dowd, "New Protests as Time Runs Out for WTO," *The Herald* (Glasgow), December 3, 1999, 14.

112Cortright, "The Power of Nonviolence." Je suis tombé sur cet article en me le faisant distribuer sous forme de photocopie par une personne qui s'autoproclamait pacifiste anarchiste.

113Churchill et Vander Wall, *Agents of Repression*, p.281-284.

114Ibid., p.285.

pour s'assurer que chaque participant-e à un événement frappe un flic ou lance une brique à travers une vitre ? A l'inverse, la plupart des anarchistes et des autres personnes actives ont fait un compromis en travaillant avec les pacifistes et en s'assurant que dans les manifestations conjointes, les gens opposés à la confrontation, effrayés par la brutalité policière ou particulièrement vulnérables aux sanctions légales pourraient avoir un "espace sûr". Le pacifisme va main dans la main avec les efforts de centralisation et de contrôle du mouvement. Le concept est de façon inhérente autoritaire et incompatible avec l'anarchisme parce qu'il refuse aux gens le droit à l'autodétermination dans la direction de leurs propres luttes<sup>115</sup>.

Le fait que les pacifistes s'en remettent à la centralisation et au contrôle (avec une direction qui peut faire de « vigoureux efforts » pour « prévenir les comportements destructifs ») préserve l'État dans le mouvement, et préserve les structures hiérarchiques pour assister les négociations d'État (et sa répression).

L'Histoire montre que si un mouvement n'a pas de leader, l'État en invente un. L'État a violemment éliminé les syndicats anti-hiérarchiques du début du vingtième siècle tandis qu'il a négocié, mis en place et acheté la direction des syndicats hiérarchiques. Les régimes coloniaux ont désigné des "chefs" aux sociétés sans État qui n'en avaient pas, que ce soit pour imposer un contrôle politique sur l'Afrique ou pour négocier des traités décevants en Amérique du Nord. De plus, les mouvements sociaux sans dirigeants sont particulièrement difficiles à réprimer. Les tendances du pacifisme à la négociation et à la centralisation facilitent les efforts que fait l'État pour les manipuler et s'emparer des mouvements sociaux rebelles ; elles rendent aussi plus facile pour l'État de réprimer un mouvement, s'il décide que le besoin s'en fait sentir.

Mais la vision pacifiste du changement social découle d'un avantage privilégié où la répression totale n'est pas une peur réelle. Un essai sur la non-violence stratégique hautement recommandé pour certaines rencontres pacifistes inclut un diagramme. Les activistes non-violent-e-s y sont représenté-e-s sur la gauche, et leurs opposant-e-s, a priori réactionnaires, sont sur la droite, tandis qu'une troisième partie non décidée se trouve au milieu<sup>116</sup>. Les trois segments sont également répartis autour d'une autorité centrale « décisionnelle » apparemment neutre. Il s'agit d'une vision incroyablement naïve et privilégiée de ce qu'est un gouvernement démocratique, dans lequel toutes les décisions seraient prises à la majorité avec, au pire, une violence limitée qui ne serait pratiquée que par un conservatisme récalcitrant et refusant le changement du statu quo. Le diagramme se base sur une société sans hiérarchies de race et de classe, sans élites privilégiées, puissantes et violentes, sans médias contrôlés par les intérêts de l'État et du Capital, prêts à influencer les perceptions de la société civile. Une telle société n'existe dans aucune des démocraties capitalistes industrielles.

Au sein d'un tel modèle de pouvoir social, la révolution est un jeu de morale, une campagne qui peut être gagnée par « *l'habilité à la souffrance digne* [par exemple, les étudiant-e-s anti-ségrégation s'asseyant dans des cantines "réservées aux blancs" tout en endurant des attaques physiques et verbales] *afin d'attirer de la sympathie et du soutien politique* »<sup>117</sup>. Ce modèle se base avant tout sur une analyse de l'État qui serait remarquablement charitable et remarquablement similaire à la façon dont l'État se décrit lui-même dans les livres d'écoles publiques. Dans cette analyse, le

---

115On pourrait argumenter qu'un mouvement révolutionnaire qui serait misogyne ou raciste ne pourrait pas utiliser le droit à l'autodétermination comme une excuse. Les contre-arguments évidents sont que a) mettre sur le même plan autodéfense et misogynie ou racisme peut difficilement résister à une posture morale, et que b) voir la violence comme une activité immorale et librement choisie est simpliste et inapproprié. Se soumettre à la violence de l'oppression est au moins aussi répugnant que de tuer l'oppresser de quelqu'un-e (si notre morale nous dicte de voir la mort d'esclavagistes comme une chose répugnante), et les personnes non-violentes privilégiées tirent bénéfice, et sont donc complices, de la violence de l'oppression. De là, la prétention qu'ont les pacifistes de pouvoir condamner la violence des personnes opprimées avec lesquelles ils pourraient, si ce n'était cela, s'allier, est à la fois stupide et hypocrite.

116Irwin et Faison, « Why Nonviolence ? », p.7-9.

117Cortright, « The Power of Nonviolence ».

gouvernement est une autorité décisionnelle neutre et passive répondant aux pressions du public. Dans le meilleur des cas, il est juste, et dans le pire il est entouré par une culture de conservatisme et d'ignorance. Mais il n'est pas structurellement oppressif. Ensuite, ce modèle place les pacifistes dans la position d'acteurs de pression et de négociation avec l'autorité décisionnelle qui, en réalité, est consciemment guidée par son propre intérêt, désireuse de briser toute loi inconvenante qu'elle aurait pu mettre en place et est structurellement intégrée dans et dépendante des systèmes de pouvoir et d'oppression qui cherchent en premier lieu à galvaniser le mouvement social.

Les gouvernements modernes, qui ont longuement étudié les méthodes de contrôle social, ne voient désormais plus la paix comme étant la condition sociale par défaut, qui ne serait interrompue que par des agitateurs extérieurs. Ils comprennent à présent que la condition naturelle du monde (du monde qu'ils ont créé, devrais-je préciser) est le conflit : la rébellion contre leur règne est inévitable et continue<sup>118</sup>. Le rôle de l'État est devenu l'art de gérer le conflit, en permanence. Aussi longtemps que les rebelles continueront de brandir des rameaux d'olivier et une vision naïve de la lutte, l'État sait qu'il est en sécurité. Mais les mêmes gouvernements dont les représentants conduisent des discussions polies ou se désintéressent grossièrement des grévistes de la faim espionnent dans le même temps constamment la résistance et forment des agents à la contre-insurrection – des techniques de guerre tirées des guerres d'extermination élaborées pour écraser les colonies rebelles d'Irlande et d'Algérie. L'État est prêt à utiliser ces méthodes contre nous.

Même lorsque le gouvernement n'utilise que des formes de répression d'extermination minimales, la souffrance digne n'est plus très drôle, et les pacifistes qui n'ont pas pleinement dédié leur futur à la révolution en déclarant la guerre au statu quo n'ont plus de si claires convictions (peut-être auraient-ils fait quelque chose pour "mériter" ou "provoquer" la répression ?) et abandonnent. Voyez les manifestations de 1999 à Seattle et les mobilisations massives du mouvement anti-globalisation qui ont suivi : à Seattle, les activistes ont été brutalisés mais sont restés debout, ont riposté, et beaucoup se sont sentis plus forts de cette expérience. La même chose vaut pour les manifestations de Québec contre l'ALENA (FTAA). De l'autre côté, la répression policière des manifestations anti-FTAA de 2003 à Miami était complètement injustifiée, même selon des standards légalistes<sup>119</sup>. À aucun moment les manifestants n'ont gagné en puissance ou n'ont été rendus plus dignes par la violence à sens unique – la brutalité a effrayé de nombreuses personnes pour des événements futurs et il y a même eu des activistes agressés sexuellement par la police alors qu'elles étaient enfermées. Dans les manifestations encore plus passives de Washington DC – les manifestations annuelles contre la Banque Mondiale – la résistance non-violente, qui consistait en une orchestration occasionnelle de l'interpellation, arrestation, emprisonnement puis libération, n'a pas été très porteuse de force non plus, et a été marquée par une réduction du nombre de personnes motivées. Ils n'ont clairement pas eu beaucoup de succès dans le fait d'attirer l'attention des médias ou d'influencer les gens à travers le spectacle de la souffrance digne, bien que dans chacun des cas, le critère utilisé par les leaders pacifistes pour crier victoire était la simple combinaison du nombre de participants et l'absence de confrontation violente avec les autorités ou la propriété.

Pour finir cette analyse, l'État peut utiliser la non-violence y compris pour défaire un mouvement révolutionnaire qui serait autrement devenu assez puissant pour vaincre. En Albanie, en 1997, la corruption du gouvernement et l'effondrement économique firent perdre toutes leurs économies à un très grand nombre de familles. En réponse, le « *Parti Socialiste appela à une manifestation dans la*

---

<sup>118</sup>Pour approfondir sur l'évolution de la pensée d'État du contrôle social, lire Williams, *Our Enemies in Blue*.

<sup>119</sup>Il y a eu quelques épisodes mineurs de riposte contre la police, mais seulement pendant la retraite. Les anarchistes avaient intériorisé l'idée que seule la police pouvait faire débiter la violence, et n'ont donc combattu, pour les cas dans lesquels cela a été fait, que pendant la fuite. Pour une bonne compilation d'informations à propos de ces manifestations de Miami, et en particulier sur leurs effets traumatisants sur beaucoup de manifestants, voir *The Miami Mode !: A Guide to the Events Surrounding the FTAA Ministerial in Miami, November 20-21, 2003* (publication et distribution décentralisée, 2003). Pour plus d'informations, écrire à [theresonlynow@hotmail.com](mailto:theresonlynow@hotmail.com).

*capitale en espérant se placer en tant que tête d'un mouvement de protestation pacifique* »<sup>120</sup>. Mais la résistance s'étendit bien au-delà du contrôle de tout parti politique. Les gens commencèrent à s'armer, à incendier et à faire sauter les banques, les commissariats, les bâtiments du gouvernement et les bureaux des services secrets et à ouvrir les prisons. « *De nombreux militaires ont déserté, soit pour rejoindre les insurgé-e-s, soit pour s'envoler vers la Grèce* ». Le peuple Albanais était sur le point de renverser le système qui l'opprimait, ce qui lui aurait donné une chance de créer de nouvelles organisations sociales pour lui-même. « *A la mi-mars, le gouvernement et la police secrète ont été forcés de s'enfuir de la capitale* ». Peu après, plusieurs milliers de soldats de l'Union Européenne occupèrent l'Albanie pour restaurer l'autorité centrale. Les partis d'opposition, qui avaient tout du long négocié avec le gouvernement pour trouver un ensemble de conditions qui auraient amené les rebelles à se désarmer et convaincu le parti au pouvoir de faire marche arrière (afin de pouvoir, eux, progresser), ont été des instruments en permettant l'occupation pour pacifier les rebelles, mettre en place des élections et réinstaurer l'État.

De façon semblable, Frantz Fanon décrit les partis d'opposition qui ont condamné la rébellion violente dans les colonies parce qu'ils souhaitaient contrôler le mouvement. « *Aux premières escarmouches, les dirigeants se débarrassent vite de ce bouillonnement qu'ils qualifient volontiers de juvénile. [...] Les éléments révolutionnaires qui défendent ces positions vont être rapidement isolés. Les dirigeants drapés dans leur expérience vont rejeter impitoyablement "ces aventuriers, ces anarchistes"* ». Comme Fanon l'explique à propos de l'Algérie en particulier et des luttes anti-coloniales en général, « *la machine du parti se rebelle à toute innovation* » et la direction est « *apeurée et angoissée à l'idée qu'elle pourrait être emportée dans une tourmente dont elle n'imagine même pas les aspects, la force ou l'orientation* »<sup>121</sup>. Bien que ces dirigeants politiques d'opposition ne se définissent généralement pas comme pacifistes, que ce soit en Albanie, en Algérie ou ailleurs, il est intéressant de noter comment le rôle qu'ils jouent est similaire. Pour leur part, les pacifistes ingénue-s sont plus enclin-e-s à accepter les rameaux d'olivier des politiciens pacificateurs que d'apporter leur solidarité à des révolutionnaires armé-e-s. L'alliance de base et la fraternisation entre les pacifistes et les dirigeants politiques progressistes (qui conseillent la modération) sert à briser et à contrôler les mouvements révolutionnaires. C'est en l'absence d'une pénétration pacifiste significative dans les mouvements populaires que les dirigeants politiques échouent à contrôler ces mouvements et se voient rejetés et taxés de sangsues élitistes. C'est lorsque la non-violence est tolérée par les mouvements populaires que ces mouvements sont vulnérables.

Pour finir, les activistes non-violent-e-s s'en remettent à la violence de l'État pour défendre leurs gains et ne résistent pas à celle-ci lorsqu'elle est utilisée contre des militant-e-s radicaux (elle est même souvent encouragée). Ils négocient et coopèrent avec la police armée lors de leurs manifestations. Et, bien que les pacifistes honorent leurs "prisonnier-e-s de conscience", ils tendent, selon mon expérience, à ignorer la violence du système carcéral dans les cas où la personne prisonnière a commis un acte de résistance violente ou de vandalisme (sans parler des délits apolitiques). Alors que je tirais une peine de six mois de prison pour un acte de désobéissance civile, des pacifistes de tout le pays m'ont noyé sous le soutien. Mais dans l'ensemble, ils ont démontré une absence d'intérêt pour la violence institutionnalisée qui engage les 2,2 millions de victimes collatérales de la Guerre contre le Crime du gouvernement.

Le signe de la paix lui-même est une métaphore parfaite pour cela. Plutôt que de lever le poing, les pacifistes dressent leur index et leur majeur pour former un V. Ce V est le V de la victoire et est le symbole des patriotes qui célèbrent la paix qui suit une guerre triomphante. Pour terminer cette analyse, la paix que les pacifistes défendent est celle de l'armée invaincue, de l'État incontesté qui a

120Wolff Landstreicher, "Autonomous Self-Organization and Anarchist Intervention," *Anarchy: A Journal of Desire Armed*, no. 58 (Automne-Hiver 2004), p.56. Les deux citations suivantes dans ce paragraphe sont de la même page. Landstreicher recommande Albania: Laboratory of Subversion (London: Elephant Editions, 1999). Disponible online sur [http://www.endpage.com/Archives/Mirrors/Class\\_Against\\_Class/albania.html](http://www.endpage.com/Archives/Mirrors/Class_Against_Class/albania.html).

121Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, p.123.

conquis toute la résistance et monopolisé la violence à un point tel que cette violence n'a même plus besoin d'être visible. C'est la Pax Americana.

## CHAPITRE 4 : LA NON-VIOLENCE EST PATRIARCALE

Le patriarcat est une forme d'organisation sociale qui produit ce que nous définissons communément comme le sexisme. Mais celui-ci va bien au delà des préjugés individuels et systémiques contre les femmes. Il est, avant tout, une fausse division entre deux catégories étanches (les mâles et les femelles) qui sont présentées comme naturelles et justes. Mais de nombreuses personnes, en parfaite santé, ne rentrent pas dans ces catégories physiologiques, et de nombreuses cultures non-occidentales reconnaissent -et reconnaîtraient toujours, si elles n'ont pas été détruites- plus de deux sexes et genres. Le patriarcat se constitue en définissant clairement des rôles (économiques, sociaux, émotionnels et politiques) aux hommes et aux femmes, et il présente aussi -fallacieusement- ces rôles comme naturels et justes.

Dans le patriarcat, les individus qui ne rentrent pas dans ces rôles genrés ou les rejettent sont neutralisé-e-s par la violence et l'ostracisme. Elles et ils sont poussé-e-s à être vu-e-s, et à se sentir comme moches, sales, effrayant-e-s, méprisables et abjectes. Le patriarcat est nocif pour tout un chacun, et est reproduit par quiconque vit en son dedans. Bien sûr, comme son nom l'indique, il place les hommes dans une position de domination et les femmes dans une position de soumission.

Les activités et les caractéristiques qui sont traditionnellement associées au « pouvoir », ou au moins au privilège, appartiennent essentiellement aux hommes<sup>122</sup>. Le patriarcat fournit à la fois le droit et l'aptitude à user de la violence exclusivement aux hommes. Avec le genre, comme avec la race, la non-violence suppose qu'au lieu de se défendre contre la violence, nous devrions souffrir patiemment jusqu'à ce que la société se mobilise pour s'y opposer pacifiquement (ou que nous devrions attendre un « changement » global vis à vis de toute agression qui nous menace individuellement).

La plupart des partisan-e-s de la non-violence la présenteront généralement non seulement comme une pratique politique bornée, mais comme une philosophie qui se devrait de pénétrer le corps social et de déraciner la violence dans toutes ses manifestations. Mais les pacifistes semblent ne pas avoir donné à la violence du patriarcat toute la considération qui lui est due. Car après tout, dans les guerres, dans les révolutions sociales, et dans la vie quotidienne, les femmes et les transgenres sont les premier-e-s récipiendaires de la violence en société patriarcale.

Si nous sortons cette philosophie hors de l'arène du « politiquement impersonnel », et si nous la replaçons dans un contexte plus prosaïque, la non-violence implique qu'il soit immoral pour une femme d'affronter son agresseur ou d'envisager l'autodéfense. La non-violence implique qu'il est préférable pour une femme mariée maltraitée de s'éloigner plutôt que de mobiliser un groupe de femmes pour affronter et se battre contre le mari violent<sup>123</sup>. La non-violence implique qu'il est mieux pour une personne d'être violée plutôt que de se saisir de son stylo dans sa poche et de le planter dans la jugulaire de son assaillant (parce qu'agir ainsi contribuerait à entretenir le cycle de la violence et encourager de futurs viols). Le pacifisme ne résonne simplement pas dans la réalité

---

<sup>122</sup>Pour en savoir plus sur le patriarcat, je recommande fortement les œuvres de Bell Hooks, ainsi que Kate Bornstein (par exemple «Gender Outlaw ») et Leslie Feinberg (par exemple, « Transgender Warriors »). En outre, à partir d'une approche historique, anthropologique, « The Creation of Patriarchy » de Gerda Lerner (New York: Oxford University Press, 1986) possède de bonnes informations, mais Lerner se limite en grande partie à une vision binaire du genre, en acceptant deux catégories de genre comme naturelle, et donc à côté de la première étape et la plus importante dans la création du patriarcat, qui est la création de deux catégories de genre rigides. Des informations intéressantes corrigeant cette omission peut être trouvée dans le livre de Moira Donald et Linda Hurcombe, eds. «Les représentations du genre, de la préhistoire à nos jours » (New York: St. Martin Press, 2000).

<sup>123</sup>Cette dernière stratégie a été appliquée avec succès par de nombreuses sociétés anti-autoritaires à travers l'histoire, y compris les Igbo du Nigeria aujourd'hui. Pour cet exemple, voir Judith Van Allen, «Assise sur un homme, le colonialisme et les institutions politiques perdues des femmes Igbo », Revue canadienne des études africaines, vol. 2, (1972): 211-219 .

quotidienne des gens, à moins que ces derniers ne vivent dans une extravagante bulle de tranquillité dans laquelle toute forme de violence réactive universelle de civilisation ait été exclue par la violence, systématique et moins visible, des forces de police et de l'armée. En d'autres termes, la non-violence semble s'accorder parfaitement avec le patriarcat.

Enfin, l'abolition du patriarcat en particulier requiert des formes de résistance qui accentuent l'apaisement et la réconciliation<sup>124</sup>. Les concepts occidentaux de justice, basés sur la loi et la punition, sont patriarcaux d'un bout à l'autre. Les premiers codes pénaux ont défini les femmes en tant que propriété, et les lois ont été écrites pour des propriétaires masculins, qui ont été éduqués et socialisés à ne pas faire de sentiments ; les « fautives » furent toujours traitées par la punition plutôt qu'en vue d'une conciliation. En outre, le patriarcat n'est pas soutenu par une puissante élite qui doit être défaite par la force, mais par chacun d'entre nous. Parce que la distribution du pouvoir à l'intérieur du patriarcat est bien plus diffuse qu'à l'intérieur de l'État ou du capitalisme (par exemple, un Général qui est aussi actionnaire d'une grande entreprise aura un pouvoir particulier au sein de l'État et du capitalisme, mais ne détiendra pas un pouvoir plus particulier dans le patriarcat que la plupart des hommes, à part peut être en tant que rôle modèle de masculinité), se battre contre ceux qui détiennent ce pouvoir ou ceux qui en sont le plus responsables joue un moindre rôle.

A l'inverse, les gens doivent construire une culture qui permette à chacun-e de s'identifier en termes de genre et nous soutienne lorsque nous construisons des relations sociales plus libres et nous permette de nous remettre de plusieurs générations ayant subi violences et traumatismes. Cette perspective est parfaitement compatible avec l'entraînement à l'autodéfense des femmes et des transgenres et s'attaque aux institutions économiques, culturelles et politiques qu'incarne le patriarcat ou justifie sa forme la plus brutale. Tuer un flic qui viole des transgenres sans abri et des prostitué-e-s, brûler la filiale d'un grand magazine qui pousse des femmes à l'anorexie et la boulimie, enlever le président d'une entreprise qui gère le trafic des femmes : aucune de ces actions ne permet réellement l'établissement d'une culture saine. D'autant plus que certaines personnes puissantes qui profitent consciemment du patriarcat ont intérêt à empêcher activement l'émergence d'une telle culture. Valoriser des relations sociales saines est complémentaire à l'opposition militante contre les institutions qui propagent un modèle de relations sociales fondées sur la violence et l'exploitation, et supprimer les exemples de patriarcat les plus flagrants et sans doute les plus incorrigibles au quotidien est l'une des façons d'amener les autres à comprendre la nécessité d'une alternative.

La plus grande partie de ce qui est nécessaire pour venir à bout du patriarcat sera probablement pacifique et concentré sur le traitement et la construction d'alternatives. Mais une pratique pacifiste qui interdit l'usage d'autres tactiques ne laisse aucune option aux gens qui ont besoin de se protéger de la violence au jour le jour.

Dans le cas du viol et d'autres formes de violences contre les femmes, la non-violence implique les mêmes sermons que le patriarcat a enseigné depuis des millénaires. C'est une éloge de la passivité : « tendre l'autre joue » et « souffrir dignement » parmi les opprimé-e-s. Dans un des textes des plus lucides définissant la préservation et l'implantation de l'histoire du patriarcat -l'Ancien Testament-, des commandements et des paraboles jusqu'au conseil juridique : tout pousse les femmes à souffrir patiemment de l'injustice en priant pour l'intervention de l'Autorité divine. (Cette prescription est remarquablement similaire à la foi que les pacifistes ont en les médias bourgeois à disséminer des images de « souffrance digne » pour inciter la « Prise-de-décision faisant autorité » afin d'obtenir justice). Parce que le patriarcat prescrit clairement une violence masculine à sens unique, les femmes viennent perturber cette dynamique de pouvoir, et non la renforcer, en réapprenant leur

---

<sup>124</sup>Pour en savoir plus sur la justice réparatrice, une manière «fondée sur les besoins» de faire face à un préjudice social par la guérison et la réconciliation (donc, un concept de la justice adapté pour faire face aux nombreux «crimes» qui sont enracinées dans le patriarcat), voir Larry Tift, *Battering of Women: The Failure of Intervention and the Case for Prevention* (Boulder: Westview Press, 1993) et *Restorative justice : Healing the foundations of our everyday life* de Dennis Sullivan et Larry Tift, (Monsey, NY: Willow Tree Press, 2001).

propension à la violence <sup>125</sup>.

Pour le redire, le fait que des femmes réclament leur habilité et leur droit à utiliser la force ne suffit pas en soi à mettre un terme au patriarcat, mais c'est une condition sine qua non à la libération des genres, autant qu'une forme utile d'autonomisation et de protection à court terme. Les pacifistes et les féministes réformistes prétendent souvent que ce sont les militant-e-s activistes qui sont sexistes. Dans beaucoup de cas spécifiques, cette accusation s'est confirmée. Mais cette critique a fréquemment été élargie pour suggérer que l'usage activiste de la violence lui-même était sexiste, masculin, ou même privilégié<sup>126</sup>. Comme Laina Tanglewood l'explique « *Quelques récentes « féministes » critiques de l'anarchisme ont condamné l'action comme étant sexiste et excluant les femmes... C'est en réalité cette idée-là qui est sexiste* »<sup>127</sup>.

Un autre anarchiste fait remarquer, « *En fait, la masculinisation de la violence, avec son sous-entendu sexiste concomitant, la féminisation de la passivité, doivent plus aux présomptions de ceux pour qui la notion de changement n'inclue pas la révolution ou la destruction de l'État* »<sup>128</sup>.

Aussi, quel genre de notion de la liberté n'inclue pas que les femmes puissent se défendre elles-mêmes ? En réponse à la supposition selon laquelle les femmes ne peuvent être protégées que par de plus larges structures sociales, l'activiste Sue Daniels nous rappelle, « *Une femme est capable de repousser un agresseur masculin par elle-même... Ce n'est absolument pas une question de force physique – c'est une question d'entraînement* »<sup>129</sup>.

---

<sup>125</sup>Bell Hooks présente une analyse plus complexe, qui traite aussi de la violence faite aux femmes, dans plusieurs livres, dont *The Will to Change: Men, Masculinity, and Love* (New York: Atria Books, 2004). Cependant, la violence des femmes dont Hooks parle n'est pas une violence politique, consciemment dirigée contre les agents du patriarcat, mais plutôt, un déplacement de la violence impulsive destinée aux enfants et d'autres plus bas dans la hiérarchie sociale. Ceci est un exemple d'un véritable cycle de la violence que les pacifistes présentent comme étant la seule forme de violence. Et tandis que toutes les formes traumatiques de cycle de la violence (c'est-à-dire ayant des ramifications successives à mesure que les gens réagissent d'une manière inadaptée au traumatisme de la violence initiale), les révolutionnaires affirment que toutes les hiérarchies violentes sont maintenues ensemble par des déploiements de violence systématique à la baisse, dont les initiateurs devraient et doivent être frappés d'incapacité. Le monde n'est pas un pied d'égalité sur lequel rebondit la violence de manière cohérente, uniforme en provenance et n'affectant que les personnes qui sont égales en pouvoir et en responsabilité. Pour être plus précis, si des femmes s'organisent collectivement pour s'attaquer et s'opposer avec force aux violeurs, les viols spécifiques seraient empêchés, le traumatisme des viols passés seraient exorcisés d'une manière constructive et libératrice, les hommes se verraient refuser la possibilité de violer en toute impunité et à l'avenir les viols seraient découragés. Ou, autre exemple, les Noir-e-s et les latin@s urbains qui effectuent des attaques de guérilla contre la police n'encouragent pas un cycle de la violence policière. La police ne tue pas les gens de couleur parce qu'ils ont été traumatisé-e-s par les violences du passé, ils le font parce que le système de suprématie blanche en a besoin et parce qu'ils sont payés pour ça. L'activité révolutionnaire sera, bien sûr, le résultat de la répression accrue de l'État, mais c'est est un obstacle qui doit être dépassé dans la destruction de l'État, qui est le plus grand pourvoyeur de violence. Après la destruction de l'État, du capitalisme, et des structures patriarcales, les gens seront encore traumatisés, auront toujours des points de vue autoritaires et patriarcaux, mais des problèmes individuels qui ne sont pas structurellement renforcés peuvent être abordés de manière coopérative, de façon non-violente. Ce que les armées ne peuvent pas.

<sup>126</sup>Par exemple, Robin Morgan, *The Demon Lover: on the sexuality of terrorism* (New York: WW Norton, 1989). La brochure du Rock Bloquer collective, *Stick it to the Manarchy* (publication et distribution décentralisée en 2001), formule des critiques valables contre le machisme dans les cercles anarchistes blancs, mais suggère que l'activisme lui-même est machiste, et que les femmes, les personnes de couleur, et d'autres groupes opprimés sont en quelque sorte trop fragiles pour participer à la révolution violente.

<sup>127</sup>Laina Tanglewood, « *Against the Masculinization of Militancy* », cité dans *Ashen Ruins, Against the Corpse Machine: Defining a Post-Leftist Anarchist Critique of Violence* (publication et distribution décentralisée, Avril 2002). Texte intégral disponible à l'adresse [http://www.infoshop.org/rants/corpse\\_last.html](http://www.infoshop.org/rants/corpse_last.html)

<sup>128</sup>Ibid.

<sup>129</sup>Sue Daniels, e-mail, Septembre 2004. Pour en savoir plus sur légitime défense des femmes, Daniels recommande le livre de Martha McCaughey, *Real Knockouts: The Physical Feminism of Women's Self-Defense* (New York: New York University Press, 1997).

Et « La Volonté de Vaincre ! Les femmes et l'autodéfense », un pamphlet anonyme, ajoute ceci :

*« Il est ridicule qu'il existe autant d'organisations de conseil et soutien pour les femmes qui ont été violées, agressées, et abusées mais presque aucune qui ne travaille à préparer et empêcher que ces choses arrivent. Nous devons refuser d'être des victimes et rejeter l'idée que nous devrions nous soumettre à nos assaillants pour nous préserver de susciter une violence plus grande encore. En réalité, se soumettre à nos assaillants ne fait que contribuer aux violences futures contre d'autres »<sup>130</sup>.*

L'idée toute entière selon laquelle la violence est masculine, ou que l'activisme révolutionnaire exclue les femmes, les queers et les trans est, comme d'autres prémisses à la non-violence, basée sur un blanchiment historique. Ignorées sont les femmes nigérianes occupant et sabotant les raffineries pétrolifères ; les femmes martyres de l'Intifada Palestinienne ; les combattant-e-s queers et transgenres de la Révolte de Stonewall, les innombrables, les milliers de femmes qui se sont battues pour le Vietcong ; les femmes leaders de la Native resistance to European and US Genocide ; les Mujeres Creando, groupe anarcho-féministe de Bolivie ; et les suffragettes britanniques qui déclenchèrent des émeutes et se battirent contre la police. Oubliées sont les femmes du Black Panther Party ; les femmes Zapatistes, celles du Weather Underground et de bien d'autres groupes militants.

L'idée que résister et se battre exclue les femmes est absurde.

Il n'y a pas que l'histoire du « Premier Monde » blanc et pacifié qui s'y oppose, car même le patriarcat le plus efficace que l'on puisse imaginer ne pourra jamais empêcher tout-e-s les transgenres et toutes les femmes de combattre l'oppression de manière militante.

Les défenseurs de la non-violence font parfois une exception restreinte pour l'autodéfense parce qu'ils reconnaissent combien il est faux de dire que les opprimé-e-s ne peuvent ou ne doivent pas se protéger directement, mais n'ont aucune stratégie viable en ce qui concerne la violence systémique. Ce serait de l'autodéfense de frapper un mari abusif, mais pas de faire sauter une usine émettrice de dioxine rendant le lait maternel toxique ? Qu'en est-il d'une campagne plus concertée pour détruire l'entreprise qui possède l'usine étant responsable des rejets polluants ? Serait-ce de l'autodéfense de tuer un Général qui envoie ses soldats violer des femmes dans une zone de guerre ? Ou bien les pacifistes doivent-ils rester sur la défensive en ne se préoccupant que de répondre à des attaques individuelles et en se soumettant à la fatalité de telles attaques jusqu'à ce que des tactiques non-violentes permettent de convaincre le Général ou de faire fermer l'usine, dans des temps futurs incertains ?

En plus de protéger le patriarcat de toute opposition militante, la non-violence permet aussi à des dynamiques patriarcales de se maintenir au sein même du mouvement. L'une des prémisses majeures de l'actuel activisme anti-oppression (né du désir partagé de promouvoir des mouvements plus sains, plus puissants et pour éviter les querelles internes qui découlaient très largement de la négligence des dynamiques oppressives qui ont paralysées les précédentes générations de luttes de libération) est que les hiérarchies sociales oppressives existent et se reproduisent dans le comportement de tout les individu-e-s et doivent être vaincues aussi bien intérieurement qu'extérieurement. Mais le pacifisme prospère en se soustrayant à l'autocritique<sup>131</sup>. Beaucoup

---

<sup>130</sup>« The Will to Win! Women and self-defense » est un pamphlet anonyme distribué par Jacksonville Anarchist Black Cross (4204, rue Herschel, N ° 20, Jacksonville, FL 32210).

<sup>131</sup>Le dicton pacifiste guindé selon lequel que «le changement doit venir de l'intérieur» est à ne pas confondre avec l'auto-critique. De manière fonctionnelle, une telle philosophie empêche les gens de contester le système et la lutte contre les oppressions structurelles; elle est analogue à la notion chrétienne du péché, comme une barrière à la rébellion et au fait que d'autres envisagent une action collective contre l'oppression. Dans les quelques cas le

connaissent le stéréotype en partie justifié des activistes non-violent-e-s se complaisant dans l'auto-satisfaction et l'auto-célébration, qui « incarnent le changement qu'ils aimeraient voir dans le monde »<sup>132</sup> à tel point que dans leur esprit, ils incarnent tout ce qui est bien et beau. Un adepte d'une grande organisation pacifiste expliquait, en réponse à la critique des privilèges que le leader du groupe, un homme blanc, ne profitait probablement pas de ses privilèges de blanc et de mâle, parce que c'est « quelqu'un de bien », comme si la suprématie blanche et le patriarcat n'étaient qu'une question de libre association<sup>133</sup>.

Dans un tel contexte, n'est-ce pas là une position confortable que celle d'une majorité prédominante de dirigeants masculins incarnant l'idéal non-violent, comme résultat de la participation à un nombre impressionnant de grèves de la faim et de sit-ins lorsqu'on vient par exemple vous accuser d'un comportement oppressif, de transphobie ou d'abus sexuel ?

La stratégie d'évitement des pacifistes face à l'autocritique n'est pas seulement caractéristique mais aussi fonctionnelle. Quand votre stratégie est basée sur « conquérir et occuper le terrain moral »<sup>134</sup>, il est nécessaire de se dépeindre soi-même comme moral, et votre ennemi comme immoral. Avec une pareille stratégie, dévoiler les bigoteries et les dynamiques oppressives des leaders et autres membres du groupe est simplement contre-productif.

Combien de gens savent par exemple que Martin Luther King traitait Ella Baker (qui a largement contribué à la fondation de la Southern Christian Leadership Conference [SCLC], où Luther King n'y était encore qu'un organisateur inexpérimenté) comme sa secrétaire, qu'il a ri au visage de plusieurs femmes lorsqu'elles suggérèrent que le pouvoir et la direction de l'organisation pourraient être partagées ; déclara que le rôle naturel des femmes était la maternité, et que, malheureusement, elles étaient « obligées » de tenir leur rôle « d'éducatrice » et de « meneuse »<sup>135</sup>, et qu'il a exclu Bayard Rustin de son organisation parce que Rustin était homosexuel ?<sup>136</sup> Mais donc, pourquoi ces faits seraient-ils rendus plus largement accessibles et publics alors que l'on fait de Martin Luther King une légende qui nécessite qu'on occulte la moindre de ses fautes pour le représenter comme un Saint ? Quoi qu'il en soit, pour les activistes révolutionnaires, la victoire implique la construction d'un rapport de force, et de déjouer les stratégies d'État. Un tel passé requiert un examen et une autocritique permanente<sup>137</sup>.

Ce sont souvent des a priori sexistes préexistants qui font que des groupes radicaux sont décrits comme plus sexistes qu'ils ne le sont en réalité. Par exemple, les femmes étaient effectivement exclues des positions de pouvoir dans le SCLC<sup>138</sup>, de Luther King, alors que les femmes (par exemple, Elaine Brown) à la même époque, occupaient des positions importantes au sein du Black

---

« changement de l'intérieur » principe signifie plus d'un simple engagement à la non-violence, c'est une forme impuissante d'auto-amélioration qui prétend que les oppressions sociales sont le résultat d'échecs généralisés de la personnalité qui peuvent être surmontés sans la suppression des forces extérieures. L'auto-amélioration des militants anti-oppression, d'autre part, constitue un aveu concernant le fait que les forces extérieures (qui sont les structures de l'oppression) influencent ceux qui les combattent. Ainsi, faire face à ces effets est plutôt un complément naturel à la lutte contre les causes. Mais plutôt que d'agir comme un complément, l'auto-amélioration pacifiste tend à se substituer à la lutte contre les causes.

132« Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde » ou « Consacrer le changement ... » sont des slogans pacifistes communs, qui peuvent être trouvés sur au moins une des quelques pancartes à la moindre manifestation d'importance pour la paix aux États-Unis.

133E-mail personnel à l'auteur, Décembre 2003.

134Cortright, « The Power of non-violence. »

135Robnett, « How long ? », p.87, 166, 95.

136L'histoire de Bayard Rustin forcé de quitter la SCLC, du fait que Rustin était homosexuel peut être retrouvé dans le livre de Jervis Andersen, *Jervis Andersen, Bayard Rustin: The Troubles I've Seen* (New York: HarperCollins Publishers, 1997) et dans celui de David Dellinger, *From Yale to Jail: The Life Story of a Moral Dissenter* (New York: Pantheon Books, 1993).

137Cependant, les personnes dont la stratégie repose sur la formation de partis ou d'organisations similaires, centralisées, qu'elles soient révolutionnaire ou pacifistes, ont aussi un intérêt à mettre en sourdine l'autocritique. Mais les révolutionnaires d'aujourd'hui démontrent une nette tendance à la défiance vis-à-vis des partis politiques, des syndicats, et d'autres organisations qui développent un ego, de l'orthodoxie, et des intérêts propres.

138Robnett, « How Long ? », p.93-96.

Panther Party (BPP). Et c'est pourtant encore aujourd'hui le BPP, et pas le SCLC, qui est présenté comme le Parangon du machisme.

Kathleen Cleaver réfute : « *En 1970, le Parti des Panthères Noires a pris une position formelle en faveur de la libération des femmes. Le congrès des États-Unis a-t-il jamais fait une seule déclaration à propos de la libération des femmes ?* »<sup>139</sup>.

Frankye Malika Adams, une autre des Panthères, raconte :

« *Les femmes avaient toute leur place dans l'organisation du BPP. Je ne comprend pas comment ça aurait pu être un parti d'hommes ou être pensé comme étant un parti d'hommes* »<sup>140</sup>.

En ressuscitant une histoire plus juste du Parti des Panthères Noires, Mumia Abu-Jamal raconte ce qui était, en quelque sorte, «un parti de femmes»<sup>141</sup>.

Néanmoins, le sexisme perdura parmi les Panthères, comme il perdure au sein de tout milieu révolutionnaire et de tout autre segment de la société patriarcale aujourd'hui. Le patriarcat ne peut pas être détruit en un jour, mais il peut être graduellement vaincu par des groupes qui travaillent à sa destruction. Les activistes doivent reconnaître le patriarcat comme un problème majeur et ouvrir des espaces au sein des mouvements révolutionnaires pour les femmes, les queers et les transgenres en tant que forces créatives en concentrant, en examinant et en reformant la lutte (tout en soutenant les efforts des hommes pour comprendre et contrer notre propre socialisation).

Une analyse honnête nous permet de comprendre que les intentions ne comptent pas, et que le plus gros reste à faire pour libérer le mouvement du contrôle des hommes et pour trouver des manières saines et réparatrices de gérer des exemples d'abus dans les relations sociales comme intimes parmi les membres du mouvement.

Soit militante, soit pacifiste : quasiment toutes les discussions stratégiques ou tactiques auxquelles j'ai participé étaient dominées de manière écrasante par des hommes. Plutôt que de prétendre que les femmes ou les transgenres ne sont pas capables de participer à une très large gamme d'options tactiques (voir même d'en discuter), nous ferions bien de nous souvenir des voix de celles qui se sont battues de manière violente, intraitable et efficaces comme des révolutionnaires. A ce sujet :

Les « Mujeres Creando » (« Femmes qui créent ») sont un groupe anarcho-féministe en Bolivie. Ses membres ont mené plusieurs campagnes de graffiti et contre la pauvreté. Elles protègent les protestataires dans les manifestations. Dans leur action la plus spectaculaire, elles se sont armées de cocktails Molotov et de bâtons de dynamite et ont aidé un groupe d'agriculteurs indigènes à occuper une banque pour demander l'annulation d'une dette qui poussaient les agriculteurs et leurs familles à la famine. Dans une interview, Julieta Paredes, une membre fondatrice, explique les origines du groupe:

« *Les Mujeres Creando sont une « folie » initiée par trois femmes [Julieta Paredes, Maria Galindo, et Monica Mendoza] depuis l'arrogante, homophobe et totalitaire gauche bolivienne des années 80... La différence entre nous et ceux qui parlent de renverser le capitalisme, c'est que tous leurs projets de nouvelle société viennent du patriarcat de gauche. En tant que féministes dans les Mujeres Creando, nous voulons la révolution, c'est à dire un véritable changement de système... Je l'ai dit et je le dirai encore : nous ne sommes pas anarchistes du fait de Bakounine ou de la CNT, mais bien plus du fait de nos grand mères, et c'est une belle école de l'anarchisme* »<sup>142</sup>.

Sylvia Rivera, une drag queen portoricaine, évoque sa participation à la révolte de Stonewall en 1969, déclenchée suite à un raid de la police dans le bar de Stonewall dans le village de Greenwich

---

139Mumia Abu-Jamal, « We Want Freedom », p.161.

140Ibid., 159.

141Ibid.

142Julieta Paredes, « An Interview with Mujeres Creando, » in Quiet Rumours: An Anarcha-Feminist Reader, ed. Dark Star Collective (Edinburgh: AKPress, 2002), III-II2.

à New York, venue harceler les client-e-s homosexuel-le-s et les trans :

*« Nous n'en pouvions plus de toute cette merde. Nous avons tant fait pour les autres mouvements. Notre heure était venue. C'était des personnes homosexuelles de la rue, du village devant le foyer pour sans-abris, qui vivaient dans le parc de Sheridan Square à l'extérieur du bar et puis derrière eux des drag queens et tout ce monde derrière nous .... Je suis fière d'avoir participé à l'émeute de Stonewall. Je me souviens quand quelqu'un-e a jeté un cocktail Molotov, j'ai pensé: « Mon dieu, c'est la révolution. C'est enfin la révolution ! » J'ai toujours su que nous aurions notre contre-attaque. Je savais que nous allions nous battre. Je ne pensais pas que ce serait ce soir-là. Je suis fière d'avoir été là cette nuit-là. Si j'avais raté ce moment-là, j'aurais été un peu blessée parce que c'est à ce moment que j'ai vu le monde changer pour moi et pour les mien-ne-s. Même si bien sûr, nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir aux États-Unis »<sup>143</sup>.*

Ann Hansen est une révolutionnaire Canadienne qui a passé sept ans en prison pour son implication dans les années 1980 dans les groupes clandestins Direct Action et Wimmin's Fire Brigade<sup>144</sup> qui (entre autres actions) ont fait sauter l'usine de Litton Systems (un fabricant de composants de missiles de croisière) et posé des bombes contre une chaîne de magasins de pornographie qui vendait des vidéos montrant des viols. Selon Hansen:

*« Il y a beaucoup de formes différentes d'action directe, dont certaines sont plus efficaces que d'autres à différents points de l'histoire. Mais en conjonction avec d'autres formes de protestation, l'action directe peut faire que le mouvement pour le changement soit plus efficace en ouvrant des chemins à la résistance qui ne sont pas facilement récupérées ou contrôlées par l'État. Malheureusement, les gens au sein du mouvement affaiblissent leurs propres actions en oubliant de comprendre et de soutenir la diversité des tactiques disponibles ... Nous avons été pacifié-e-s »<sup>145</sup>.*

La plus célèbre anarchiste américaine d'origine russe, Emma Goldman, qui participa à la tentative d'assassinat du patron de Henry Frick Clay en 1892, partisane de la Révolution russe et l'une des premières critiques du pouvoir léniniste parle ainsi de l'émancipation des femmes :

*« L'histoire nous enseigne que chaque classe opprimée n'obtient une véritable émancipation vis à vis de ses maîtres qu'à travers ses propres efforts. Il est nécessaire à la femme de retenir cette leçon, qu'elle se rende compte que sa liberté ne sera atteinte que dans la mesure où elle atteint le pouvoir de conquérir sa liberté »<sup>146</sup>.*

Mollie Steimer était une autre anarchiste russe immigrée américaine. Dès son jeune âge, Steimer collabora avec Frayhayt, un journal anarchiste en langue yiddish de New York. Son entête proclamait : « La seule guerre juste, c'est la révolution sociale ». A partir de 1918, Steimer fut arrêtée et emprisonnée à plusieurs reprises pour avoir dénoncé la Première Guerre mondiale ou pour son soutien à la révolution russe qui, à ce moment-là, avant la consolidation du pouvoir léniniste et des purges, possédait une importante composante anarchiste. Au cours de l'un de ses procès, elle déclara :

*« Pour l'accomplissement de cette idée [l'anarchisme], je consacrerai toute mon énergie et, si*

---

143Leslie Feinberg, « Leslie Feinberg Interviews Sylvia Rivera, » Workers World, 2 Juillet 1998, <http://www.workers.org/ww/1998/sylvia0702.php>.

144A propos de ces deux groupes, voir la brochure *War on Patriarchy – War on the Death Technology* publiée par Untorelli Press et disponible sur <http://untorellipress.noblogs.org>. On y trouve notamment des déclarations et communiqués de ces groupes ainsi que des extraits du livre d'Ann Hansen. [NdT]

145Ann Hansen, « Direct Action: Memoirs of an Urban Guerrilla », (Toronto: Between The Lines, 2002), 471.

146Emma Goldman, « La tragédie de l'émancipation féminine, » dans *Quiet Rumours*, ed. Dark Star Collective, 89.

*nécessaire, je donnerai ma vie pour elle* »<sup>147</sup>. Steimer fut déportée en Russie puis emprisonnée par les Soviétiques pour son soutien aux prisonnier-e-s anarchistes là-bas.

Anna Mae Pictou Aquash était une femme Mi'kmaq de l'American Indian Movement (AIM). Après avoir enseigné et conseillé les jeunes autochtones et « travaillé avec des afro-américains de Boston et les communautés amérindiennes »<sup>148</sup>, elle rejoint l'AIM et fut impliquée dans l'occupation de 71 jours de Wounded Knee sur la réserve de Pine Ridge en 1973. En 1975, à la hauteur d'une période de répression étatique brutale au cours de laquelle au moins 60 membres de l'AIM et de sympathisant-e-s furent assassiné-e-s par des paramilitaires armés par le FBI, Pictou Aquash participe à une fusillade dans laquelle deux agents du FBI sont tués. En novembre 1975, elle est déclarée fugitive pour ne pas s'être présentée aux comparutions concernant des faits d'explosifs. En février 1976, elle fut retrouvée morte, une balle dans la tête tirée par derrière ; le coroner d'État désigna l'origine de la mort comme due à une « exposition ». Après sa mort, on apprit que le FBI l'avait menacée pour avoir refusé de dénoncer d'autres militant-e-s de l'AIM.

Au cours de sa vie, Pictou Aquash était une militante sincère et révolutionnaire.

*« Ces blancs pensent que ce pays leur appartient, ils ne se rendent pas compte qu'ils ne sont au pouvoir aujourd'hui que parce qu'ils sont plus nombreux que nous. Le pays entier a changé seulement du fait d'une bande de pèlerins en haillons qui sont venus ici dans les années 1500. On peut prendre une poignée d'Indiens en haillons pour faire de même, et j'ai bien l'intention d'être une de ces Indiens en haillons »*<sup>149</sup>.

Les Rote Zora (RZ) étaient un groupe de guérilla urbaine ouest-allemand de féministes anti-impérialistes. En collaboration avec les Cellules Révolutionnaires (Revolutionäre Zellen – RZ), elles ont effectuées plus de deux cents attaques, pour la plupart des attentats, au cours des années 1970 et 80. Elles ciblaient les pornographes ; les sociétés utilisant des ateliers clandestins, les bâtiments gouvernementaux, les entreprises vendant les femmes en tant qu'épouses, esclaves sexuelles et travailleuses domestiques, les compagnies pharmaceutiques et bien plus encore. Dans une interview anonyme, des membres des Rote Zora expliquèrent ceci :

*« Les femmes des RZ ont commencé en 1974 en posant une bombe à la Cour constitutionnelle de Karlsruhe parce que nous voulions l'abolition totale du paragraphe '218' (la loi sur l'avortement) »*<sup>150</sup>.

Interrogées pour savoir si la violence, comme leurs attentats par exemple, nuisait au mouvement, ses membres ont répondu :

*« Zora 1 : Faire du tort au mouvement — tu parles de l'instauration de la répression. Les actions ne font pas de tort au mouvement ! Au contraire, elles doivent et peuvent soutenir directement le mouvement. Par exemple notre attaque contre les marchands de femmes a contribué à exposer leur business à la lumière publique, à ce qu'ils se sentent menacés, et maintenant ils savent qu'ils ont à anticiper la résistance des femmes s'ils continuent. Ces « messieurs » savent qu'ils doivent anticiper la résistance. Nous appelons cela un renforcement du mouvement.*

*Zora 2 : De tout temps la stratégie de contre-révolution a été de séparer l'aile radicale et de l'isoler par tous les moyens pour affaiblir l'ensemble du mouvement. Dans les années soixante-dix, nous avons expérimenté ce que cela voulait dire quand les secteurs de la gauche ont adopté la propagande d'État, quand ils ont commencé à présenter ceux qui se battent sans compromis comme*

<sup>147</sup>Paul Avrich, *Anarchist Portraits* (Princeton: Princeton University Press, 1988),218.

<sup>148</sup>Yael, « Anna Mae Haunts the FBI, » *Earth First!Journal*, Juillet-Août 2003: 51.

<sup>149</sup>Ibid.

<sup>150</sup>« Interview avec les Rote Zora – La résistance est possible », in *En Catimini – Histoire et communiqués des Rote Zora*, édition autonome, p.81. On peut retrouver l'intégralité du texte sur <http://encatiminirotezora.wordpress.com>.

*les responsables de la persécution de l'État, de la destruction et de la répression. Non seulement ils confondent la cause et l'effet, mais ils justifient aussi implicitement la terreur d'État. De là, ils affaiblissent leur propre position. Ils réduisent le cadre de leur protestation et de leur résistance ».*

L'entrevue a ensuite posé la question suivante :

*«Comment des femmes qui ne sont ni autonomes ni radicales peuvent-elles comprendre ce que vous voulez ? Les actions armées les effraient et les éloignent.*

*Zora 2 : Pourquoi ce n'est pas effrayant lorsqu'un type vend des femmes et que ça le devient quand sa voiture brûle ? Derrière cela, il y a le fait que la violence sociale légitimée est acceptée alors que des représailles similaires en guise de réponse effraient. Il est possible que ce soit effrayant de remettre des évidences en question, que les femmes, à qui on a bourré la tête depuis qu'elles sont gamines avec l'idée qu'elles sont des victimes, se sentent en danger si elles sont confrontées au fait que les femmes ne sont ni des victimes ni des êtres pacifiques. C'est un défi. Les femmes qui ressentent avec rage leur impuissance peuvent s'identifier à nos actions. Alors que chaque acte de violence contre une femme crée un climat de menaces contre toutes les femmes, nos actions — même si elles ne sont dirigées que contre l'individu responsable — contribuent au développement du sentiment que la résistance est possible !»<sup>151</sup>.*

Il existe cependant une grande partie de la littérature féministe qui nie les effets autonomisants (et historiquement importants) de la lutte radicale des femmes et des autres mouvements, offrant à la place un féminisme pacifiste. Les féministes pacifistes pointent le sexisme et le machisme de certains militants des mouvements de libération, chose que nous devrions tout de même reconnaître et traiter comme il se doit. Argumenter contre la non-violence en faveur de la diversité des tactiques ne devrait en aucun cas engendrer une satisfaction à l'égard des stratégies ou des cultures de groupes armés passés (comme par exemple la posture machiste du Weather Underground ou l'antiféminisme des Brigades Rouges)<sup>152</sup>. Mais si l'on prend ces critiques au sérieux, on ne devrait pas se priver de remarquer l'hypocrisie des féministes qui dénoncent volontiers les comportements sexistes des activistes utilisant des formes d'action violentes mais les couvrent quand ils sont le fait des pacifistes – par exemple, savoureuse est l'histoire de Gandhi qui enseigna la non-violence à sa femme, sans mentionner les inquiétants aspects patriarcaux de leur relation<sup>153</sup>.

Certaines féministes vont plus loin que les critiques spécifiques et tentent de tisser un lien métaphysique entre féminisme et non-violence : il s'agit de la « féminisation de la passivité » mentionnée plus haut. Dans un article publié dans le journal de Peace Power de Berkeley, Carol Flinders cite une étude faite par des scientifiques de l'UCLA (Université de Californie, Los Angeles) affirmant que les femmes sont hormonalement programmées pour répondre à un danger non pas par un mécanisme de lutte ou de fuite, qui est attribué aux hommes, mais avec un mécanisme de « tendre vers ou sympathiser ». Selon ces scientifiques, les femmes, lorsqu'elles sont menacées, «calment les enfants, font avancer tout le monde, désamorcent la tension et se connectent avec les autres femmes »<sup>154</sup>. Cette sorte de science populaire a longtemps été un outil privilégié pour reconstituer le patriarcat, sensé prouver l'existence de différences naturelles entre les hommes et les

---

151Ibid, p.93.

152Pour le sexisme au sein du Weather Underground, voir *False Nationalism* ; et Dan Berger, *Outlaws of America: The Weather Underground and the Politics of Solidarity* (Oakland, CA: AK Press, 2005) de Tani et Sera. Pour l'opposition des Brigades rouges au féminisme, qu'ils ont dénoncé comme « bourgeois » plutôt que d'embrasser ses aspects radicaux, voir « *Strike One to Educate One Hundred* »: *The Rise of the Red Brigades in Italy in the 1960s 1970s* (Chicago: Seeds Beneath the Snow, 1986) de Chris Aronson Beck et al.

153Carol Flinders, « Nonviolence: Does Gender Matter? » *Peace Power: Journal of Nonviolence and Conflict Transformation*, vol. 2, no. 2 (été 2006); <http://www.calpeacepower.org/0202/gender.htm>. Flinders utilise exactement cet exemple de Gandhi, faisant même l'éloge du pacifisme inné des « femmes hindoues dévouées ».

154Ibid.

femmes, et les gens sont tout à fait disposé-e-s à oublier les principes fondamentaux des mathématiques dans le but de se résigner à un monde si bien ordonné. A savoir une humanité divisée arbitrairement en deux ensembles (mâle et femelle) basés sur un nombre très limité de caractéristiques produiront invariablement des moyennes différentes pour chaque ensemble. Les gens qui ne savent pas que cette moyenne n'exprime pas la diversité au sein d'un ensemble, mais obscurcit, déclarent avec joie que ces deux ensembles sont des catégories naturelles et continuent à faire que des personnes se sentent comme contre-nature ou anormales si elles ne sont pas proches de la moyenne de leur ensemble (et Dieu nous garde qu'elles tombent plus près de la moyenne de l'autre ensemble.)

Mais Flinders n'arrête pas là ces études implicitement transphobes et essentialistes<sup>155</sup> de l'UCLA. Elle va jusqu'à plonger dans « *notre lointain passé pré-humain. Parmi les chimpanzés, nos plus proches cousins, les mâles patrouillent le territoire au sein duquel les femelles et les nourrissons s'alimentent [...] Les femelles sont rarement sur ces lignes de front. Elles sont plus généralement engagées dans les soins directs à leur progéniture* ».

Flinders affirme que cela démontre « *qu'il n'a jamais été particulièrement adapté pour les femmes de s'engager dans le combat direct* » et que « *les femmes ont tendance à y venir [à la non-violence] à partir d'une direction quelque peu différente et même à la vivre un peu différemment* »<sup>156</sup>. Flinders commet ici une autre bourde scientifique et cela en prenant une tournure remarquablement sexiste. Tout d'abord, le déterminisme de l'évolution qu'elle utilise n'est ni rigoureux, ni prouvé – sa popularité vient de son utilité dans la création d'un alibi pour des structures sociales oppressives historiques. Même dans ce cadre douteux, Flinders est viciée sur ses hypothèses. Les êtres humains n'ont pas évolué à partir des chimpanzés, les deux espèces ont plutôt évolué du même prédécesseur. Les chimpanzés sont tout aussi modernes que les êtres humains et les deux espèces ont eu l'occasion d'évoluer dans leurs adaptations comportementales qui s'écartent de l'ancêtre commun. Nous ne sommes pas plus lié-e-s aux divisions de genre des chimpanzés qu'ils ne sont liés à notre propension à développer des champs sémantiques immenses pour obscurcir la vérité du monde qui nous entoure. Deuxièmement, de la même manière qui lui permet d'affirmer une tendance féminine à la non-violence, Flinders rejoint l'affirmation selon laquelle le rôle naturel des femmes est de reconforter les enfants et de nourrir tout le monde – à l'écart des lignes de front. Flinders a brillamment, quoique par inadvertance, démontré que le même système de croyance qui dit que les femmes sont pacifiques dit aussi que le rôle des femmes est de faire la cuisine et d'élever des enfants. Le nom de ce système de croyance est le patriarcat.

Un autre article écrit par une féministe académique soutient cet essentialisme à la racine. Dans le deuxième alinéa de « *Le féminisme et la non-violence: un modèle relationnel* », Patrizia Longo écrit:

« *Des années de recherche [...] donnent à penser que malgré les problèmes qui y sont potentiellement liés, les femmes participent systématiquement à l'action non-violente. Cependant, les femmes choisissent la non-violence non pas parce qu'elles veulent se réaliser par le biais de souffrances supplémentaires, mais parce que cette stratégie s'inscrit dans leurs valeurs et leurs ressources* »<sup>157</sup>.

En contraignant les femmes à la non-violence, il semble que les féministes pacifistes limitent également notre définition « *des valeurs et des ressources* » des femmes, définissant ainsi les traits qui sont essentiellement féminins, enfermant les femmes dans un rôle faussement décrit comme naturel et en excluant les personnes qui ne rentrent pas dans ce rôle.

---

155Pour ceux qui ne connaissent pas le terme, quelque chose qui est « *genderessentializing* » (« *genre essentialisé* ») suppose que le sexe n'est pas une construction sociale ou même une division imparfaite, utilement bien pensée, mais un ensemble de catégories inhérentes, d'essences immuables et même déterministes.

156Flinders, « *Nonviolence: Does Gender Matter?* »

157Patrizia Longo, « *Feminism and Nonviolence: A Relational Model*, » The Gandhi Institute,

<http://www.gandhiinstitute.org/NewsAndEvents/%202004.pdf#search=%22feminist%20nonviolence22%>.

Il est difficile de dire combien de féministes acceptent aujourd'hui les principes de l'essentialisme, mais il semble qu'un grand nombre de féministes de base n'acceptent pas l'idée que le féminisme et la non-violence soient ou doivent être intrinsèquement liés. Sur un forum de discussion, des dizaines de féministes revendiquées ont répondu à la question « Y a t-il un lien entre la non-violence et le féminisme ? ».

Une majorité de répondant-e-s, certain-e-s pacifistes -beaucoup d'autres pas- ont exprimé la conviction que les féministes n'ont pas besoin de soutenir la non-violence.

Un message résume :

*« Il existe encore un frein important dans le féminisme qui associe les femmes avec la non-violence. Mais il y a aussi beaucoup de féministes ici, moi y compris, qui ne voulons pas nous voir automatiquement associées à une position (c'est-à-dire la non-violence) simplement en fonction de notre appareil génital ou de notre féminisme »<sup>158</sup>.*

---

158« Feminism and Nonviolence Discussion, », Février et Mars 1998, <http://www.h-net.org/~women/threads/disc-nonviolence.html> (site consulté le 18 Octobre 2006 – lien toujours valable en Juin 2012).

## **CHAPITRE 5 :**

# **LA NON-VIOLENCE EST TACTIQUEMENT ET STRATEGIQUEMENT INFERIEURE**

Les activistes non-violent-e-s qui essaient de sembler stratégiques évitent souvent tout effort de stratégie en utilisant des raccourcis intrépides telles que « *La violence est le point fort du gouvernement. Nous devons suivre la voie de la résistance moindre et les frapper là où ils sont faibles* »<sup>159</sup>. Il est grand temps de faire la distinction entre la stratégie et les slogans, et de sophistiquer un peu nos réflexions.

Tout d'abord, commençons par quelques définitions. L'usage que je fais ici des termes suivants n'est pas universel, mais tant que nous les utilisons en sachant de quoi nous parlons, ils seront plus qu'adéquats pour notre propos. Une stratégie n'est pas un but, un slogan ou une action. La violence n'est pas une stratégie, et la non-violence ne l'est pas non plus.

Ces deux termes (*violence* et *non-violence*) sont des jalons qui délimitent un ensemble de tactiques. Un ensemble limité de tactiques restreindra les options possibles pour une stratégie, mais les tactiques devraient toujours découler des stratégies et les stratégies de l'objectif. Malheureusement, par les temps qui courent, les gens semblent souvent tout faire à l'inverse, en mettant en place des tactiques en tant que réponse habituelle ou en organisant les tactiques en une stratégie sans avoir autre chose qu'une vague appréciation de l'objectif.

L'objectif est la destination. C'est la condition qui détermine la victoire. Il y a bien sûr des objectifs proches et des objectifs finals. Il peut être plus réaliste d'éviter une approche linéaire et de s'imaginer l'objectif final comme un horizon, la plus lointaine destination imaginable, lequel changera avec le temps à mesure que les points sur le chemin s'éclaircissent, que de nouveaux objectifs émergent et qu'un état statique ou utopique des choses n'est de toute façon jamais atteint. Pour les anarchistes, qui désirent un monde sans hiérarchies coercitives, l'objectif final semble aujourd'hui être l'abolition d'un ensemble de systèmes liés et entrecroisés incluant l'État, le capitalisme, le patriarcat, la suprématie blanche et les formes de civilisation écocides. Cet objectif final est très lointain – tellement lointain que beaucoup d'entre nous évitent d'y penser parce que nous pourrions réaliser que nous ne croyons pas que cela soit possible. Se concentrer sur les réalités immédiates est vital, mais ignorer la destination nous assure que nous n'y parviendrons jamais.

La stratégie est le chemin, le plan de jeu pour accomplir l'objectif. C'est la symphonie coordonnée de tous les mouvements qui mèneront à l'échec et mat. Les soit-disant révolutionnaires des États-Unis, et probablement aussi d'ailleurs, sont plus flou-e-s lorsque l'on en vient aux stratégies. Ils et elles ont une idée grossière de l'objectif et s'impliquent activement dans les tactiques, mais oublient souvent totalement la création et la mise en place de stratégies viables. D'un certain point de vue, les activistes non-violent-e-s ont un cran d'avance sur les activistes révolutionnaires, puisqu'ils ont souvent des stratégies bien développées pour la poursuite d'objectifs à court-terme. La contrepartie tend à être la totale inexistence d'objectifs à moyen et long terme, probablement parce que les objectifs à court terme et les stratégies des pacifistes les bloquent dans des impasses qui seraient très démoralisantes si on s'en rendait compte.

---

<sup>159</sup>J'ai entendu cette phrase chez au moins trois activistes non-violent-e-s différent-e-s, dont de jeunes environnementalistes et de vieux activistes du mouvement pour la paix. Je ne sais pas s'ils ont repris cette idée d'une même source ou s'ils y sont arrivé-e-s de façon indépendante, mais cette glorification de la capitulation émerge certainement logiquement de leur position.

Pour finir, nous avons les tactiques, qui sont les actions ou les types d'actions qui produisent des résultats. Idéalement, ces résultats ont des effets d'accumulation qui construisent des moments ou concentrent des forces le long des lignes tracées par la stratégie. L'écriture de lettres est une tactique. Balancer une brique à travers une vitrine est une tactique. Il est frustrant de voir que toute la controverse autour de la "violence" et de la "non-violence" ne sont que des chamailleries autour des tactiques, alors que la plupart des gens ne se sont même pas posé la question de savoir si nos objectifs sont compatibles, si nos stratégies peuvent être complémentaires ou si elles seraient au contraire contre-productives. Face au génocide, à l'extinction, à l'emprisonnement et à un héritage millénaire de domination et de dégradation, nous poignardons des alliés-e-s dans le dos ou refusons de participer à une lutte pour des problèmes triviaux comme le fait de casser des vitrines ou de nous armer ? Il y a de quoi rager !

Pour en revenir à notre analyse calme et raisonnée de ces problèmes, il vaut la peine de dire que les objectifs, les stratégies et les tactiques peuvent être mis sur un plan commun mais que la même chose peut être vue en tant qu'objectif, que stratégie ou que tactique selon l'angle d'observation. Il y a de nombreux niveaux et la relation entre les éléments de la chaîne objectif-stratégie-tactiques existe à chacun de ces niveaux. Un objectif à court-terme peut être une tactique à long terme. Supposons que l'année prochaine, nous voulions mettre en place une clinique gratuite ; nous avons notre objectif. Nous optons pour une stratégie illégaliste (basée sur l'estimation que nous pouvons forcer les pouvoirs locaux à nous concéder de l'autonomie ou que nous pouvons passer sous leurs radars et occuper des bulles d'autonomie préexistantes) et les tactiques que nous choisissons peuvent être le squat d'un bâtiment, une levée de fonds informelle et notre autoformation dans des centres de soins populaires (non-professionnels). Supposons maintenant que nous voudrions renverser l'État au cours de notre vie. Notre plan d'attaque pourrait être de construire un mouvement populaire radical soutenu par des institutions autonomes auxquelles les gens s'identifient et pour lesquelles ils lutteraient pour les protéger de l'inévitable répression du gouvernement. A ce niveau, mettre en place des cliniques gratuites n'est plus qu'une simple tactique, l'une des nombreuses actions qui construisent de la force selon les lignes de la stratégie, qui vise à déterminer la piste pour atteindre l'objectif de la libération vis-à-vis de l'État.

Ayant déjà critiqué la tendance pacifiste de s'unir sur la base de tactiques communes plutôt que sur des objectifs mutuels, je laisserai de côté les pacifistes libéraux et pro-establishment et accepterait charitablement une grossière similitude d'objectifs entre les activistes révolutionnaires et les activistes non-violents-e-s. Faisons comme si tout le monde voulait une libération complète. Cela nous laisse donc une différence de stratégies et de tactiques. Le panel total des tactiques qui s'offrent aux activistes non-violents-e-s est clairement inférieur, puisqu'ils ne peuvent utiliser qu'à peine une moitié des options ouvertes aux activistes révolutionnaires. En terme de tactiques, la non-violence n'est donc rien d'autre qu'une sévère limitation du nombre d'options disponibles. Pour que la non-violence soit plus efficace que l'activisme révolutionnaire, la différence devrait donc résider dans la stratégie, dans un agencement particulier de tactiques qui acquerrait alors une puissance inégalée tout en évitant toutes les tactiques qui pourraient être qualifiées de "violentes".

Les quatre principales stratégies pacifistes sont le plan moral, l'approche lobbyiste, la création d'alternatives et la désobéissance généralisée. Les distinctions sont arbitraires et dans certains cas, les stratégies pacifistes combinent deux éléments ou plus parmi ces choses. Je démontrerai qu'aucune de ces stratégies ne confère un avantage pour les activistes non-violents-e-s ; de fait, toutes sont faibles et manquent de vision à long terme.

Le plan moral vise à créer le changement en travaillant sur l'opinion des gens. En tant que telle, cette stratégie est complètement ratée. Selon les variantes spécifiques – l'éducation ou l'occupation du terrain moral – différentes tactiques sont utiles bien que, comme nous allons le voir, elles ne conduisent nulle part.

Une incarnation de cette stratégie est l'éducation des gens, c'est-à-dire la distribution d'information et de propagande afin de changer l'opinion des gens et d'en obtenir le soutien lors d'une campagne. Cela pourrait signifier parler de la pauvreté et influencer pour que les gens s'opposent à la fermeture d'un centre d'accueil pour sans-abri ou pourrait vouloir parler aux gens des oppressions du gouvernement et les influencer pour les faire soutenir l'anarchie (il est important de noter ce qui est entendu par "soutien" dans ces deux exemples : soutien verbal et spirituel. L'éducation peut influencer les gens à donner de l'argent ou à rejoindre une manifestation, mais elle encourage rarement à les faire changer de priorités de vie ou à prendre des risques substantiels). Les tactiques utilisées pour cette stratégie éducative incluraient des discours publics et des forums, la distribution de tracts et d'autres textes informatifs, l'utilisation de médias alternatifs et corporatifs pour diffuser et faire se concentrer l'information sur un sujet précis et organiser des manifestations et des marches pour attirer l'attention du public et ouvrir un espace de discussion sur le sujet. La plupart d'entre nous sommes accoutumé-e-s à ces tactiques, puisqu'il s'agit d'une stratégie assez commune pour réaliser le changement. On nous dit que l'information est la base de la démocratie et, sans même examiner la signification réelle de cette affirmation, nous pensons que cela veut dire que nous pouvons créer le changement en faisant circuler des idées soutenues par les faits. La stratégie peut en partie être effective et remporter quelques victoires très mineures et flottantes, mais elle se heurte à plusieurs obstacles fatals qui empêchent toute possibilité de poursuite de n'importe quel objectif à long-terme.

La première barrière est le contrôle par l'élite d'un système de propagande hautement développé, capable de décimer tout système de propagande opposé que les activistes non-violent-e-s pourraient créer. Le pacifisme ne parvient même pas à éviter d'être récupéré et torpillé – comment les pacifistes pensent-ils pouvoir s'étendre et recruter ? La non-violence se concentre sur le changement des cœurs et des esprits, mais elle sous-estime l'industrie de la culture et le contrôle de la pensée opéré par les médias.

*« La manipulation consciente et intelligente des habitus organisés et des opinions des masses est un élément important des sociétés démocratiques. Ceux qui manipulent ce mécanisme occulte de la société constituent un gouvernement invisible, qui est le vrai pouvoir en place dans notre pays »<sup>160</sup>.*

Cette citation, qui date de 1928, vient de *Propaganda*, un livre important d'Edward Bernays. Bernays n'était pas un illuminé de la théorie du complot ; il faisait en fait partie du gouvernement invisible qu'il décrit.

*« Les clients de Bernays comprenaient General Motors, United Fruits, Thomas Edison, Henry Ford, les Ministères de l'État, de la Santé et du Commerce aux États-Unis, , Samuel Goldwyn, Eleanor Roosevelt, la American Tobacco Company et Procter & Gamble. Il a dirigé les programmes de relations publiques de tous les présidents US depuis Calvin Coolidge en 1925 jusqu'à Dwight Eisenhower à la fin des années 1950 »<sup>161</sup>.*

Depuis lors, l'industrie des relations publiques que Bernays a contribué à former n'a cessé de croître. Que ce soit contre une campagne locale spécifique ou une lutte plus large pour la révolution, la machine propagandiste peut se mobiliser pour contrer, discréditer, diviser ou étouffer tout menace idéologique. Prenons par exemple la récente invasion US en Irak. Il aurait dû s'agir d'un modèle de réussite de cette stratégie. L'information était là : des faits démentant les mensonges à propos des armes de destruction massive et de la connexion entre Saddam Hussein et Al-Qaïda étaient connus

---

<sup>160</sup>Stephen Bender tire cet extrait du livre de Bernays dans son article « Propaganda, Public Relations, and the Not-So-New Dark Age », *LiP*, hiver 2006, p.25. On peut aussi directement lire *Propaganda*, paru en français aux éditions Zones.

<sup>161</sup>Ibid, p.26.

du public plusieurs mois avant que l'invasion ne commence. Le nombre était là : les manifestations antérieures à l'invasion étaient immenses, bien que l'engagement de celles et ceux qui y participaient ne soit que rarement allé au-delà du stade symbolique et verbal, comme nous pouvons nous y attendre dans une stratégie d'éducation. Les médias alternatifs étaient là : grâce à internet, un nombre particulièrement élevé d'Américain-e-s a été touché. Mais la majorité de l'opinion publique aux USA (qui est justement ce que les stratégies d'éducation cherchent à capturer) ne s'est pas opposée à la guerre avant que les grands médias corporatifs ne commencent à publier régulièrement des informations à propos de la fausseté des raisons qui motivaient la guerre et, plus important, des coûts exorbitants de l'occupation. Et en total accord avec leur nature, les médias corporatifs n'ont commencé à diffuser ces informations qu'une fois qu'une frange signifiante de l'élite commençait à être opposée à la guerre – pas parce que la guerre était mauvaise ou parce qu'ils avaient pris conscience ou qu'ils avaient vu la lumière, mais parce qu'ils réalisaient que cela devenait contre-productif pour les intérêts et le pouvoir des États-Unis<sup>162</sup>. Même avec des circonstances aussi idéales que celles-ci, les activistes non-violent-e-s utilisant une stratégie d'éducation n'ont pas pu prendre le dessus sur les médias corporatifs.

Dans le cadre de ce qui peut être décrit comme un environnement social stupéfiant, la répétition incessante et le contrôle total de l'information par les grands médias sont beaucoup plus puissants que des arguments solides et bien recherchés soutenus par des faits. J'espère que tou-te-s les pacifistes comprennent que les médias corporatifs sont au moins autant des agents de l'autorité que le sont la police ou l'armée.

Face à cela, beaucoup d'activistes se tournent vers les médias alternatifs. Même si diffuser et même radicaliser les médias alternatifs est une tâche importante, cela ne peut être l'épine dorsale d'une stratégie. Il est assez clair que même si les médias alternatifs peuvent être un outil efficace dans certaines circonstances, ils ne peuvent rivaliser avec les médias corporatifs, en premier lieu du fait d'une grosse inégalité en terme d'échelle. Les médias alternatifs sont contrôlés par un certain nombre de marchés coercitifs et de facteurs légaux. Faire parvenir de l'information à des millions de personnes coûte cher, et les sponsors qui financeront massivement la presse révolutionnaire n'existent pas. Le paradoxe est qu'il n'y aura aucun lectorat fidèle pour s'abonner et financer un média radical réellement massif tant que l'ensemble de la population sera endoctrinée à l'écart des sources d'informations radicales et endormie par une culture de la complaisance. En plus des pressions du marché, on trouve également le problème de la régulation et de l'intervention par le gouvernement. Les ondes radio sont le domaine de l'État, qui peut fermer et ferme ou coule les stations de radio radicales qui fait en sorte de trouver des fonds<sup>163</sup>. Les gouvernements du monde entier – USA en tête, évidemment – ont aussi pris pour habitude de réprimer les sites web radicaux, que ce soit en emprisonnant le webmaster sur des charges bidon ou en saisissant l'équipement et en

---

162Pour aller plus loin sur la théorie de propagande des médias, voir Noam Chomsky et Edward Herman, *Manufacturing Consent : The Political Economy of the Mass Media* (New York: Pantheon Books, 1998) et Noam Chomsky, *Necessary Illusions* (Boston: South End Press, 1989). Tandis que l'insurgence irakienne grandissait dans les mois qui suivirent la déclaration du président Bush de fin des grandes opérations de combat, un certain nombre d'agents de la CIA et du personnel du Pentagone ont commencé à désertir en faisant des déclarations publiques, qui peuvent être divisées en trois thèmes, tous bien sûr centrés autour de préoccupations vis-à-vis de l'hégémonie US : l'invasion était mal préparée, elle dégrade notre image extérieure, ou elle mène nos forces armées à un point de rupture.

163Quiconque est un peu familier des médias indépendants devrait connaître plusieurs exemples de stations de radio à la fois pirates et indépendantes fermées par le FCC (tout comme la criminalisation fédérale des radios indépendantes ces dernières années, ce qui a conduit à une extension de ce qui est considéré comme "pirate"). Pour des articles détaillant des cas individuels de répression gouvernementale contre ces stations de radios, voir « Pirate Radio Station Back On San Diego Airwaves », *Infoshop News*, 6 janvier 2006 et Emily Pyle, « The Death and Life of Fre Radio », *The Austin Chronicle*, 22 juin 2001. On peut aussi voir le combat bien connu entre KPFA et Pacifica Radio, lors duquel le gros propriétaire a joué le rôle de répresseur de proximité pour l'État.

éteignant les serveurs sous prétexte d'enquête antiterroriste<sup>164</sup><sup>165</sup>.

Le second obstacle sur la voie de l'éducation des gens sur la voie de la révolution est une disparité structurellement renforcée en ce qui concerne l'accès à l'éducation. La plupart des gens ne sont à ce jour pas capables d'analyser et de faire la synthèse des informations qui contredisent les mythologies totalisantes sur lesquelles leurs identités et leurs visions du monde se basent. Cette vérité dépasse les barrières de classe. Les personnes de milieux défavorisés sont plus exposées à la sous-éducation, recluses dans un environnement spirituel qui décourage le développement de leur vocabulaire et de leurs compétences analytiques. La sur-éducation des personnes de milieux aisés les transforme en singes savants ; celles-ci sont intensivement entraînées à n'utiliser l'analyse que pour défendre ou améliorer le système existant tout en les rendant tragiquement sceptiques et dérisoires vis-à-vis des idées et des suggestions révolutionnaires qui disent que le système en place est pourri jusqu'à la moelle.

Aux États-Unis, indépendamment de la classe économique, la plupart des gens répondront aux informations et autres analyses radicales par des syllogismes, du moralisme et des polémiques. Ils seront plus susceptibles d'adhérer à des vieux dictons conventionnels ou des slogans familiers qu'à des gens qui présentent des faits et des analyses en contradiction. De ce fait, les activistes élaborant une approche d'éducation tendent à rabaisser le message afin de pouvoir se servir du pouvoir des clichés et des platitudes. On trouve de nombreux exemples, dont celui des activistes anti-guerre qui déclarent que "la paix est patriotique" parce qu'il serait trop difficile d'expliquer les problèmes que pose le patriotisme sur l'actuel terrain sémiologique (et peu leur importe qu'ils soient en train de dynamiter ce terrain) et des stéréotypes culturels à la recherche de mémos radicaux<sup>166</sup>.

Une troisième barrière est la mauvaise estimation de la puissance des idées. L'approche éducative semble estimer que la lutte révolutionnaire est un concours d'idées, qu'il y a quelque chose de puissant dans une idée dont serait venu le temps. Elle se base sur un plan moral et ignore le fait que, aux USA en particulier, une bonne partie des gens qui sont du côté de l'autorité savent très bien ce qu'ils font. A cause de l'hypocrisie de notre temps, les gens à qui profitent le patriarcat, la suprématie blanche, le capitalisme ou l'impérialisme (c'est-à-dire la quasi-intégralité de la population du Nord Global) aiment à justifier leur complicité avec les systèmes de domination et d'oppression à travers un grand nombre de mensonges altruistes. Mais quelqu'un de capable dans les débats se rendra compte que la majorité de ces gens, lorsqu'ils sont mis dos au mur dans la discussion, n'auront aucune épiphanie : ils riposteront par une défense primaire des atrocités qui leur offre des privilèges. Typiquement, les blanc-he-s parleront des merveilles de la civilisation et insisteront sur le fait que leur ingénuité leur donne le droit aux bénéfices d'un héritage d'esclavage et de génocide ; les personnes de milieu aisé affirmeront qu'elles ont plus de droit de posséder une usine ou une centaine d'acres de ferme qu'une personne pauvre en aurait d'avoir de la nourriture et un logement ; les hommes blagueront sur le fait d'être le sexe fort et d'avoir un droit au viol garanti historiquement ; les citoyen-ne-s US affirmeront belliqueusement leurs droits sur le pétrole d'autres peuples, ou sur les bananes, ou sur le travail, même après qu'ils ne puissent plus masquer la nature des relations économiques globales. Nous oublions que pour maintenir l'actuelle structure du

---

164Indymedia a été une des premières cibles de cette répression. Les archives du site central d'Indymedia ([www.indymedia.org](http://www.indymedia.org)) contient probablement la documentation la plus complète sur la répression d'État contre différents sites Indymedia autour du globe. Aux États-Unis, Sherman Austin, webmaster anarchiste du site révolutionnaire à succès Raise the Fist, a été mis un an en prison sur de fausses accusations. Au moment où j'écris ces lignes, il est en conditionnelle et il lui est interdit d'utiliser internet. Le gouvernement fédéral a fermé son site.

165En France, on peut se souvenir des plaintes du Ministère de l'Intérieur contre Indymedia Grenoble ou encore le Jura Libertaire. Plus récemment, c'est une personne accusée d'appartenir au site web d'informations anti-autoritaire toulousain IAATA d'avoir été pris pour cible par la police et les juges, présumée d'avoir écrit et publié un article à propos des manifestations émeutières qui ont fait suite à la mort de Rémi Fraisse au cours d'affrontements sur la ZAD de Sivens en octobre 2014. [NdT]

166Le *Culture Jam* de Kalle Lasn (New York : Quill, 2000) est flagrant en ce qu'il porte cet optimisme infini qui estime que la dissémination de simples idées peut changer la société.

pouvoir, un bon nombre de technicien-ne-s, qu'ils soient académicien-ne-s, consultant-e-s en entreprise ou planificateur-ice-s du gouvernement, doivent en permanence élaborer des stratégies pour continuer d'augmenter leur pouvoir et leur efficacité. Les illusions démocratiques ne peuvent que se faire plus profondes et, au bout du compte, l'éducation ne mènera qu'une poignée de personnes privilégiées à soutenir la révolution. A certains niveaux, les personnes jouissant de privilèges savent déjà ce qu'elles font et où sont leurs intérêts. Des contradictions internes émergeront à mesure que la lutte s'approchera de chez eux et mettra en péril les privilèges sur la base desquels leur vision du monde et leurs expériences de vie se sont construites, menaçant la possibilité d'une révolution confortable et éclairée. Les gens ont besoin de plus que l'éducation pour adhérer à une lutte douloureuse et complète qui détruira les structures de pouvoir qui ont encadré leurs identités profondes.

L'éducation ne fera pas forcément adhérer les gens à la révolution et même si c'est le cas, elle ne construira pas de puissance. Contrairement à la maxime de l'âge de l'information, l'information n'est pas le pouvoir. Souvenez-vous que *Scientia est potentia* (la connaissance est puissance) est le slogan de celles et ceux qui sont déjà à la tête de l'État. L'information en tant que telle est inerte, mais elle guide l'usage effectif du pouvoir ; elle a ce que les stratèges militaires nommeraient un "effet multiplicateur de force". Si nous sommes en présence d'un mouvement social qui ne dispose d'aucune force pour commencer, nous pouvons multiplier cette force autant de fois que nous le voulons et il nous restera toujours un beau gros zéro. Une bonne éducation peut guider les efforts d'un mouvement social renforcé, tout comme une information utile guide les stratégies des gouvernements, mais l'information elle-même ne changera rien. Dans le contexte actuel, faire circuler de l'information subversive à tous vents ne fait que donner au gouvernement de nouvelles opportunités pour affiner sa propagande et ses stratégies de pouvoir. Les gens qui essaient d'enseigner leur voie vers la révolution ne font que jeter de l'essence sur un feu de prairie en espérant trouver le bon type d'essence pour empêcher le feu de les brûler.

(D'un autre côté, l'éducation peut avoir une efficacité explosive lorsqu'elle est intégrée à d'autres stratégies. En fait, de nombreuses formes d'éducation sont nécessaires pour construire un mouvement radical et pour changer les valeurs sociales hiérarchiques qui se dressent pour le moment en travers du chemin d'un monde libre et coopératif. Les mouvements radicaux doivent mener un grand travail éducatif pour expliquer pourquoi ils luttent pour la révolution avec usage de la force et pourquoi ils ont abandonné les moyens légaux. Mais les tactiques militantes ouvrent des possibilités d'éducation que la non-violence ne pourra jamais entrevoir. Du fait de leurs principes impératifs, les grands médias ne pourraient omettre un attentat à la bombe aussi facilement qu'ils peuvent ignorer une manifestation pacifique<sup>167</sup>. Et même si les médias vont fustiger de telles actions, plus les gens recevront d'images de résistance forte et active à travers les médias, plus l'illusion narcotique de la paix sociale sera troublée. Les gens commenceront à voir que le système est instable et que le changement est véritablement possible et, donc, de dépasser le plus grand obstacle au changement que les capitalistes aient créé : les démocraties médiatiques. Les émeutes et les insurrections ont encore plus de succès en ce qui concerne la création de ruptures dans cette narration à la tranquillité dominante. Il faudra évidemment bien plus que cela afin d'éduquer les

---

<sup>167</sup>Contrairement aux médias socialistes d'État en URSS, qui jouissaient de peu de crédibilité au sein de sa propre population cynique, les médias corporatifs doivent être un système de médias total qui profite de l'illusion d'être situé au-dessus de la propagande politique. Donc si les gens, sur le chemin du travail, voient une manifestation pacifique mais n'entendent rien de cette manifestation pacifique aux infos, rien n'est arrivé. Les personnes en-dehors du mouvement n'ont pas besoin de beaucoup pour être convaincues que cette manifestation n'a aucun intérêt pour elles ; à partir de là, les directeurs éditoriaux des informations peuvent dire qu'ils ne font que répondre aux demandes de leur audience. Mais si ces mêmes personnes sur le chemin du travail se trouvent face à une émeute, ou apprennent qu'une bombe a explosé à l'extérieur d'une banque et qu'aucune référence à ces événements n'est faite dans les médias mainstream, elles seront plus enclines à rechercher ailleurs et à se demander ce que les médias cachent d'autre. Une des raisons pour lesquelles un système démocratique corporatif est un modèle de totalitarisme plus efficace que celui d'un État autoritaire au parti unique est que celui-ci doit répondre aux urgences plutôt que de les ignorer.

gens. Au bout du compte, nous devons détruire les grands médias pour les remplacer par des médias intégralement liés à la base. Les gens qui utilisent la diversité des tactiques peuvent être beaucoup plus efficaces en cela, en employant un grand nombre de moyens inventifs de sabotage des journaux corporatifs et des stations de télévision et de radio, en détournant les programmes des grands médias pour délivrer des nouvelles anticapitalistes, en défendant les médias de terrain et en punissant les agences responsables de leur répression ou encore en expropriant de l'argent pour financer et faire grandir les capacités de nos médias<sup>168</sup>.)

Soutenir et rechercher une supériorité morale, qui est une version plus ouvertement moraliste de ce type de stratégie, s'accompagne d'une série légèrement différente de faiblesses, mais cela conduit à la même impasse. A court-terme, occuper le terrain moral peut être efficace, et c'est chose relativement facile lorsque nos opposant-e-s sont des suprématistes blanc-he-s, des chauvinistes, des politicien-ne-s capitalistes. Les activistes peuvent utiliser les manifestations, les veilles et diverses formes de dénonciation et de sacrifice pour exposer l'immoralité du gouvernement, que ce soit en particulier ou en général, et se placer dans la position de la juste alternative. Les activistes anti-guerre utilisent souvent cette approche.

En tant que stratégie pour le changement social, l'occupation du terrain moral est affaiblie par le problème de la visibilité, chose qui est difficile à dépasser du fait de la même barrière médiatique dont nous avons parlé plus avant. De plus, dans les démocraties médiatiques, qui transforment la plus grande partie de la politique en concours de popularité, il est peu probable que les gens voient un minuscule et obscur groupe comme étant moral et imitable. Cependant, l'approche morale élude le défi de faire l'éducation d'une population non-éduquée en s'en remettant à des valeurs morales étendues et en simplifiant la lutte révolutionnaire à la poursuite zélée de quelques principes.

Un groupe qui se concentre sur l'occupation du terrain moral attire aussi des recrues potentielles avec quelque chose que les grands médias ne pourront jamais offrir : une clarté existentielle et un sens de l'appartenance. Les pacifistes et les grévistes de la faim contre la guerre sont souvent des membres à vie. Cependant, les grands médias ne sont pas la seule institution qui modèle la conformité sociale. Églises, loges et autres Boy Scouts occupent également cette niche, et vu l'emphase que les groupes moralement élevés placent dans le fait de se soumettre à une culture et des valeurs de groupe, il y a très peu de discours critique ou de réévaluation des morales impliquées ; de là, avoir une morale qui est plus réaliste ou plus juste ne confère que peu d'avantages concrets. Ce qui importe pour eux, c'est l'élévation d'un terrain moral spécifique, et ces institutions morales mainstream sont bien plus fortes que les pacifistes en terme d'accès aux ressources. En d'autres termes, ils sont plus hauts et plus visibles dans la société et gagneront donc haut la main la compétition du nombre de nouvelles recrues. Du fait de l'atomisation et de l'aliénation de la vie moderne, de nombreux espaces sont laissés vides par ces institutions morales, et de nombreuses personnes cherchent toujours un sens de l'appartenance, mais les pacifistes radicaux ne seront jamais capables de remporter plus qu'une minorité de ceux-ci.

Celles et ceux qu'ils verront les rejoindre seront plus renforcé-e-s que les membres d'un mouvement qui ne vise qu'à l'éducation. Les gens peuvent faire de grandes distances pour se battre pour une cause en laquelle ils croient, pour se battre pour un leader moral ou pour un idéal. Mais un mouvement moraliste a un plus grand potentiel qu'un mouvement basé sur le côté éducatif en ce qui concerne sa montée en puissance et la possibilité de devenir quelque chose de dangereux (c'est-à-dire, en d'autres termes, en abandonnant son pacifisme). Mais il risque par contre de l'être aussi envers ses allié-e-s. Un tel mouvement sera empreint d'un autoritarisme et d'une orthodoxie de

---

<sup>168</sup>Autour de la révolution de 1905, les anarchistes Russes ont financé leur propagande massive et leurs pamphlets d'agitation à travers des expropriations, braquages à main armée de la classe possédante. Paul Avrich, *The Russian Anarchists* (Oakland : AK Press, 2005), p.44-48, p.62. En combinant l'éducation et les tactiques radicales, ces gens qui sans cela étaient pauvres ont pu acheter des presses d'impression et faire parvenir les idées anarchistes à une audience de masse

masse et il sera particulièrement en proie aux luttes de factions. Il sera aussi facilement manipulé. Il n'y a peut-être pas de meilleur exemple pour illustrer cela que le christianisme, qui a évolué de mouvement d'opposition en puissante arme de l'Empire Romain, d'un culte pacifiste à la religion la plus pathologiquement autoritaire et violente que l'humanité aie jamais conçue.

Dans ces deux variantes de l'approche moraliste de la stratégie pacifiste, le but est d'inviter la majorité de la société à rejoindre ou à soutenir un mouvement (et nous pouvons laisser de côté la risible prétention de pouvoir éclairer ou faire honte aux autorités pour les amener à soutenir la révolution). Les deux variantes se confrontent à des embûches fatales dans la poursuite de cette majorité, du fait des contrôles structurels effectifs de la culture dans les sociétés modernes. Dans le cas peu probable où ces obstacles seraient dépassés, aucune de ces deux variantes ne serait fonctionnellement capable de gagner plus qu'une majorité. Même si l'éducation devenait un outil plus efficace avec les personnes privilégiées, elle ne fonctionnera pas contre l'élite et la classe supérieure, qui sont culturellement liés au système, et occuper le terrain de la supériorité morale induit nécessairement la création d'un "autre" inférieur auquel s'opposer.

Dans le meilleur des cas, des stratégies de ce type conduiront à la création d'une majorité d'opposition, mais une opposition passive, et l'histoire nous a déjà montré à quel point il est facile pour une minorité armée de la contrôler (le colonialisme, par exemple). Une telle majorité pourrait toujours glisser vers un autre type de stratégie qui inclurait le combat et la victoire, mais sans aucune expérience ni même une simple familiarité morale avec la résistance réelle, la transition serait difficile. De façon significative, le gouvernement utiliserait des failles facilement exploitables de la stratégie morale, et un gouvernement ostensiblement révolutionnaire serait contraint à une bataille horriblement biaisée, en essayant de conquérir les cœurs et les esprits sans détruire les structures qui ont empoisonné ces mêmes cœurs et esprits.

Éduquer et construire un *ethos* libérateur sont des choses nécessaires pour déraciner complètement les relations sociales hiérarchiques, mais certaines institutions concrètes telles que les tribunaux, les écoles publiques, les camps d'entraînement militaire et les entreprises de relations publiques sont structurellement immunes au "changement des cœurs" et qui interviennent automatiquement dans une société pour endoctriner les gens dans la morale qui se nourrit des relations sociales hiérarchiques et de la production et de la consommation capitaliste. Nous refuser à nous-mêmes des moyens non-pacifistes pour renforcer le mouvement et affaiblir ou saboter ces structures nous laisse comme dans un bateau en plein naufrage avec un petit seau pour écoper l'eau qui s'engouffre à toute vitesse tout en prétendant que nous serons bientôt remis assez à flot pour pouvoir naviguer vers notre but. Cela s'apparente un peu à attendre que les poules aient des dents, et on ne devrait vraiment pas pouvoir le qualifier de stratégie.

Dans une bataille à court-terme pour empêcher l'ouverture d'une nouvelle mine de charbon ou un incinérateur de déchets d'être implanté dans un quartier, il est possible d'utiliser une stratégie médiatique intéressante tout en assumant les contraintes pacifistes (en particulier si la campagne d'informations que vous mènerez incluent des infos sur la façon dont la mine gênera les personnes privilégiées de la zone). Mais dans la poursuite de n'importe quel changement définitif, des stratégies de ce type ne parviennent généralement même pas à conduire jusque dans l'impasse qu'elles créent inévitablement.

Les révolutionnaires en devenir sont l'exemple même de l'inefficacité de la non-violence en ce qui concerne la construction de puissance lorsqu'ils dirigent leur lutte sur le terrain moral, mais aussi lorsqu'ils s'engagent sur le chemin de l'approche lobbyiste. Les lobbies ont été amenés dans le processus politique par des institutions qui disposent déjà d'un certain pouvoir (par exemple les entreprises). Les activistes peuvent gagner en puissance en organisant des manifestations et en démontrant l'existence d'une consistance réelle (sur laquelle leurs lobbyistes font leurs affaires), mais cette méthode de glissement du pouvoir vers les lobbies est beaucoup plus faible, point par

point, que le froid et brut argent cash des entreprises. De fait, les lobbies "révolutionnaires" sont impuissants si on les compare aux lobbies opposés, ceux du statu quo.

Le lobbying conduit aussi à une structuration hiérarchique et moins forte du mouvement. La grande majorité sont de simples moutons qui signent des pétitions, lèvent des fonds ou tiennent des pancartes dans les manifestations, tandis qu'une minorité bien entraînée et éduquée qui recherche de l'audience auprès des politicien-ne-s et autres élites concentrent le pouvoir. Les lobbyistes s'identifieront souvent plus avec les autorités qu'avec leur propre constituante – en courtisant le pouvoir, ils en tombent amoureux, et les trahisons deviennent probables. Si les politicien-ne-s se voient confronté-e-s à un problème moral fort et à des lobbyistes incorruptibles, ils ignoreront tout simplement toute audience à ces lobbyistes, tirant le tapis sous les pieds de leur organisation. Les lobbies activistes rencontrent plus de succès lorsqu'ils sont d'accord pour compromettre leur masse (la politique représentative dans les démocraties étant l'art de vendre la masse tout en s'assurant sa loyauté). Certains groupes tentent de faire pression sur les autorités ne se rangent aux côtés d'aucuns lobbyistes spécialisés et évitent donc de développer une direction élitiste qui sera récupérée par le système ; cependant, ces groupes se placent toujours dans la position de créer de la pression pour pousser le système à se changer lui-même.

Les activistes non-violent-e-s qui utilisent cette stratégie tentent d'élaborer une realpolitik passive pour exercer une influence. Mais la seule façon d'utiliser de l'influence contre l'État dans la poursuite d'intérêts diamétralement opposés à ceux de l'État est de menacer l'existence de l'État. Seule une telle menace peut faire en sorte que l'État reconsidère ses autres intérêts, parce que sa principale préoccupation est son auto-perpétuation. Dans son histoire interprétative de la révolution Mexicaine et de la redistribution des terres, John Tutino note que « *seuls les rebelles les plus persistants, et souvent violents, comme les Zapatistes, obtinrent de la terre des nouveaux dirigeants du Mexique. La leçon était claire : seuls ceux qui ont menacé le régime ont obtenu des terres ; ceux qui cherchent des terres doivent donc menacer le régime* »<sup>169</sup>. Cela s'est passé avec un gouvernement qui était en théorie l'allié des révolutionnaires agraires Mexicain-e-s – quelle chose les pacifistes pensent-ils obtenir d'un gouvernement qui est ouvertement en faveur des oligarchies et des entreprises ? Frantz Fanon exprime le même sentiment d'une façon similaire en ce qui concerne l'Algérie :

*« Lorsqu'en 1956, après la capitulation de M. Guy Mollet devant les colons d'Algérie, le Front de libération nationale, dans un tract célèbre, constatait que le colonialisme ne lâche que le couteau sur la gorge, aucun Algérien vraiment n'a trouvé ces termes trop violents. Le tract ne faisait qu'exprimer ce que tous les Algériens ressentaient au plus profond d'eux-mêmes : le colonialisme n'est pas une machine à penser, n'est pas un corps doué de raison. Il est la violence à l'état de nature et ne peut s'incliner que devant une plus grande violence »*<sup>170</sup>.

La leçon de l'Algérie et de la révolution Mexicaine s'applique de tous temps à travers l'Histoire. La lutte contre l'autorité sera violente, parce que l'autorité elle-même est violente et que l'inévitable répression est une escalade de cette violence. Même un "bon gouvernement" ne redistribuera pas de terre vers le bas s'il n'est pas menacé de la perte de son pouvoir. Le lobbying pour le changement social est un gâchis des maigres ressources des mouvements radicaux. Imaginez si les millions de dollars et les centaines de milliers d'heures d'efforts volontaires des progressistes, voire même de certains radicaux, mises dans les lobbies pour demander un bout de législation ou pour empêcher la réélection d'un politicien allaient plutôt dans le financement de centres sociaux activistes, de cliniques gratuites, de groupes de soutien aux prisonnier-e-s, de centres communautaires de résolution des conflits et d'écoles gratuites ? Nous pourrions alors peut être poser les bases d'un

---

169John Tutino, *From Insurrection to Revolution in Mexico: Social Bases of Agrarian Violence, 1750-1940* (Princeton : Princeton University Press, 1986), p.6.

170Fanon, *Les Damnés de la Terre*, p.66.

mouvement révolutionnaire sérieux. Mais au lieu de ça, un énorme quantité d'efforts est gâchée.

De plus, les activistes utilisant l'approche lobbyiste ne parviennent pas à voir qu'adresser des demandes à l'autorité est une mauvaise stratégie. Les activistes non-violent-e-s mettent toute leur énergie pour forcer les autorités à entendre leurs demandes alors qu'ils pourraient utiliser cette même énergie pour construire de la puissance, pour construire une base depuis laquelle mener la guerre. S'ils réussissent, qu'aura-t-il été accompli ? Au plus, le gouvernement exprimera une brève excuse, fera petite figure et verra la demande sur le papier (bien qu'en réalité, ils tourneront juste autour des choses pour éluder le problème). Après cela, les activistes perdront leur moment de gloire et leur initiative. Il leur faudra se mettre sur la défensive, changer de direction et réajuster leur campagne pour pointer du doigt le fait que la réforme n'est pas bonne. Les membres déçu-e-s de leur organisation quitteront le navire et l'opinion publique percevra l'organisation comme étant faible et impossible à satisfaire (rien d'étonnant à ce qu'autant d'organisations de type lobby crient à la victoire à la moindre ombre de compromis!).

Prenons par exemple le *School Of America Watch* (SOAW). Pendant plus de douze ans, l'organisation a organisé des manifestations annuelles passives, des documentaires et des campagnes d'éducation pour construire un pouvoir lobbyiste pour convaincre les politicien-ne-s de fermer la School Of America (SOA), une école de l'Armée qui a entraîné des dizaines de milliers d'officiers et de soldats Latino-américains qui ont été complices des pires atrocités et violations des droits de l'Homme dans leurs pays respectifs. En 2001, le SOAW avait obtenu presque assez de soutien au Congrès pour faire passer une note pour faire fermer la SOA. Sentant le danger, le Pentagone a simplement introduit une note alternative qui a "fermé" la SOA pour la rouvrir immédiatement sous un autre nom. Les politicien-ne-s ont pris la voie de sortie facile et ont fait passer la proposition du Pentagone. Pendant plusieurs années après cet événement, le SOAW a été incapable de regagner le soutien de nombre de ces politicien-ne-s, qui affirment qu'ils voulaient attendre et voir si la "nouvelle" école constituait une amélioration. Si le SOAW parvient un jour à faire fermer l'école, sous quelque nom que ce soit, les militaires peuvent tout simplement transférer ses opérations d'entraînement à la torture dans d'autres bases et programmes militaires dans le pays ou confier la plus grande partie de ce travail à des conseillers militaires à l'étranger. Si cela se passe, le SOAW se retrouvera sans aucune stratégie viable et sans avoir affecté le moins du monde le militarisme US<sup>171</sup>. Quand le gouvernement des États-Unis a-t-il déjà laissé une loi ou un traité l'empêcher de faire ce qu'il voulait ?

Si les radicaux modifiaient au lieu de ça leur approche pour combattre directement le militarisme US et qu'ils pouvaient devenir une menace sérieuse sans jamais s'approcher d'une table de négociations, les agents du gouvernement effrayés commenceraient à élaborer des compromis et à légiférer sur des réformes afin de prévenir la révolution. La décolonisation, la législation sur les droits civiques et presque toutes les autres grandes réformes ont été obtenues de cette manière. Les radicaux ne doivent jamais s'enfermer ou s'assurer une trahison en restant dans un lobby ou en s'asseyant à une table de négociations. En refusant de s'arrêter, les révolutionnaires mènent des négociations beaucoup plus dures que celles dont le but est de négocier. Même lorsqu'ils perdent,

---

<sup>171</sup>Plus récemment, le SOAW a finalement fait un pas en avant en travaillant avec les régimes d'Amérique Latine.

Plusieurs gouvernements de gauche d'Amérique du Sud, dont le Venezuela, l'Uruguay et l'Argentine, ont accepté de cesser d'envoyer leurs soldats et officiers à la SOA. Il s'agit d'un autre exemple de comment les pacifistes doivent se fier aux gouvernements, qui sont des institutions coercitives, pour accomplir leurs objectifs. Ils s'adressent spécifiquement aux gouvernements qui se sont opposés au "Consensus de Washington" et ont donc moins d'intérêts dans le fait de voir leurs troupes entraînées par les USA. Ces gouvernements ont cependant tous été actifs dans l'écrasement des mouvements populaires, avec des méthodes qui comprennent la suppression de médias dissidents et le meurtre de manifestant-e-s. Comme ces gouvernements sont issus de la gauche autoritaire, ils ont récupéré et fragmenté la rébellion. Le résultat final est le même que lorsqu'ils étaient plus étroitement liés avec Washington : le contrôle. Il serait également utile de noter que dans certains de ces cas, et notamment en Argentine, les mouvements sociaux violents ont joué un rôle majeur dans la mise à bas des anciens gouvernements affiliés aux États-Unis et dans l'élection de gouvernements gauchistes.

les mouvements radicaux tendent à provoquer des réformes. Les Brigades Rouges italiennes ont finalement échoué dans leur projet, mais elles constituaient une telle menace que l'État italien a institué un certain nombre de mesures sociales et culturellement progressistes (par exemple en augmentant l'éducation publique et les dépenses sociales, en décentralisant certaines fonctions du gouvernement, en intégrant le Parti Communiste au gouvernement et en légalisant le contrôle des naissances et l'avortement) dans un effort de s'attirer du soutien des militants de base à travers le réformisme<sup>172173</sup>.

L'approche de la 'construction d'alternative' emploie l'une des composantes importantes d'une stratégie révolutionnaire mais sous-estime toutes les autres composantes qui sont nécessaires à la victoire. L'idée est qu'en créant des institutions alternatives, nous pourrions prétendre à une société autonome et démontrer que le capitalisme et l'État sont des entités indésirables<sup>174</sup>. S'il est actuellement de première importance de construire ces alternatives pour la création et le maintien dans le temps d'un mouvement révolutionnaire, ainsi que pour déblayer le terrain pour les bases des sociétés libérées qui viendront après la révolution, il est tout à fait absurde de penser que le gouvernement va tranquillement s'asseoir et nous laisser construire les expérimentations sociales qui prouveront son obsolescence.

Les événements d'Argentine pendant l'effondrement économique de 2001 (les reprises d'usines par les ouvrier-e-s par exemple) ont grandement inspiré les anti-autoritaires. Les anarchistes non-violent-e-s (dont nombre d'académicien-ne-s) qui penchent pour la stratégie de la création pacifique d'institutions alternatives utilisent une interprétation diluée des événements argentins pour injecter un peu de vie dans leur stratégie qui, sans ça, serait un peu molle. Mais les usines occupées en Argentine ont survécu par l'un ou l'autre de ces moyens : ou bien elles ont été légalement reconnues et réintégrées à l'économie capitaliste, n'en faisant qu'une forme un peu plus participative d'entreprise ; ou alors en passant leur temps sur les barricades, en se battant avec des bâtons et des lance-pierres contre les tentatives d'expulsion par la police et en construisant des alliances avec les assemblées de voisinage prêtes à les soutenir dans l'emploi de ces moyens, faisant par cela craindre aux autorités une expansion du conflit si elles intensifiaient leurs tactiques. Et le mouvement des usines est sur la défensive. Sa théorie et sa pratique sont en conflit, parce qu'il n'est en général pas guidé par un but de remplacer le capitalisme par la diffusion d'alternatives contrôlées par les travailleurs. La plus grande faiblesse des travailleurs radicaux a été leur incapacité d'étendre leur mouvement à travers l'expropriation des usines où le patron était toujours aux commandes<sup>175</sup>. Une telle action les aurait placé-e-s au sein d'un conflit avec l'État plus grand que ce qu'ils et elles n'étaient prêt-e-s à assumer. Il est certain qu'il s'agit d'un exemple important et inspirant, mais tant qu'ils sont uniquement capables de s'emparer des usines déjà abandonnées, ils n'ont pas créé de modèle pour remplacer concrètement le capitalisme.

---

172Beck et al., « *Strike One to Educate One Hundred* », p.190-193.

173Ici, Gelderloos manque clairement de connaissances sur cette période italienne, au moins dans le texte. Attribuer aux seules Brigades Rouges le résultat de dix années de luttes très radicales (et pas seulement armée, bien que près d'un million de personnes aient été concernées par les pratiques de lutte violente dans le pays, selon le ministre de l'Intérieur italien de l'époque) est un lieu commun assez courant, même s'il est en général utilisé à l'inverse pour dénoncer "tout le mal qui s'est abattu sur l'Italie" et qui s'est matérialisé dans le slogan « Ou avec l'État, ou avec les Brigades Rouges », preuve là encore d'une belle mystification sémantique. [NdT]

174David Graeber, *Fragments of an Anarchist Anthropology* (Chicago : Prickly Paradigm Press, 2004). L'anarchiste et (pas par coïncidence) académicien David Graeber suggère qu'en plus de créer des alternatives sous la forme "d'institutions internationales" et de "formes locales et régionales d'auto-gouvernance", nous devrions priver les États de leur substance en leur ôtant "leur capacité à inspirer la terreur" (p.63). Pour accomplir cela, il propose que nous "prétendions que rien n'a changé, que nous permettions aux représentants de l'État de conserver leur dignité, en venant de temps en temps remplir un formulaire dans leur bureau, mais en les ignorant le reste du temps" (p.64). Il propose curieusement deux exemples de sociétés de Madagascar toujours dominées et exploitées par les régimes néocoloniaux comme preuve que cette pseudo-stratégie pourrait fonctionner d'une façon ou d'une autre.

175Penny McCall-Howard, "Argentina's Factories: Now Producing Revolution," *Left Turn*, no°7 (octobre/novembre 2002): <http://www.leftturn.org/Articles/Viewer.aspx?id=308&type=M>; et Michael Albert, "Argentine Self-Management", *Znet*, 3 novembre 2005, <http://www.zmag.org/content/showarticle.cfm?SectionID=26&ItemID=9042>.

Lors de la Convergence Anarchiste d'Amérique du Nord en 2004, l'intervenant Howard Ehrlich a conseillé aux anarchistes d'aujourd'hui d'agir comme si la révolution était déjà là et de construire le monde que nous voulons voir. En laissant de côté l'absence totale de sens que peut avoir ce conseil pour les personnes en prison, les peuples indigènes qui subissent des génocides, les Irakiens qui essaient de survivre sous occupation, les Africains qui meurent de diarrhée pour un simple manque d'eau potable et une majorité d'autres peuples du monde, sa position me fait me demander comment Ehrlich peut passer outre la longue histoire de répression du gouvernement contre les espaces autonomes au service des mouvements révolutionnaires.

A Harrisonburg, en Virginie, nous avons monté un centre de communauté anarchiste, l'avions ouvert pour permettre aux sans-abri d'y dormir pendant l'hiver et distribué de la nourriture et des vêtements gratuitement en-dehors de cet espace. Au bout de six mois, les flics nous ont virés en utilisant un créatif assemblage de lois sur le vagabondage et sur les codes de construction<sup>176</sup>. Dans les années 1960, la police avait développé un rôle actif dans le sabotage du programme de petits déjeuners gratuits que le Black Panther Party distribuait aux enfants.

Comment exactement sommes-nous sensés construire des institutions alternatives aujourd'hui si nous sommes impuissants à les protéger de la répression ? Comment trouverons-nous une terre sur laquelle construire des sociétés alternatives quand absolument tout dans cette société a un propriétaire ? Et comment pouvons-nous oublier que le capitalisme n'est pas hors du temps, qu'à une époque, tout était une 'alternative' et que le paradigme actuel s'est développé et étendu justement du fait de sa capacité de conquête et d'absorption de ces alternatives ?

Ehrlich a raison quand il dit que nous devons commencer à construire des institutions alternatives dès à présent, mais se trompe quant à l'importante tâche de détruire les institutions existantes et de nous défendre nous et nos espaces autonomes dans ce processus. Même lorsqu'elle est mixée avec des méthodes non-violentes plus agressives, une stratégie basée sur la construction d'alternatives qui se contraint au pacifisme ne sera jamais assez forte pour résister à la violence zélée que les sociétés capitalistes emploient lorsqu'elles conquièrent et absorbent les sociétés autonomes.

Pour finir, nous avons l'approche stratégique non-violente de la désobéissance généralisée. Cette stratégie tend à être la plus permissive des stratégies non-violentes, qui approuve souvent les destructions de propriétés et la résistance physique symbolique, bien que les campagnes non-violentes disciplinées et la désobéissance puissent se rejoindre dans ce type. Le récent film *The Fourth World War*<sup>177</sup> est au point de radicalité culminant de cette conception de la révolution, mettant en lumière les luttes de résistance de la Palestine au Chiapas tout en masquant au besoin les franges assez significatives de ces mouvements qui sont engagées dans la lutte armée, probablement pour ménager le confort de l'audience aux États-Unis. Les stratégies de désobéissance visent à renverser le système à travers les grèves, les blocages, les boycotts et d'autres formes de désobéissance et de refus. Bien que nombre de ces tactiques soient extrêmement utiles pour l'élaboration d'une pratique révolutionnaire réelle, la stratégie en elle-même a un certain nombre de vides à combler.

Ce type de stratégie peut seulement faire pression et obtenir quelques améliorations ; elle ne pourra jamais parvenir à détruire le pouvoir ou à remettre le contrôle de la société entre les mains du peuple. Lorsqu'une population s'engage dans la désobéissance généralisée, les puissants font face à

---

<sup>176</sup>Je ne veux pas faire le portrait de la répression comme étant quelque chose d'automatique. Parfois, les autorités ne font pas attention à quelque chose comme un centre de communauté anarchiste et, plus souvent, elles tentent de le contenir plutôt que de l'écraser. Mais par la manière forte ou plus douce, elles tracent une ligne qu'elles ne nous laisseront pas franchir sans combattre.

<sup>177</sup>Rick Rowley, *The Fourth World War* (Big Noise, 2003). Voir aussi ma critique de ce film, « The Fourth World War : A Review », disponible sur [www.signalfire.org](http://www.signalfire.org).

une crise. L'illusion de la démocratie ne fonctionne pas : c'est une crise. Les autoroutes ont été bloquées et les affaires ont chuté : c'est une crise. Mais les gens au pouvoir contrôlent toujours un large surplus, ils ne risquent pas d'être affamés par la grève. Ils contrôlent tout le capital dans le pays, même si une partie de celui-ci a été annulé par les occupations et les blocages. Mais plus important, ils ont toujours le contrôle des militaires et de la police (les élites ont beaucoup appris sur la façon de garder la loyauté des militaires depuis la Révolution Russe et, dans les décennies récentes, les seules défections militaires conséquentes ont eu lieu lorsque l'armée faisait face à une résistance violente et que le gouvernement semblait être à l'agonie ; la police, pour sa part, a toujours été une loyale servante).

Derrière les portes closes, les dirigeants d'entreprise, les chefs d'État et les généraux militaires se rencontrent. Peut-être n'ont-ils pas invité certains membres honteux de l'élite ; peut-être de nombreuses factions cherchent-elles à sortir renforcées de cette crise. Ils peuvent utiliser l'Armée pour balayer n'importe quelle barricade non-violente, reprendre n'importe quelle usine occupée et saisir le produit du travail des rebelles si ceux-ci essaient de développer une économie autonome. En dernier lieu, les puissants peuvent arrêter, torturer et tuer tous les leaders, contraindre le mouvement à la clandestinité et restaurer l'ordre dans les rues. Une population rebelle qui fait des sit-in ou jette des pierres ne peut pas tenir face à une armée à qui on a donné carte blanche pour l'usage de n'importe quelle arme de leur arsenal. Mais derrière les portes closes, les chefs sont d'accord pour dire que de telles méthodes ne sont pas les préférables : elles sont un dernier recours. Les utiliser signifierait détruire l'illusion de la démocratie pour des années et effrayerait les investisseurs et causerait du tort à l'économie. Ils gagnent donc en laissant les rebelles crier victoire : sous la pression des dirigeants économiques et militaires, le président et quelques autres politicien-ne-s élu-e-s abdiquent (ou encore mieux, s'enfuient en hélicoptère) ; les grands médias nomment ça révolution et commencent à claironner les croyances populistes du président remplaçant (qui a été choisi par les leaders économiques et militaires) et les activistes du mouvement populaire, s'ils se sont contraints à la non-violence plutôt que de se préparer à l'inévitable escalade des tactiques, perdent juste au moment où ils étaient aux portes de la révolution.

Au cours de sa longue histoire, cette stratégie n'est pas parvenue à faire en sorte que la classe des possédant-e-s, des directeurs d'entreprise et des agents démissionne et désobéisse, parce que leurs intérêts sont fondamentalement opposés à ceux de celles et ceux qui participent à la désobéissance. Ce que les stratégies de désobéissance ont par contre réussi à faire un certain nombre de fois, c'est à débouter certains régimes de gouvernement, bien que ceux-ci aient toujours été remplacés par d'autres régimes constitués parmi les rangs de l'élite (parfois des réformistes modérés, et parfois la direction du mouvement d'opposition lui-même). Cela s'est produit en Inde aux temps de la décolonisation et en Argentine en 2001, avec Marcos aux Philippines et Milosevič en Serbie (ce dernier exemple, et les "révolutions" similaires en Géorgie, en Ukraine et au Liban, ont démontré l'inefficacité de la désobéissance généralisée en ce qui concerne la remise concrète du pouvoir entre les mains du peuple ; tous ces coups d'état populaires ont en fait été orchestrés et financés par les USA pour installer des politicien-ne-s plus favorables aux marchés et aux États-Unis)<sup>178</sup>. Il n'est même pas vraiment correct de dire que les vieux régimes politiques sont "déboutés". Confrontés à une désobéissance grandissante et à la menace d'une réelle révolution, ils choisissent de remettre le pouvoir entre les mains d'autres régimes en qui ils ont confiance en ce qu'ils honoreront la trame basique du capitalisme et de l'État. Lorsqu'ils ne disposent pas de l'option du transfert de pouvoir, ils enlèvent leurs gants et tentent de brutaliser et de dominer le mouvement, qui ne peut se défendre et survivre sans intensifier ses tactiques. C'est ce qui est arrivé au mouvement anti-autoritaire des travailleurs aux États-Unis dans les années 1920.

---

178 Ian Traynor, « US Campaign Behind the Turmoil in Kiev », *Guardian UK*, 26 novembre 2004, <http://www.guardian.co.uk/international/story/0,,1360080,00.html>.

Les stratégies de désobéissance généralisée visent à mettre à bas le système, mais même en cela, elles ont moins d'efficacité que les stratégies qui ne renoncent pas à l'emploi de la violence. En prenant le même contexte que celui qui est nécessaire à la désobéissance généralisée – un mouvement de rébellion large et bien organisé – et en ne restreignant pas le mouvement à la non-violence, mais en soutenant la diversité des tactiques, celui-ci serait incroyablement plus efficace. En terme de mise à bas du système, il n'y a pas de comparaison possible entre le fait de s'enchaîner pacifiquement à un pont ou à une voie ferrée et celui de la faire sauter. Cette dernière chose provoque une obstruction plus longue dans le temps, coûte plus à la réparation, requiert une réponse plus dramatique de la part des autorités et fait également plus de dommages à leur image morale et publique tout en permettant aux personnes qui ont perpétré l'action de prendre la fuite et de continuer à se battre. Faire sauter une voie ferrée (ou utiliser des formes de sabotage moins spectaculaires et menaçantes, si la situation sociale suggère que cela aurait plus d'effets) effrayera et énervera les gens qui s'opposent au mouvement de libération plus que ne le ferait un blocage pacifique. Mais cela les conduira également à prendre le mouvement plus au sérieux, plutôt que de simplement l'écarter comme une simple nuisance (bien sûr, celles et ceux qui pratiquent la diversité des tactiques ont la possibilité de choisir entre des blocages pacifiques ou des actes de sabotage, selon leur estimation de ce que sera la réponse publique).

Même si elle est d'une façon ou d'une autre utile aux travailleurs, une stratégie de désobéissance généralisée ne signifie rien pour des populations déjà marginalisées, les populations excédentaires telles les nombreuses nations indigènes effacées par les expulsions ou l'extermination, parce que leur participation n'est pas vitale au fonctionnement de l'État agresseur. Les Ache d'Amazonie ne payent pas d'impôt sur le revenu et ils n'ont aucun boulot qu'ils pourraient quitter. La campagne génocidaire à leur encontre ne dépend pas de leur coopération ou de leur non-coopération. Les gens que les autorités aimeraient simplement voir tomber et mourir ne peuvent obtenir aucune amélioration par la désobéissance.

Comme nous l'avons vu, les principaux types de stratégies non-violentes se confrontent toutes à d'insurmontables impasses à long-terme. La stratégie morale ne comprend pas la façon dont l'État maintient le contrôle ; dès lors, elle est aveugle aux obstacles posés par les médias et par les institutions culturelles et n'offre aucune contrepartie à la capacité qu'ont les minorités armées de contrôler des majorités désarmées. L'approche lobbyiste gaspille des ressources en essayant de faire pression sur le gouvernement pour que celui-ci agisse contre ses propres intérêts. Les stratégies centrées sur la construction d'alternatives ignorent la capacité de l'État de réprimer les projets radicaux et le talent qu'a le capitalisme pour absorber et corrompre les sociétés autonomes. Les stratégies de désobéissance généralisée ouvrent la porte à la révolution mais refusent au mouvement populaire les tactiques nécessaires pour exproprier le contrôle direct de l'économie, redistribuer la santé et détruire l'appareil de répression de l'État.

La vue à long-terme qui démontre que ces genres de stratégies non-violentes sont inefficaces ont aussi une chance de faire paraître toute stratégie radicale un peu triste, vu comme la plupart des communautés anarchistes aux États-Unis sont probablement tout sauf préparées à se défendre contre l'État. Mais c'est dans notre engagement de tous les jours que nous, anti-autoritaires, devons stratégiquement dépasser la passivité et encourager à la radicalité et de là modifier les attentes lors de luttes futures. Les stratégies non-violentes empêchent ce travail. Elles nous découragent aussi dans les interactions avec la police et les médias, deux exemples qu'il vaut la peine d'approfondir.

Dans la communauté, la non-violence joue le rôle de police et de la stratégie de contrôle des foules. Les tactiques du pacifisme, à l'instar de nombreuses tactiques de la politique moderne de contrôle des foules, ont pour but de faire désescalader des situations potentiellement insurrectionnelles. Dans son livre détaillant l'histoire et le développement des forces de police modernes aux États-Unis, *Our Enemies in Blue*, Kristian Williams documente la façon dont la crise des années 1960-70 a démontré

à la police que leurs méthodes de gestion des insurrections populaires (comme les émeutes urbaines ou les manifestations radicales) ne faisaient qu'encourager à plus de résistance et plus de violence de la part de celles et ceux qui résistaient<sup>179</sup>. La résistance se renforçait, la police perdit le contrôle et le gouvernement dû envoyer l'Armée (et donc éroder l'illusion de démocratie et ouvrant la possibilité d'une rébellion réelle). Au cours des années suivantes, la police développa une politique de stratégie de contrôle des communautés pour améliorer leur image et leur contrôle sur les communautés potentiellement subversives qui s'organisaient, ainsi que des tactiques de contrôle des foules qui visaient à la désescalade. Les descriptions de ces tactiques reflètent exactement les recommandations que les pacifistes font sur la façon dont il faudrait tenir les manifestations. La police autorise des formes mineures de désobéissance tout en maintenant une communication avec les leaders de la protestation, sur qui ils font pression par avance pour amener la manifestation à se policer elle-même. Les '*Peace marshals*', correspondants de la police et autorisateurs de marche sont tous des aspects de cette stratégie, ce qui me conduit à me demander si les pacifistes en sont arrivés tou-te-s seul-e-s à ces idées, comme dérive logique de leur mentalité implicitement étatiste, ou s'ils étaient tellement enthousiasmés par cette idée d'aimer son ennemi qu'ils en ont avalé toutes les recommandations sur la façon de mener la résistance.

Dans tous les cas, aussi longtemps que nous continuerons de tolérer une direction non-violente, la police nous aura toujours exactement là où elle nous veut. Mais si nous refusons la désescalade et de collaborer avec la police, nous pouvons organiser des manifestations de rupture lorsqu'elles sont nécessaires et combattre sans compromis pour les intérêts de notre communauté ou de notre cause.

La non-violence conduit aussi à de mauvaises stratégies médiatiques. Les codes de conduite non-violente lors des actions de protestation contredisent la règle numéro un des relations avec les médias : toujours rester dans le message. Les activistes non-violent-e-s n'ont pas besoin d'utiliser les codes de la non-violence pour rester pacifiques. Ils le font pour renforcer leur conformité idéologique et pour asseoir leur leadership sur le reste de la foule. Ils s'en servent aussi comme d'une assurance, afin de pouvoir protéger leur organisation d'être diabolisée dans les médias si des éléments incontrôlables agissaient violemment au cours d'une manifestation. Ils ressortent alors le code de la non-violence comme preuve qu'eux ne sont pas responsables de la violence et se prosternent devant l'ordre régnant. Arrivé-e-s à ce point, ils ont déjà perdu la guerre médiatique. L'échange typique se déroule à peu près comme ça :

*Journaliste : Qu'avez-vous à dire des vitrines qui ont été brisées lors de la manifestation d'aujourd'hui ?*

*Manifestant-e : Notre organisation a une réputation non-violente bien connue. Nous condamnons les actions des extrémistes qui gâchent cette manifestation pour les gens de bonne volonté qui s'inquiètent de la survie des forêts / mettre fin à la guerre / pouvoir faire cesser ces expulsions.*

Les activistes obtiennent rarement plus qu'une citation de deux lignes ou de dix secondes dans les médias. Les activistes non-violent-e-s que nous prenons pour exemple ci-dessus gaspillent leur minute d'audience en se mettant sur la défensive en faisant passer leur cause au second plan par rapport aux préoccupations de l'élite (la destruction de propriétés par des manifestant-e-s) et en admettant une faiblesse, un échec et un manque d'organisation face au public (en prenant simultanément la responsabilité pour d'autres manifestant-e-s tout en reconnaissant leur incapacité à les contrôler). Et dernière chose mais pas la moindre, en poignardant des allié-e-s dans le dos et en divisant le mouvement<sup>180</sup>. Cet échange aurait dû se dérouler comme ceci :

---

<sup>179</sup>Williams, *Our Enemies in Blue*.

<sup>180</sup>« Les conflits internes sont une autre source de grande vulnérabilité au sein du mouvement. » Randy Borum et Chuck Tilby, « Anarchist Direct Actions : A Challenge for Law Enforcement », *Studies in Conflict and Terrorism*, n°28 (2005), p.219. La police elle-même salive devant de tels coups de couteau dans le dos.

*Journaliste : Qu'avez-vous à dire des vitrines qui ont été brisées lors de la manifestation d'aujourd'hui ?*

*Manifestant-e : Ce n'est vraiment pas grand chose en comparaison de la violence de la déforestation / de la guerre / de ces expulsions [Insérer des faits marquants sur le sujet].*

S'ils sont mis-es sous pression ou interrogé-e-s par des agents de la loi, les activistes peuvent insister sur le fait qu'ils ne sont pas personnellement responsables des destructions de propriétés et ne peuvent faire de commentaires sur les motivations de celles et ceux qui le sont (mais il est toujours mieux de ne pas parler avec des membres des grands médias comme s'ils étaient d'êtres humains, parce qu'ils se comportent rarement comme tels. Les activistes ne devraient répondre que par de courtes déclarations qui abordent le sujet avec tact ; autrement, les éditeurs ont tendance à utiliser des citations vides de sens et à censurer l'information, ou à faire s'opposer les citations). Si les activistes parviennent à garder le point de mire sur la thématique réelle, ils peuvent se permettre de nouvelles opportunités de pouvoir laver leur nom tout en continuant de ramener le sujet sur la table (avec des tactiques telles qu'écrire des lettres à l'éditeur ou protester contre des accusations parues dans les médias). Mais si les activistes sont plus préoccupé-e-s par le fait de laver leur nom que par leur sujet, ils sont vraiment ingénu-e-s.

A première vue, une conception militante (dans le sens radical du terme) de la révolution semble moins praticable qu'une conception non-violente, mais c'est parce qu'elle est réaliste. Les gens doivent comprendre que le capitalisme, l'État, la suprématie blanche, l'impérialisme et le patriarcat constituent tous une guerre menée contre le peuple de cette planète. Et que la révolution est une intensification de cette guerre. Nous ne pouvons nous libérer et créer les mondes dans lesquels nous voulons vivre si nous concevons le changement social fondamental comme une bougie que l'on allumerait dans la pénombre, conquérant les cœurs et les esprits et révélant la vérité au pouvoir, porteuse de sagesse et capturant l'attention des gens, ou toute autre parade passive. Des millions de personnes meurent chaque année sur cette planète pour une raison aussi simple que le manque d'eau potable. Puisque les États et les multinationales qui ont usurpé le contrôle des ressources n'ont pas trouvé de moyen de profiter des vies de ces personnes, ils les laissent mourir. Des millions de personnes meurent chaque année parce que quelques entreprises et les gouvernements qui leur sont alliés refusent d'autoriser la production de médicaments génériques contre le SIDA ou d'autres maladies. Pensez-vous vraiment que les institutions et les individus de l'élite ont réellement quelque chose à foutre de nos protestations ?

Ils nous ont déclaré la guerre, et nous devons la leur renvoyer. Pas parce que nous sommes en colère (bien que nous devrions l'être), pas pour se venger, et certainement pas parce que nous agissons impulsivement, mais parce que nous avons pesé la possibilité de la liberté contre la certitude de la honte de vivre sous quelque forme de domination que ce soit à laquelle nous nous confrontons sur notre partie spécifique du globe terrestre ; parce que nous réalisons que certain-e-s se battent déjà, souvent seul-e-s, pour leur libération, qu'ils et elles en ont le droit et que nous devrions les soutenir ; et parce que nous comprenons que l'essaimage des prisons qui endeuilent notre monde sont à présent si bien construites que la seule façon de nous libérer est de se battre et de détruire ces prisons et de vaincre les geôliers par tous les moyens nécessaires.

Réaliser qu'il s'agit d'une guerre peut nous aider à décider ce que nous devons faire et à dessiner des stratégies efficaces et de longue haleine. Celles et ceux d'entre nous qui vivons en Amérique du Nord, en Europe et dans certaines autres parties du monde vivons sous l'illusion de la démocratie. Le gouvernement prétend poliment qu'il ne nous tuerait jamais si nous défions son autorité, mais ce n'est qu'un jeu d'apparences. Lors de son adresse annuelle au Congrès, le 3 décembre 1901, le Président Theodore Roosevelt, en parlant des ennemis du jour, déclarait : « *Nous devrions mener*

*une guerre d'une redoutable efficacité non seulement contre les anarchistes, mais aussi contre tous ceux qui sympathisent activement et passivement avec les anarchistes* »<sup>181</sup>. Cent ans plus tard, en septembre 2001, le Président George W. Bush annonçait : « *Ou vous êtes avec nous, ou vous êtes avec les terroristes* »<sup>182</sup>.

En plus de montrer à quel point notre gouvernement a peu changé en un siècle, cette citation pose une question intéressante. Bien sûr que nous pouvons rejeter cette déclaration de Bush, qui voudrait que l'on déclare allégeance à la Maison Blanche si on n'est pas d'accord avec Oussama Ben Laden. Mais si l'on insiste sur la déloyauté, alors sans même n'aie de rapport avec nos tendances personnelles, Bush nous a jugé comme des terroristes, et le Ministère de la Justice nous a démontré qu'il pouvait nous poursuivre en tant que tels – avec par exemple sa campagne contre les activistes de l'écologie radicale qu'il a catégorisé-e-s "d'écoterroristes"<sup>183</sup>, avec l'espionnage des dissident-e-s par la *Joint Terrorism Task Force* et par le harcèlement, la répression et la déportation des musulman-e-s et des immigrant-e-s, ce qui a été la principale activité de 'sécurité' du gouvernement depuis le 11 septembre. Nous pourrions fièrement reconnaître que le mot 'terroriste' a été la marque de choix que le gouvernement a apposé pendant des décennies aux combattant-e-s de la liberté, et cet honneur est certainement prématuré, étant donné l'état de notre mouvement. Mais la résistance pacifiée aux États-Unis n'est pas à son aise dans le rôle de combattant-e de la liberté. Plutôt que d'assumer le fait que la guerre est déjà là, nous avons glissé du côté sûr de la dichotomie de Bush, que nous l'admettions ou non, et la non-violence a été notre excuse.

Le Général Frank Kitson, un influent théoricien Britannique de l'Armée, de la police et du contrôle social dont les stratégies se sont disséminées et ont été adoptées par l'État et les agences de police aux USA, divise les perturbations sociales en trois niveaux : préparation, non-violence et insurrection<sup>184</sup>. La police le comprend et fait ce qu'elle peut pour contenir les dissident-e-s et les masses désabusées dans les deux premiers stades. Beaucoup de ces dissident-e-s ne comprennent pas cela. Ils ne comprennent pas ce qu'implique la redistribution du pouvoir dans notre société et ils s'empêchent (tout en empêchant leurs allié-e-s par la même occasion) de pouvoir suivre cette route.

Il est relativement évident que l'État est plus effrayé par les groupes pouvant faire usage de la violence que par les groupes non-violents, et j'ai utilisé ceci comme preuve que les groupes radicaux sont plus efficaces. L'État comprend qu'il doit réagir avec plus de force et d'énergie pour neutraliser les mouvements révolutionnaires violents. J'ai entendu plus d'un-e activiste non-violent-e prendre cela à l'envers pour arguer que les tentatives non-violentes vers la révolution sont plus efficaces parce que les tentatives radicales seront sauvagement réprimées (et dans d'autres chapitres, j'ai déjà cité ces activistes pour montrer que leur principale préoccupation est leur propre sécurité). C'est vrai, la voie vers la révolution qu'imaginent les activistes radicaux est beaucoup plus dangereuse et difficile que celle qu'envisagent les pacifistes, mais elle a l'avantage d'être réaliste, au contraire des fantaisies pacifistes. Mais cette jonglerie logique mérite d'être examinée de plus près.

---

181 Cité dans *Fifth Estate*, n°370 (automne 2005), p.34.

182 George W. Bush, « Address to a Joint Session of Congress » (discours, Capitole des États-Unis, Washington DC, 20 septembre 2001), <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2001/09/20010920-8.html>.

183 Au moment où j'écris, plus d'une douzaine de membres supposé-e-s du Front de Libération de la Terre (ELF) et du Front de Libération Animale (ALF) ont été arrêté-e-s après que le FBI infiltre le mouvement écologiste. On les a menacé-e-s de peine à perpétuité pour de simples incendies, et devant une telle pression, plusieurs ont accepté de donner des informations au gouvernement. Six activistes du Stop Huntingdon Animal Cruelty (SHAC), un groupe qui a mené une campagne de boycott agressive et victorieuse contre une entreprise qui expérimentait sur les animaux, ont été accusés en mars 2006 sous le coup de l'*Animal Enterprise Terrorism Act* (Acte sur l'Entreprise Terroriste lié à la question animale). De plus, Rodney Coronado, un activiste indigène et écologiste de longue date, ancien prisonnier de l'ELF, a récemment été renvoyé en prison pour plusieurs années pour avoir organisé un atelier qui encourageait l'environnementalisme radical et comportait des informations sur la façon dont il avait confectionné l'engin incendiaire utilisé lors de l'attaque pour laquelle il avait déjà été mis en prison.

184 Williams, *Our Enemies in Blue*, p.201.

Les pacifistes affirment qu'ils sont plus efficaces parce qu'ils ont plus de chance de survivre à la répression. Leur raisonnement est que les radicaux donnent à l'État une excuse pour les éliminer (cette excuse étant l'autodéfense contre un ennemi violent), tandis que l'État ne serait pas capable d'utiliser une violence déchaînée contre des pacifistes, parce qu'il n'y a pas de justification. L'idée naïve sur laquelle se base ce raisonnement est que les gouvernements seraient dirigés par l'opinion publique, plutôt que le contraire. En passant sur le sophisme de la non-violence, nous pouvons facilement établir le facteur qui détermine si la répression du gouvernement sera une mesure populaire dans l'opinion publique. Ce facteur est la légitimation populaire, ou son absence, dont jouit le mouvement de résistance – cela n'a rien à voir avec la violence ou la non-violence. Si les gens ne voient pas le mouvement de résistance comme légitime ou important, s'ils déploient les drapeaux avec les autres, ils approuveront même si le gouvernement en vient aux massacres. Mais si les gens sympathisent avec le mouvement de résistance, la répression fera naître plus de résistance. Le massacre d'un groupe pacifique de Cheyennes et d'Arapahos à Sand Creek n'a reçu qu'applaudissements de la part de la citoyenneté blanche de l'Union. La réponse nationale à la répression des 'communistes' sans défense dans les années 50 a été semblable. Mais lors des pics de popularité, les tentatives des Britanniques de réprimer l'Armée Républicaine Irlandaise (IRA) n'a provoqué que plus de soutien à l'IRA et plus de ressentiment vis-à-vis des Anglais, en Irlande comme au niveau international. La décennie dernière, les tentatives Serbes d'écraser l'Armée de Libération du Kosovo a eu le même effet.

Le gouvernement peut réprimer les groupes non-violents et les groupes radicaux sans avoir de retour de flammes tant qu'il a le contrôle du terrain idéologique. Les groupes non-violents peuvent opérer avec moins d'indépendance culturelle et de soutien populaire parce qu'ils tendent à avoir des objectifs moins haut placés et à constituer une menace moindre, tandis qu'un groupe adoptant la diversité des tactiques est, de par son existence même, un défi direct adressé au monopole de la force de l'État. Ceux-ci comprennent qu'il leur faut renverser l'État et que, tant qu'ils n'aident pas à créer une large culture de résistance (ou bien qu'ils émergent d'une telle culture), ils seront isolés et en cavale. Les pacifistes, de leur côté, ont la possibilité d'éviter la confrontation avec le pouvoir d'État et de prétendre qu'ils sont engagés dans un processus de transformation magique de l'État grâce au 'pouvoir de l'amour' ou de leur 'sagesse non-violente', ou en distribuant des images à briser les cœurs dans les médias, ou n'importe quoi d'autre. La prévalence ou la rareté du pacifisme est un bon baromètre de la faiblesse du mouvement. Un soutien populaire fort permet à un mouvement radical de survivre à la répression ; si un mouvement s'est construit un soutien populaire pour la lutte radicale contre l'État, il sera d'autant plus près de la victoire.

Un État décide de réprimer les activistes et les mouvements sociaux lorsqu'il évalue que les objectifs des dissident-e-s sont menaçants et réalisables. Si ce but est de s'emparer ou de détruire le pouvoir d'État, et que les agents de l'État estiment qu'il y a une chance que l'on approche de ce but, ils réprimeront ou détruiront le mouvement, sans tenir compte des tactiques employées par celui-ci. La violence encourage-t-elle la répression ? Pas nécessairement. Voyons quelques cas et comparons la répression des Wobblies avec celle des anarchistes Italiens immigrés ou des mineurs des Appalaches. Les trois cas ont eu lieu à la même période, entre la première guerre mondiale et les années 20, aux États-Unis.

Les Industrial Workers of the World (IWW) – dont les membres étaient connus sous le nom de 'Wobblies' – étaient un syndicat anarchiste dont le but était l'abolition du travail salarié. A son pic, en 1923, l'IWW comptait presque un demi-million de membres et de soutiens actifs. Dans les premiers temps, le syndicat était disposé à l'usage de méthodes violentes : certains des dirigeants de l'IWW encourageaient le sabotage. Cependant, le syndicat n'a jamais totalement rejeté la non-violence et ses tactiques principales étaient l'éducation, les manifestations, les 'combats de discours publics' et la désobéissance civile. L'organisation officielle et la structure centralisée de l'IWW en a fait une cible facile pour la répression gouvernementale. En réponse à la pression de l'État,

l'organisation ne pris même pas position publique contre la guerre mondiale. « *Au bout du compte, la direction s'est prononcée contre le fait d'encourager explicitement à violer la loi [en s'opposant au service militaire]. Mais au vu de la façon dont ils ont ensuite été traités pas les agents fédéraux et de l'État, ils auraient tout aussi bien pu le faire* »<sup>185</sup>. Les Wobblies accédèrent à la requête de l'État d'en rester à la passivité en supprimant le pamphlet d'un discours Elizabeth Gurley Flynn de 1913 qui encourageait au sabotage. L'IWW retira ce genre de livres et de publications de la circulation et a « *officiellement renoncé à l'usage du sabotage par tou-te-s ses membres* »<sup>186</sup>. Bien sûr, aucune de ces actions ne sauva le syndicat de la répression, parce que le gouvernement l'avait déjà identifié en tant que menace à neutraliser. Le but de l'IWW (l'abolition du travail salarié à travers le raccourcissement progressif de la semaine de travail) était une menace pour l'ordre capitaliste et la taille du syndicat lui avait donné le pouvoir de faire circuler ces idées dangereuses et de mener des grèves significatives. Une centaine de Wobblies de Chicago furent traduits en justice en 1918, en plus des dirigeants de Sacramento et de Wichita. Le gouvernement les accusait de sédition, d'appel à la violence et de syndicalisme criminel. Tous furent jugés coupables. Après l'emprisonnement et d'autres épisodes de répression (dont le lynchage de dirigeants de l'IWW dans certaines villes), « *la force dynamique du syndicat avait été perdue ; il n'a jamais recouvré sa main sur le mouvement des travailleurs en Amérique* »<sup>187</sup>. Les Wobblies avaient accommodé le pouvoir d'État et s'étaient pacifié-e-s, renonçant aux tactiques violentes. Ce fut un pas sur la route de leur répression. Ils furent incarcérés, battus, lynchés. Le gouvernement les réprimait à cause de leur radicalité et de la popularité de leurs idées. Renoncer à la violence les a empêché de défendre ces idées.

Les anarchistes Italiens immigrés qui vivaient en Nouvelle Angleterre survécurent à la répression au moins aussi bien que les Wobblies, bien que leurs rangs aient été bien moins nombreux et leurs tactiques plus spectaculaires – ils avaient en effet dynamité les maisons et les bureaux de plusieurs agents du gouvernement et presque tué le procureur général des États-Unis A. Mitchell Palmer<sup>188</sup>. Les plus militants des anarchistes Italiens étaient les Galléanistes<sup>189</sup>, qui se sont jetés dans la guerre de classe. A la différence des Wobblies, ils s'exprimèrent et s'organisèrent ouvertement contre la Première Guerre Mondiale, à travers des manifestations, des discours et la publication des textes contre la guerre les plus révolutionnaires et sans compromis, tels que ceux parus dans *Cronaca Sovversiva* (que le Ministère de la Justice a déclaré être « *le plus dangereux journal publié dans ce pays* »)<sup>190</sup>. De fait, plusieurs d'entre eux furent abattus par la police au cours de manifestations contre la guerre. Les Galléanistes ont énergiquement soutenu l'organisation des syndicats dans les usines de Nouvelle Angleterre et étaient les soutiens essentiels de plusieurs grandes grèves ; ils trouvèrent aussi le temps de s'organiser contre la vague montante du fascisme aux États-Unis. Mais les Galléanistes ont laissé leur plus grande marque dans leur refus d'accepter la répression du gouvernement.

Ils réalisèrent des douzaines d'attentats à la bombe dans les villes de Nouvelle Angleterre et à Milwaukee, New York, Pittsburgh, Philadelphie, Washington et ailleurs, la plupart du temps en réponse à l'arrestation ou au meurtre de camarades par les forces de l'État. Certaines de ces attaques furent des campagnes bien coordonnées dans lesquelles avaient lieu de multiples explosions simultanées. La plus grande fut l'attentat de Wall Street en 1920 en réponse au montage autour de Sacco et Vanzetti (qui n'étaient pas impliqués dans le braquage de Braintree pour lequel ils ont été

---

185JH, « World War 1 : The Chicago Trial », *Fifth Estate*, n°370 (automne 2005), p.24.

186JH, « Sabotage », *Fifth Estate*, n°370 (automne 2005), p.22.

187JH, « World War 1 : The Chicago Trial », p.24.

188Paul Avrich, *Sacco and Vanzetti : The Anarchist Background* (Princeton : Princeton University Press, 1991), p.153, 165.

189Les Galléanistes étaient un groupe d'anarchistes regroupés autour d'un journal publié par Luigi Galleani. Bien qu'ils aient été influencés par la tendance de Galleani de l'anarchisme, ils ne l'ont pas choisi pour leader et ne s'appelaient d'ailleurs pas par son nom. Le terme 'Galléanistes' est plutôt un terme de convenue.

190Paul Avrich, *Sacco and Vanzetti : The Anarchist Background*, p.127.

exécutés, mais qui ont probablement joué un rôle de soutien pour les attentats Galléanistes). Cette action fit 33 morts, 2 millions de dollars de dégâts et détruisit, entre autres choses, la House of Morgan, le bâtiment du financier J.P. Morgan. Les fédéraux menèrent une vaste enquête et une grande chasse à l'homme mais ne prirent jamais personne. Paul Avrich a attribué l'attentat à un Galléaniste isolé, Mario Buda, qui s'échappa en Italie et continua son œuvre jusqu'à ce que le régime de Mussolini l'arrête<sup>191</sup>.

Le gouvernement déploya d'énormes efforts pour réprimer les anarchistes Italiens et avec un succès qui n'a été que très partiel. Les forces du gouvernement en tuèrent quelques-uns à travers l'action de la police ou les exécutions judiciaires et en emprisonnèrent une douzaine de plus, mais à la différence des Wobblies, les Galléanistes évitèrent l'arrestation en masse. Cela était en partie dû aux formes d'organisations décentralisées et à une culture de la sécurité que la conception radicale de la révolution des Italiens les a poussé à adopter. Et il devrait être bien pris en compte le fait que les Galléanistes risquaient particulièrement de subir la répression parce qu'au contraire de nombreux Wobblies, ils pouvaient aussi être pris pour cible de la xénophobie des WASP et menacés d'extradition (et de fait, environ 80 d'entre eux furent expulsés du territoire, tandis que les autres gardaient la possibilité de rester très actifs)<sup>192</sup>. La réponse sans compromis des Galléanistes à la répression d'État a au moins eu comme résultat visible de décourager la répression (en plus d'effrayer le gouvernement et les patrons, qui ne se risquaient plus aussi facilement à faire quoi que ce soit qui puisse inciter leurs travailleurs à rejoindre les anarchistes poseurs de bombes). A travers la menace de lettres piégées, ils forcèrent le détective prodigue du FBI qui avait été l'instrument de leur poursuite et de l'arrestation de plusieurs de leurs camarades en 1918 à devoir se cacher et à complètement quitter l'agence en 1919<sup>193</sup>. La seule conséquence à laquelle les agents du gouvernement responsables de la répression des Wobblies durent faire face fut une promotion.

Entre 1919 et 1920, au moment du zénith du *Red Scare*<sup>194</sup>, quelques-uns des anarchistes Italiens furent pris, bien qu'ils aient pu rester actifs et sans compromis et qu'ils n'aient pas sombré aussi vite que les Wobblies. En octobre 1920, *Cronaca Sovversiva*, le journal qui servait de point de rencontre pour nombreux des Galléanistes, fut finalement supprimé par les autorités, et l'intérêt principal de l'activité des immigrés anarchistes Italiens revint se poser sur l'Italie, vers laquelle beaucoup d'activistes s'étaient envolés ou avaient été expulsés. La fin de leur mouvement aux États-Unis n'a pas été la fin de leur mouvement dans l'absolu, au contraire, et ces anarchistes furent pendant plusieurs années parmi les principaux opposants à Mussolini qui, comme ses collègues Américains, avaient peur d'eux et fit de leur répression une priorité (et de fait, le nouveau directeur du FBI, J. Edgar Hoover, abreuva les fascistes d'informations importantes dans le but spécifique de détruire les anarchistes Italiens)<sup>195</sup>. Et certains des anarchistes Italiens exilés prirent part à la Guerre Civile Espagnole en 1936. Bien que l'anarchisme italien n'aie « jamais repris » aux États-Unis après 1920, « les anarchistes n'ont en aucun cas disparu de la scène »<sup>196</sup>. Avec leur dynamique internationale, ils ont organisé l'opposition aux dictatures communistes et fascistes montantes (ils étaient le « fer de lance de la lutte antifasciste » dans les Little Italy partout aux USA)<sup>197</sup> et transformé la campagne de soutien à Sacco et Vanzetti en une cause à l'échelle mondiale.

Loin d'être des figures universellement aliénantes, Sacco et Vanzetti gagnèrent le soutien de leurs communautés – les Italien-ne-s comme les WASP – et le soutien de grands personnages aux États-

---

191Ibid., p.207. [NdT : sur le sujet, on peut aussi lire Mike Davis, *Petite Histoire de la Voiture Piégée*, publié aux éditions la Découverte et aux éditions Zones, car cet attentat est l'acte de naissance de la voiture piégée]

192Ibid., p.127.

193Ibid., p.147.

194Le *Red Scare*, 'peur des rouges', littéralement, est le nom donné à la chasse aux sorcières communistes aux États-Unis après la Révolution Russe [NdT].

195Paul Avrich, *Sacco and Vanzetti : The Anarchist Background*, p.209.

196Ibid., p.211.

197Ibid., p.213.

Unis comme en Europe et cela malgré le fait d'être emprisonné et malgré leur appel continu à la révolution violente et aux campagnes d'attentats contre les autorités. Leurs soutiens extérieurs ne les découragèrent pas. Entre 1926 et 1932, les anarchistes réalisèrent plusieurs autres attentats, prenant pour cible le juge, le gouverneur, le bourreau et la personne dont l'appel à la police avait fait arrêter les deux camarades. Aucun des dynamiteurs n'a jamais été pris. Les anarchistes Italiens continuèrent également à agiter et à diffuser leurs idées : le successeur de *Cronaca Sovversiva*, *L'Adunata dei Refrattari*, parût pour 40 années de plus, jusque dans les années 1960.

La guerre de la Mine en Virginie de l'Ouest offre un autre exemple de réponse du gouvernement aux tactiques militantes radicales. Lorsque les propriétaires de la mine réprimèrent les efforts que leurs mineurs faisaient pour se constituer en syndicat – en licenciant les membres du syndicat et en introduisant des jaunes – les rebelles des Appalaches répondirent avec force. Ils ouvrirent le feu sur les jaunes et tuèrent plusieurs matons et flics que la compagnie charbonnière avait envoyé pour les réprimer. Un conflit de guérilla puis une véritable guerre se développa alors. A plusieurs occasions, la police et les milices ouvrirent le feu sur les campements des mineurs, prenant pour cibles les femmes et les enfants. Lors du massacre le plus célèbre, ils tirèrent sur Sid Hatfield qui, en sa qualité de shérif, se battait contre la répression menée par les milices de la compagnie. Des milliers de mineurs armés formèrent une armée et marchèrent sur Logan, en Virginie de l'Ouest, pour déposer (et pendre) le shérif de la ville, qui était particulièrement actif dans la répression des syndicats de mineurs. L'armée US répondit en envoyant des milliers de soldats, de mitrailleuses et même avec des bombardements aériens pendant ce qui devint la Bataille de Blair Mountain. Après la bataille, les mineurs reculèrent. Mais malgré le fait d'avoir participé à l'un des plus grands épisodes de mutinerie armée du siècle, très peu d'entre eux furent condamnés à des peines de prisons sérieuses – la plupart ne furent même pas punis – et le gouvernement mis en quelque sorte de l'eau dans son vin et autorisa la syndicalisation des mines (leur syndicat existe toujours aujourd'hui)<sup>198</sup>.

Plus récemment, les stratèges de la police, écrivant sur le mouvement anarchiste, ont noté : « *L'infiltration dans les factions les plus radicales – et souvent les plus violentes – est particulièrement difficile... La nature même de suspicion du mouvement et des mesures de sécurité avancées rendent l'infiltration longue et difficile* »<sup>199</sup>. L'affirmation comme quoi les groupes non-violents ont plus de chances de survivre à la répression ne tient donc pas face à un examen plus minutieux. En laissant de côté les tendances du pacifisme à faire un pas de côté par avance, de sorte à ce qu'elles ne représentent jamais la menace de changer quelque chose... il semblerait que ce soit justement le contraire qui soit vrai.

Prenons pour exemple quelques points de la soit-disant résistance non-violente à l'occupation américaine en Irak, l'un des principaux sujets d'actualité. Le pacifisme voyant une victoire dans le fait d'éviter ou de faire décroître la violence, il ne peut donc naturellement pas se confronter directement à la violence. Toute résistance réelle à une occupation militaire conduirait à une augmentation de la violence (puisque les occupants essaient de mater la résistance) avant la libération et une possibilité de paix réelle – les choses doivent empirer avant de s'améliorer. Si la résistance Irakienne est vaincue, la situation paraîtra plus pacifique, mais en réalité la violence spectaculaire de l'état de guerre se sera transformée en la violence menaçante, invisible et planante de l'occupation victorieuse et le peuple Irakien se trouvera alors bien plus loin de la libération. Et beaucoup d'activistes non-violent-e-s sont prompt-e-s à (mal) interpréter cette paix apparente comme une victoire, tout comme ils furent le retrait des troupes US du Vietnam comme une victoire alors que les bombardements s'intensifiaient et qu'un régime soutenu par les USA continuait d'occuper le Sud-Vietnam.

---

198Lon Savage, *Thunder in the Mountains : The West Virginia Mine War, 1920-21* (Pittsburgh : University Of Pittsburgh Press, 1990).

199Borum et Tilby, « Anarchist Direct Actions », p.220.

Ce que les activistes non-violent-e-s contre la guerre sont incapables de réaliser, c'est que la résistance la plus importante et probablement la seule résistance ayant réellement du sens contre l'occupation de l'Irak est la résistance portée par le peuple Irakien lui-même. Dans l'ensemble, les Irakien-ne-s ont choisi la lutte armée<sup>200</sup>. Les Américain-e-s qui condamnent cela tout en n'ayant aucune connaissance personnelle de ce qu'est l'organisation de la résistance en Irak ne font qu'étaler leur ignorance. Les gens qui aux États-Unis clament être contre la guerre utilisent la non-violence pour fuir leur responsabilité de soutenir la résistance irakienne. Ils avalent la propagande des médias et prétendent que tous les groupes de résistance en Irak sont composés d'autoritaires et de fondamentalistes patriarcaux alors qu'il est facile de se rendre compte, pour quiconque cherche un peu à savoir, que la résistance irakienne contient une grande diversité de groupes et d'idéologies. La non-violence, dans ce cas là, est un plus grand obstacle que la peur de la répression gouvernementale pour la construction de relations de solidarité et pour devenir des allié-e-s critiques des groupes de résistance les plus libérateurs. Les condamner tous à la fois assure le fait que les seuls groupes qui recevront un soutien extérieur seront les groupes autoritaires, patriarcaux et fondamentalistes. L'approche du mouvement contre la guerre aux États-Unis vis-à-vis de la résistance irakienne ne peut même pas être qualifiée de mauvaise stratégie : elle révèle une absence totale de stratégie, et il s'agit de quelque chose auquel il nous faut remédier.

Les stratégies de la non-violence ne peuvent pas défaire l'État – elles tendent à refléter un manque de compréhension de la nature même de l'État. Le pouvoir de l'État est auto-perpétué ; il attaquera les mouvements de libération par tous les moyens dont il dispose. Si les tentatives de renverser une telle structure de pouvoir survivent aux premières phases de la répression, l'élite transformera le conflit en conflit militaire et les gens qui n'utilisent que des tactiques non-violentes ne peuvent vaincre une armée. Le pacifisme ne peut se défendre contre l'extermination générale. Tel qu'il est expliqué dans une étude de la révolution dans les sociétés modernes :

*« Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, les Allemands n'étaient pas habitués à la résistance passive (lorsqu'elle avait lieu) ; mais les forces armées d'aujourd'hui sont bien mieux préparées à répondre à la non-violence, à la fois techniquement et psychologiquement. Les avocats de la non-violence, nous rappelle un spécialiste militaire Britannique, "sont enclins à oublier que ses plus grands succès ont été obtenus face à des adversaires dont le code de moralité était fondamentalement semblable et dont la dureté était donc limitée... La seule impression qu'il semble qu'elle ait eu sur Hitler fut d'exciter ses impulsions d'écrasement de tout ce qui n'était à ses yeux que pitoyable faiblesse...". Si nous acceptons les prémisses des révolutionnaires Noirs de ce pays, c'est-à-dire que nous vivons dans une société raciste, on peut difficilement s'attendre à moins de dureté...*

---

200En janvier 2006, 88% des Sunnites d'Irak et 41% des Chiites disaient approuver les attaques contre les forces dirigées par les USA (Editor & Publisher, « Half of Iraqis Back Attacks on US », republié dans *Asheville Global Report*, n°369, 15 février 2006: [http://www.agmnews.org/section=archives&cat\\_id=13&section\\_id=10&briefs=true](http://www.agmnews.org/section=archives&cat_id=13&section_id=10&briefs=true)). Il est possible, étant donné le climat de répression politique en Irak, que ces pourcentages soient en réalité plus élevés mais que certaines personnes n'aient pas souhaité exprimer leur soutien à l'insurrection aux sondeurs. En août 2005, 82% des Irakien-ne-s disaient « s'opposer fortement » à la présence des troupes d'occupation, selon un sondage militaire Britannique secret qui a fuité à la presse. Le même pourcentage disait vouloir que les soldats US quittent leur pays dans un sondage de mai 2004 de la Coalition pour une Autorité Provisoire (Thomas E. Ricks, "82 Percent of Iraqis Oppose US Occupation," *Washington Post* (May 13, 2004) : <http://www.globalpolicy.org/ngos/advocacy/protest/iraq/2004/0513poll.htm>). Il est cependant difficile de parler aujourd'hui de la résistance Irakienne parce que la couverture des médias occidentaux nous fait penser que la seule chose qui se passe sont les attentats sectaires à la bombe contre les civils. Une forte probabilité existe que ces attentats soient commandités par les occupants, bien que nous ne puissions pas, d'ici, réellement savoir ce qu'il se passe dans la résistance. Il suffit de dire que la plupart des groupes de résistance Irakiens ont pris position contre le fait de tuer des civils, et c'est à ces groupes que je me réfère. J'ai écrit un peu plus à propos de la possibilité de l'implication des États-Unis dans les massacres dans « An Anarchist Critique of the Iraq War », disponible sur [www.signalfire.org](http://www.signalfire.org).

*Il pourrait être intéressant de tenter de dépeindre le cours d'une insurrection non-violente... En fait, des expériences de "jeu de rôle" autour de la "défense civile" ont déjà été organisés. Lors d'une expérience qui dura 33 heures, sur l'Île Grindstone en Ontario, au Canada, en août 1965, 31 "défenseurs" non-violents avaient affaire à six hommes "armés" qui représentaient un "gouvernement Canadien d'extrême-droite [qui aurait] occupé une grande partie du cœur des terres canadiennes". A la fin de l'expérience, treize des défenseurs étaient "morts" ; les participants en tirèrent la conclusion que l'expérience avait été une défaite pour la non-violence »<sup>201</sup>.*

L'histoire de cette pratique me conduit à la même conclusion : la non-violence ne peut pas se défendre contre l'État et encore moins le renverser. Le pouvoir autoproclamé de la non-violence est une illusion qui offre à ses pratiquants de la sécurité et un capital moral pour maquiller une incapacité de vaincre.

---

201 Martin Oppenheimer, *The Urban Guerrilla* (Chicago : Quadrangle Books, 1969), p.141-142.

# CHAPITRE 6 :

## LA NON-VIOLENCE EST ILLUSOIRE

Ward Churchill disait que la non-violence est pathologique. Je dirais, au moins, que la mise en avant de la non-violence comme pratique révolutionnaire dans le contexte actuel dépend d'un certain nombre d'illusions. Par où commencer ?

On m'a souvent opposé, après avoir démontré que les victoires de la non-violence étaient tout sauf des victoires, sauf pour l'État, le contre-argument simpliste qui dit que puisque telle ou telle lutte radicale ou acte de violence spécifique n'avait pas remporté de succès, la "violence" était donc inefficace. Je ne me souviens pas avoir jamais entendu quiconque dire que l'usage de la violence assurait la victoire. J'espère que tout le monde voit la différence entre exposer l'échec des victoires pacifistes et exposer l'échec des luttes radicales que personne n'a jamais revendiqué en tant que victoires. On ne peut pas vraiment controverser l'affirmation que des mouvements sociaux radicaux ont réussi à changer la société, ou voire même sont devenus les forces prévalentes de la société. Pour le dire autrement : tout le monde doit admettre que les luttes usant de la diversité des tactiques (dont la lutte armée) peuvent aboutir. L'histoire est pleine d'exemple : les révolutions en Amérique du Nord et du Sud, en France, en Irlande, en Chine, à Cuba, en Algérie, au Vietnam et ainsi de suite. Il n'est pas non plus terriblement imprudent d'avancer que ces mouvements, lorsqu'ils étaient anti-autoritaires, ont réussi pour un temps à libérer des zones et à y créer des changements sociaux positifs. On peut nommer la collectivisation au cours de la Guerre Civile espagnole et de l'Ukraine Makhnoviste, la zone autonome créée par la Fédération Communiste Anarchiste Coréenne dans la Province de Shinmin et le souffle d'air temporairement gagné par Crazy Horse et ses guerriers pour les Lakotas. Ce qui peut faire débat, pour certain-e-s, c'est de savoir si les mouvements militants peuvent vaincre et survivre à long terme tout en conservant leur dimension anti-autoritaire. Pour argumenter de façon convaincante contre cette possibilité, les pacifistes devraient pouvoir démontrer que l'utilisation de la violence contre une autorité mène *inévitablement* qui l'emploie à recouvrir des caractéristiques autoritaires. Quelque chose que les pacifistes n'ont pas et ne peuvent pas faire.

Souvent, les pacifistes préfèrent déclarer avoir raison au lieu de défendre logiquement leur position. La plupart des gens qui ont entendu les arguments de la non-violence ont pu être témoins de l'assertion ou de l'affirmation que la non-violence serait le chemin des dévoué-e-s et des discipliné-e-s, tandis que la violence serait "la voie de sortie facile", base sur laquelle déchaîner ses émotions<sup>202</sup>. Ceci est absurde. La non-violence est la voie de sortie facile. Les personnes qui choisissent de s'engager dans la non-violence font face à un futur beaucoup plus confortable que celui de celles qui choisissent de s'engager dans la révolution. Dans une correspondance, un prisonnier du mouvement de libération noir m'a dit que lorsqu'il a rejoint la lutte (dès l'adolescence, rien de moins que ça), il savait qu'il terminerait mort ou en prison. Nombre de ses camarades sont mort-e-s. Pour avoir continué la lutte derrière les murs des prisons, il a été placé en isolement confiné pour une durée plus longue que le temps depuis lequel je suis vivant. Comparez cela aux récentes morts confortables et commémorées de David Dellinger et de Phil Berrigan. Les activistes non-violent-e-s peuvent donner leur vie pour leur cause, et quelques-un-e-s l'ont fait, mais à l'inverse des activistes militant-e-s, ils ne font pas face à un point de non-retour après lequel il n'est pas possible de revenir vers une vie confortable. Ils peuvent toujours se sauver en compromettant leur opposition totale, et la plupart le font.

---

<sup>202</sup>Michael Nagler, *The Steps of Nonviolence* (New York : The Fellowship of Reconciliation, 1999), Introduction. Tout ce qui n'est pas la non-violence y est présenté comme étant le résultat de « la peur et de la colère...des émotions pouvant potentiellement créer des dégâts ».

En plus de refléter une ignorance de la réalité des différentes conséquences de certaines actions politiques, la croyance que la lutte non-pacifiste est la voie de sortie facile est souvent teintée de racisme. Les auteurs de l'essai « *Why Nonviolence ?* » y font tout du long de leur mieux afin d'éviter toute mention de race, mais dans la section de la foire aux questions, ils proposent une réponse voilée aux critiques qui disent que le pacifisme est raciste en dépeignant les « *personnes opprimées* » (les personnes Noires) comme colériques et guidées par leurs impulsions. « *Q : Demander à des personnes opprimées de développer un comportement non-violent face à leurs oppresseurs est injuste et n'a pas de sens ! Ils doivent exprimer leur colère !* »<sup>203</sup>. La "réponse" des auteurs à cette juste critique de la non-violence comporte beaucoup des idées fallacieuses typiques et illusoire dont nous avons déjà parlé : les auteurs conseillent aux personnes bien plus opprimées qu'ils ne le sont d'avoir de la patience vis-à-vis de conditions qu'ils ne peuvent même pas appréhender, mais aussi d'agir d'une façon qui soit « *anoblissante et pragmatique* ». Ils détournent les critiques de racisme en donnant le nom d'une personne de couleur connue et concluent en menaçant tacitement que l'activisme militant mené par des personnes de couleur conduirait à l'abandon et à la trahison par leurs puissant-e-s "allié-e-s" blanc-he-s. Je cite :

*« En ce qui concerne l'injustice, si les opprimé-e-s pouvaient s'en débarrasser, leur oppression n'existerait plus. Il n'existe pas de voie sans douleur vers la libération. Étant donné le caractère inévitable de cette souffrance, il est à la fois anoblissant et pragmatique de présenter la discipline non-violente et la souffrance comme des impératifs (comme l'a fait Martin Luther King Jr.). "Exprimer sa colère" d'une façon qui coûte ses allié-e-s à un groupe est un luxe auquel les mouvements sérieux n'ont pas accès »*<sup>204</sup>.

Les pacifistes se trompent eux-mêmes en pensant l'activisme révolutionnaire comme impulsif, irrationnel et ne provenant que de "la colère". L'activisme révolutionnaire possède en fait, dans certaines de ses manifestations, une profonde marque intellectuelle. Après les émeutes de Détroit en 1967, une commission du gouvernement en est arrivée à la conclusion que l'émeutier-e typique (en plus du fait d'être fier-e de sa race et hostile aux blanc-he-s et aux Noir-e-s de la classe moyenne) « *est substantiellement mieux informé-e de la politique que les Noir-e-s qui n'ont pas pris part aux émeutes* »<sup>205</sup>. George Jackson s'est éduqué en prison et a mis dans ses écrits une emphase sur le fait que les Noir-e-s militant-e-s avaient besoin d'étudier leur relation historique à leurs oppresseurs et d'apprendre les « *principes scientifiques* » de la guérilla urbaine<sup>206</sup>. Lorsqu'il fut finalement capturé et conduit en procès, l'anarchiste révolutionnaire de New Afrika Kuwasi Balagoon refusa la légitimité de la Cour et affirma le droit des Noir-e-s à se libérer eux-mêmes dans une déclaration qui pourraient en apprendre des tonnes à de nombreux pacifistes :

*« Avant de devenir un révolutionnaire clandestin, j'étais un militant du droit au logement, et j'ai été arrêté parce que j'avais menacé avec une machette le gérant d'un immeuble colonial qui avait physiquement arrêté la livraison de fuel domestique à un immeuble dans lequel je ne vivais pas, mais que j'avais aidé à s'organiser. En tant que représentant du Community Council on Housing, j'ai non seulement pris part à l'organisation de grèves des loyers, mais aussi forcé les propriétaires à faire des réparations et à faire fonctionner le chauffage et l'eau chaude, à tuer les rats, j'ai représenté des locataires devant le tribunal, empêché des expulsions illégales, fait face aux marshalls de la ville, contribué à transformer les loyers en ressources de réparations et en propriété collective par les locataires et manifesté dès qu'il le fallait les nécessités des locataires qui étaient en jeu... Puis j'ai commencé à réaliser que malgré tous ces efforts, nous n'avions pas fait évoluer le problème...*

---

203Irwin et Faison, « *Why Nonviolence ?* ».

204Ibid.

205Tani et Sera, *False Nationalism*, p.167.

206George Jackson, *Blood In My Eye* (Baltimore : Black Classics Press, 1990).

*Les rituels légaux n'ont pas d'effet sur le processus historique de la lutte armée par les nations opprimées. La guerre continuera et s'intensifiera et en ce qui me concerne, je préférerais être mort ou en prison plutôt que de faire autre chose que de combattre l'opresseur de mon peuple. La Nation New Afrikan, au même titre que les nations Natives Américaines, sont colonisées au sein même des actuelles frontières des États-Unis, tandis que les nations Portoricaine et Mexicaine sont colonisées à la fois dans et à l'extérieur des frontières actuelles des États-Unis. Nous avons le droit de résister, d'exproprier de l'argent et des armes, de tuer les ennemis de notre peuple, de poser des bombes et de faire tout ce qui peut nous aider à vaincre. Et nous vaincrons »<sup>207</sup>.*

En comparaison, l'analyse stratégique et tactique de l'activisme non-violent est plutôt simpliste et dépasse rarement la régurgitation de clichés surfaités et de slogans moralistes. La quantité de préparations studieuses requises afin de mener à bien des actions radicales, mise en comparaison à celle qui est requise pour la préparation d'actions non-violentes, contredit aussi la perception que l'activisme révolutionnaire est impulsif.

Les gens voulant prendre conscience de la violence de la révolution – il est trompeur de parler de choisir la violence, parce que la violence est inhérente à la révolution sociale et au statu quo oppressif qui lui précède, que nous utilisions ou non des moyens violents – sont plus à même de comprendre les sacrifices qu'elle requiert. Connaître ce à quoi les révolutionnaires se préparent et au travers de quoi il leur faut passer démontre la cruelle et ignorante farce de l'affirmation pacifiste que la violence révolutionnaire est impulsive. Comme nous l'avons déjà mentionné, les écrits de Frantz Fanon figuraient parmi les plus grandes influences des révolutionnaires Noir-e-s aux États-Unis au moment du mouvement de libération Noir. Le dernier chapitre de son livre *Les Damnés de la Terre* traite entièrement de « guerre coloniale et troubles mentaux », avec le trauma psychologique enduré à cause du colonialisme et de la « guerre totale » menée par les Français contre les combattant-e-s de la liberté Algérien-ne-s<sup>208</sup> (guerre qui, je devrais le préciser, occupe une grande partie des manuels d'apprentissage utilisés par les États-Unis en matière de contre-insurrection et de guerres d'occupation, encore de nos jours). Celles et ceux qui combattent pour la révolution savent ce qui les attend, pour autant que l'étendue de l'horreur de ces choses peut être connue. Mais est-ce le cas des pacifistes ?

Une illusion de plus (que l'on retrouve chez les pacifistes qui veulent paraître radicaux et puissant-e-s) est que les pacifistes ripostent effectivement, et uniquement de façon non-violente. Une belle connerie. S'asseoir et s'entrecroiser les bras n'est pas se battre, c'est une capitulation récalcitrante<sup>209</sup>. Dans une situation qui implique une intimidation ou un appareil de pouvoir centralisé, riposter physiquement décourage de futures attaques parce que cela fait augmenter les coûts que l'opresseur doit dépenser pour maintenir l'oppression. La résistance molle de la non-violence ne font que rendre la tâche plus facile aux attaques et à ce que celles-ci se reproduisent. Par exemple, lors de la prochaine manifestation, observez à quel point la police est frileuse dans le fait d'encercler des groupes militants tels que le Black Bloc et de les soumettre à des arrestations de masse<sup>210</sup>. Les flics savent qu'il leur faudra un ou deux d'entre eux pour chaque manifestant-e et que certains d'entre eux finiront assez salement blessés. Les pacifiques, de leur côté, peuvent être bloqué-e-s par un nombre relativement restreint de policiers, qui peuvent alors pénétrer dans la foule à leur guise et emporter les manifestant-e-s un-e par un-e.

---

207Kuwasi Balagoon, *A Soldier's Story : Writings of a Revolutionary New Afrikan Anarchist* (Montreal : Solidarity, 2001), p.28, 30, 78.

208Fanon, *Les Damnés de la Terre*, p.247-250.

209« La résistance active commence quand les activistes utilisent la force contre la police... ou s'engagent activement dans des activités illégales telles que le vandalisme, le sabotage ou la dégradation de propriété ». Cette phrase apparaît dans Borum et Tilby, « Anarchist Direct Actions », p.211. Les auteurs, un professeur et un ancien chef de la police, font rentrer les sit-ins et choses dans ce genre dans la résistance passive.

210Je me réfère au Black Bloc comme tactique militante, pas aux blocs punk fashion qui s'habillent tout en noir mais n'agisse au bout du compte que passivement. Les vrais Black Blocs deviennent moins fréquents aux États-Unis.

La Palestine est un autre exemple. Il ne fait aucun doute que les Palestinien-ne-s sont un obstacle pour l'État Israélien, et que l'État Israélien n'a que faire du bien-être des Palestinien-ne-s. Si les Palestinien-ne-s n'avaient pas rendu l'occupation Israélienne et chaque agression aussi coûteuse, toute la terre Palestinienne aurait déjà été saisie, excepté quelques réserves pour garder la quantité de travailleurs supplémentaires nécessaire pour conforter l'économie israélienne, et les Palestinien-ne-s seraient un lointain souvenir dans la longue lignée des peuples disparus. La résistance palestinienne, y compris les attentats-suicide, ont aidé à assurer la survie des Palestinien-ne-s contre un ennemi beaucoup plus puissant.

En plus de cela, la non-violence se trompe elle-même, et ses adeptes avec elle, en répétant le slogan « La société a toujours été violente. C'est la non-violence qui est révolutionnaire »<sup>211</sup>. En pratique, notre société honore et commémore à la fois la violence pro-État et le pacifisme dissident respectable. Ce même activiste qui a affirmé que notre société est déjà pro-violence peut lâcher le nom de Leon Czolgosz (l'anarchiste qui assassina le président McKinley) dans le journal corporatif du coin et savoir qu'une audience mainstream réagira par la condamnation de ce violent personnage. De façon significative, le même activiste se réfère à des pacifistes tels que King ou Gandhi pour donner à ses propos une aura de respectabilité aux yeux de l'audience<sup>212</sup>. Si la société se prononce déjà en faveur de la violence dans l'ensemble, et que le pacifisme est assez révolutionnaire pour concurrencer fondamentalement notre société et ses oppressions structurelles, pourquoi Czolgosz ne s'attire-t-il que de la haine tandis que Gandhi récolte des approbations ?

Les pacifistes se drapent aussi dans les illusions en ce qui concerne la décence de l'État et, inconsciemment, sur le niveau de protection que leurs privilèges leur assure. Les étudiant-e-s à la tête de l'occupation du square de Tian-an-men dans la "Beijing Autonome" pensaient que leur gouvernement "révolutionnaire" n'ouvrirait pas le feu contre eux s'ils s'en tenaient à une opposition pacifique et loyale. « *L'incompréhension quasi-totale que 'les étudiant-e-s' avaient de la nature de la légitimité sous un pouvoir bureaucratique et l'illusion que l'on pouvait négocier avec le Parti les ont laissé-e-s sans défense, à la fois en terme de moyens théoriques de décrire leur situation et par rapport à la pratique limitée de désobéissance civile que cela les a poussé à adopter* »<sup>213</sup>. De là, lorsque les étudiant-e-s qui s'étaient placé-e-s à la tête du mouvement ont refusé de s'armer (à l'inverse de nombreuses personnes des quartiers ouvriers, qui étaient moins éduquées et plus intelligentes), le mouvement entier est devenu vulnérable et la Beijing Autonome a été écrasée par les tanks de l'Armée de Libération du Peuple. Les étudiant-e-s de Kent State ont été choqué-e-s de façon similaire, alors que le même gouvernement qui avait tué un grand nombre d'entre eux massacrait des millions de personnes en Indochine sans conséquences ou hésitation.

Au bout du compte, la non-violence a la profondeur intellectuelle de courts spots médiatiques uniquement. Le pacifisme n'a besoin que d'un terme vague, large et non-analytique – *violence* – pour prétendre à une précision scientifique. Après tout, ce ne sont ni le racisme, ni le sexisme, ni l'homophobie, ni l'autoritarisme, mais la violence qui devrait être l'axe central de nos actions. *Pourquoi devrions-nous nous engager à l'antiracisme avant une manifestation, ou faire en sorte que la participation à un mouvement soit respectueuse des femmes, des personnes qui sortent de la*

---

211 Spruce Houser, Discussion « Violence/Nonviolence ». Houser s'autoproclame anarchiste et pacifiste.

212 Houser, « Domestic Anarchist Movement Increasingly Espouses Violence », [http://athensnews.com/index.php?action=viewarticle&section=archives&story\\_id=17497](http://athensnews.com/index.php?action=viewarticle&section=archives&story_id=17497). Selon une forme très pacifiste, Houser a proposé son article au *Athens News* en préparation pour la Convergence Anarchiste d'Amérique du Nord qui s'approchait, afin de tenter de donner un coup de pouce au pacifisme en retournant l'opinion publique locale contre les "anarchistes violent-e-s". Il a faiblement protesté contre le fait que son article ait été utilisé par les médias comme propagande contre le mouvement anarchiste dans son ensemble à travers une note manuscrite agrafée sur les nombreuses photocopies de l'article qu'il a distribuées, dans laquelle il indiquait que le titre original était "Anarchisme et Violence", mais que les éditeurs l'avaient changé.

213 Burt Green, « The Meaning of Tiananmen », *Anarchy: A Journal of Desire Armed*, n°58 (automne-hiver 2004), p.44.

*norme et des trans alors que nous pourrions prendre des positions beaucoup moins sujettes à divisions, comme la non-violence ?* La probabilité que la plupart des adeptes de la non-violence ne se soient jamais posé cette question démontre largement les limites de la pensée pacifiste. Les pacifistes ignorent donc les réelles divisions, telles que les privilèges blancs, et préfèrent faire des distinctions potentiellement racistes ou de classe entre couper un cadenas au cours d'une manifestation déclarée pour que les manifestant-e-s puissent aller faire un die-in dans une base militaire et briser une vitrine sous couvert d'une émeute afin qu'un résident des ghettos puisse récupérer de la nourriture et de l'argent pour prendre soin de sa famille. Ce qui est signifiant, c'est que les pacifistes ne font pas la distinction cruciale entre la violence personnelle structurelle et institutionnelle toujours légitimée de l'État (État compris au sens large, pour y inclure les fonctions de l'économie et du patriarcat) et la violence sociale individualisée des 'criminels-le-s' ou la violence sociale collective des 'révolutionnaires' visant à détruire la violence bien plus grande de l'État. Prétendre que toute violence est égale est très pratique pour les personnes privilégiées supposément anti-violence qui bénéficient de la violence de l'État et ont beaucoup à perdre à cause de la violence de la révolution.

On nous dit que s'introduire dans une base militaire, répandre du sang sur les choses et donner des coups de marteau sur des missiles est non-violent, mais que faire sauter la centrale de Litton Systems (où les composants des missiles de croisière sont construits) aurait été violent même si personne n'avait été blessé. Pourquoi ? La réponse habituelle est soit qu'une bombe menace les gens, alors que ce n'est pas le cas de vieilles nonnes blanches avec des marteaux, ou bien que lorsque des activistes emploient des bombes, il est impossible d'assurer que personne ne sera blessé. Le premier argument ignore deux faits : que ce que l'on considère comme menaçant est largement déterminé par des préjugés préexistants à l'encontre de certaines races et classes, et que pour la majorité de la population du globe en-dehors de l'Amérique du Nord, un missile hors-service est beaucoup moins menaçant qu'un missile en état de marche, et peu importe combien de bombes auraient à exploser dans le Nord Global pour atteindre cet objectif. Il n'y a absolument aucun doute dans le fait qu'une bombe peut plus facilement détruire des missiles que ne le feraient des coups de marteau, et que les missiles que possèdent les États impérialistes tuent bien plus de gens que ne le font les bombes (ou les marteaux) des groupes de guérilla urbaine. Mais ceci est si étranger à l'esprit des pacifistes que les nonnes auxquelles je me réfère ont basé une grande partie de leur défense au tribunal sur le fait qu'elles n'avaient pas causé de réels dégâts, seulement des dégâts symboliques, au dépôt de missiles dans lequel elles s'étaient infiltrées<sup>214</sup>. Peuvent-elle encore même être considérées comme non-violentes, alors qu'elles ont délibérément gâché une opportunité de mettre hors d'état de nuire un des plus grands outils de guerre ?

Lors d'un atelier que j'ai organisé sur les défauts de la non-violence, j'ai conduit un petit exercice pour démontrer à quel point l'idée que l'on se fait de la violence était vague. J'ai demandé aux participant-e-s, qui représentaient un mélange de personnes soutenant la non-violence et d'autres la diversité des tactiques, de se lever et de marcher vers un endroit déterminé si les actions de la liste que je lisais lentement leur semblaient violentes, et à un autre endroit si elles leur semblaient non-violentes. Les actions comprenaient des choses comme acheter des vêtements faits dans un atelier, manger de la viande, un loup tuant une biche, tuer quelqu'un sur le point de faire sauter une bombe au milieu d'une foule, et ainsi de suite. Il n'y a presque jamais eu d'unanimité entre les participant-e-s, et plusieurs des actions considérées violentes étaient aussi considérées comme morales, tandis que certaines personnes percevaient certaines actions non-violentes comme immorales. La conclusion de l'exercice : y a-t-il vraiment un sens à baser tellement de notre stratégie, de nos alliances et de notre engagement dans l'activisme autour d'un concept flou au point que deux

---

<sup>214</sup>Judith Kohler, « Antiwar Nuns Sentenced to 2 ½ Years », Associated Press, 25 juillet 2003. Je ne refuserai à personne l'emploi de la stratégie qui sera jugée la plus appropriée mais dans ce cas précis, l'argument des nonnes reflète clairement le fait qu'elles n'ont causé aucune réelle destruction physique, alors qu'elles avaient certainement la possibilité de provoquer ladite destruction.

personnes différentes ne puissent pas réellement s'accorder sur ce qu'il signifie ?

S'efforcer de définir véritablement ce qu'est la *violence* conduit à deux choses. Soit la violence est littéralement définie comme quelque chose qui provoque de la souffrance ou de la peur, et elle ne peut être considérée comme immorale puisqu'elle inclurait alors des activités naturelles telles que donner naissance ou manger d'autres êtres vivants pour rester en vie, ou alors elle est définie avec une dimension morale attachée aux résultats, auquel cas l'inaction ou l'inefficacité face à une plus grande violence doit aussi être considéré comme violent<sup>215</sup>. Chacune des deux définitions exclut la non-violence – la première parce que la violence est inévitable et normale, et la seconde parce que la non-violence doit être considérée comme violente si elle échoue à mettre fin à un système de violence, mais aussi parce que toutes les personnes privilégiées doivent être considérées comme complices de la violence, que celles-ci se considèrent pacifistes ou non. Mais les pacifistes continuent de s'empêtrer dans l'illusion que la violence est suffisamment bien définie pour que nous puissions prétendre que l'usage de la violence entraîne des conséquences psychologiques certaines et inévitables.

Dans *Social Anarchism*, Todd Allin Morman reprend Erich Fromm pour faire une distinction entre 'autorité rationnelle' et 'autorité irrationnelle'. Morman y dit que « *l'anarchisme est contre toutes les formes d'autorité irrationnelle et préfère l'autorité rationnelle à sa place* »<sup>216</sup>. L'autorité irrationnelle est basée sur l'emprise du pouvoir sur le peuple, tandis que l'autorité rationnelle est définie comme une influence volontairement concédée sur la base de l'expérience et des compétences. « *Il n'est pas possible d'employer la violence pour promouvoir un ordre anarchiste supérieur, parce que la violence reproduit nécessairement des attitudes psychologiques qui sont antithétiques avec les fins de la révolution anarchiste* ». De façon assez typique, il déclare que nous devrions nous engager pacifiquement dans la révolution, parce que dans le cas contraire, nous ne ferions que « *reconstituer l'État sous une nouvelle...forme* ». Mais comment se fait-il qu'il soit possible de cesser d'être violent maintenant, avant la révolution, et pas après ? On nous dit que nous deviendrions sans rien pouvoir y faire et inévitablement autoritaires après une révolution violente, même lorsque nous voulons briser les fondements psychologiques de notre société violente et mettre en avant la lutte radicale ! Morman ne répond pas à comment il peut voir les humain-e-s de façon aussi déterministe au bout d'une phrase alors qu'il les traite comme des agents libres au début de la même phrase. Je soupçonne que cela soit dû au fait que les académicien-ne-s comme Morman ont peur de ce qu'il pourrait leur arriver en cas de révolution violente (c'est-à-dire en cas de révolution tout court) ; ils préfèrent plutôt parler de leur 'autorité rationnelle' et prétendre qu'ils contribuent à un processus qui rendra l'État obsolète, d'une façon ou d'une autre. Bien sûr, l'un de nos plus grands apports théoriques en tant qu'anarchistes est de dire que l'État était obsolète dès sa naissance, mais il tient et gagne du pouvoir malgré tout. Le syllogisme de Fromm, ou du moins son interprétation par Morman, passe complètement à côté du fait qu'une 'autorité rationnelle' n'a strictement aucun sens, aucun intérêt et aucun pouvoir pour une 'autorité irrationnelle'.

Il me semble qu'il serait beaucoup plus facile de mettre fin aux fondements psychologiques de la

---

215 Une troisième définition pourrait essayer de dessiner une ligne, basée sur le bon sens, entre les potentiels candidats à la violence. Si nous vivions dans une économie politique basée sur les besoins, le bon sens reconnaîtrait aux gens le droit de se défendre et de vivre sans oppression ; l'action révolutionnaire visant à une société dans laquelle chacun-e puisse subvenir à ses besoins ne pourrait donc alors pas être considérée violente. Puisque nous vivons dans une société dont le concept de justice est basé sur la punition, c'est-à-dire que le comportement juste est d'éviter les transgressions, le bon sens voit dans le fait de payer des impôts (à un État impérialiste) quelque chose de non-violent, alors qu'embaucher un tueur à gages l'est. Bien que les deux actions aient un résultat similaire, il est plus probable que les gens ne commettront pas cette dernière action (qui comprend le fait de prendre l'initiative) et se permettront de commettre la première (qui revient à suivre le courant). Dans une telle société (la nôtre, par exemple), le pacifisme est plutôt une passivité, parce que ne pas commettre de violence a plus à voir avec le fait d'éviter la culpabilité qu'avec assumer des responsabilités.

216 Todd Allin Morman, « Revolutionary Violence and the Future Anarchist Order », *Social Anarchism*, n°38 (2005), p.30-38.

violence et de la domination une fois que nous aurons détruit les institutions sociales, les corps politiques et les structures économiques spécifiquement mises en place pour perpétuer la domination coercitive. Mais celles et ceux qui proposent la non-violence sonnent juste l'appel à la retraite, en déclarant que nous devrions traiter les symptômes alors que la maladie est libre de se répandre, de se défendre et de se voter des augmentations de salaire. Morman dit : « *La violence ne peut attaquer que les manifestations physiques des relations sociales qui perpétuent l'État. Personne ne peut tuer ces relations sociales à travers un assaut physique* »<sup>217</sup>. En laissant de côté le fait que la fausseté de ce point est assez flagrante au vu des cultures indigènes qui combattent les invasions étrangères et l'impérialisme (cas dans lesquels tuer ou expulser les colons revient effectivement à tuer le colonialisme, si cela peut être fait avant que l'occidentalisation ne se fasse), acceptons l'eurocentrisme étroit de Morman et concentrons-nous sur les sociétés dans lesquelles l'opresseur et l'opprimé appartiennent à la même nation ou culture. Il a posé le fait que la violence peut détruire les manifestations physiques de l'oppression, mais pas ses manifestations psychologiques. Toute personne raisonnable procéderait en recommandant une lutte révolutionnaire qui contienne à la fois des activités destructives et créatives – la violence contre les oppresseurs et leur machinerie accompagnée par l'attention et la prise de soin de sa communauté. Morman et les milliers de pacifistes qui pensent comme lui pensent que nous devrions plutôt nous focaliser sur la libération psychologique en évitant la lutte physique. La façon dont ils échouent à voir le parallèle concomitant à leur précédent argument, que les actions psychologiques ne peuvent détruire les manifestations physiques de l'État, est bluffante. Peut-être croient-ils que les relations sociales d'oppression sont indépendantes et créent les structures physiques de l'oppression depuis le néant, mais cela est simpliste. Les relations sociales et les structures physiques ne peuvent pas être totalement séparées (un peu comme en philosophie, en réalité, où ces termes ne sont que des outils analytiques qui rendent plus facile de parler de différents aspects d'une même chose), et évoluent clairement en tandem. Les structures physiques et les relations sociales sont interdépendantes et se renforcent mutuellement.

Morman avance aussi une idée totalitaire de la révolution. « *Le révolutionnaire met en avant un ensemble de relations sociales et détruit les anciennes, pas par l'exemple ou l'argumentation bien raisonnée, mais par le pouvoir, la peur et l'intimidation : les piliers de l'autorité irrationnelle* »<sup>218</sup>. Cet argument suggère qu'une révolution non-pacifiste sera dirigée contre les personnes philosophiquement déviantes ou politiquement incorrectes – les gens qui croient les mauvaises choses (la façon dont un parti politique voit la révolution). Mais il y a plus d'un axe pour la lutte de libération. Elle peut être culturelle, se battre pour l'expulsion d'un colon étranger et des partis politiques bourgeois qui ont assumé les caractéristiques de ce colonisateur (tel que Fanon le décrit), ou encore structurelle, pour détruire les structures de pouvoir centralisé et les institutions hiérarchiques sans prendre pour cible des personnes réelles, en-dehors de celles qui choisissent de combattre du côté du pouvoir. Après une révolution qui détruirait toutes les structures du capitalisme – qui s'empare de toutes les usines, redistribue toute la terre, brûle tout l'argent – les gens qui sont philosophiquement capitalistes n'auraient pas besoin d'être purgés ou intimidés par l'autorité irrationnelle. Sans un appareil militaire pour instaurer le capitalisme ou un appareil de police pour le protéger, ils – en tant que personnes – seraient relativement inoffensifs et devraient apprendre à faire quelque chose de créatif de leur vie ou crever de faim sans réaliser qu'il ne serait désormais plus possible de payer quelqu'un qui leur serve d'esclave. La construction typiquement pacifiste-anarchiste de Morman s'appuie sur une vision politique eurocentrique de la révolution, dans laquelle un parti révolutionnaire se saisit du pouvoir et impose sa vision de la liberté à tout le reste de la société à travers des appareils centralisés. C'est en fait la société elle-même – telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire un collage artificiel de personnes qui n'ont aucun intérêt commun à travailler ensemble en dehors de la coercition – qui doit être détruite. Un mouvement révolutionnaire peut détruire le point de gravité du gouvernement qui tient ensemble les masses au

---

217Ibid., p.34.

218Ibid., p.35.

sein d'un État-nation unique. A ce point-là, nous n'aurons plus besoin d'une idéologie rationnelle et 'bien raisonnée' pour tenir tout le monde ensemble, parce que les sociétés se diviseront en unités organiques plus petites. Les révolutionnaires n'auront pas à utiliser la violence pour convaincre tout le monde de se comporter d'une certaine façon parce qu'il n'y aura aucun besoin de conformité sur un pays entier.

Le raisonnement de Morman se construit également sur des bases culturelles Occidentales qui ne peuvent apprécier aucune violence qui ne soit pas au service de la domination. Celles-ci ont beaucoup à voir avec le totalitarisme inhérent à la culture Occidentale (ce qui est également évident dans les inclinations étatiques du pacifisme, qui privilégie la violence de l'État tout en ostracisant activement la violence de la rébellion). L'idée que l'usage de la 'violence' constitue automatiquement une expression d'autorité irrationnelle n'a pas de sens du point de vue de valeurs culturelles qui ne font pas nécessairement le portrait de la violence comme d'un outil au service de la domination. Selon les Mandé, Mangala le créateur tua Farrow en sacrifice afin de sauver ce qui restait de la création. Au contraire, dans la mythologie grecque, Chronos essaya de tuer son fils, puis Zeus dévora son amant Metis pour maintenir leur pouvoir. Cette dynamique se retrouve à travers les mythologies Occidentales. L'usage de la violence est soit calculé pour augmenter son pouvoir et son contrôle coercitif, ou bien passionné, auquel cas la motivation est presque toujours la jalousie née du désir de posséder un autre être. Ces fondements ne sont pas universels à toutes les cultures.

Et ils ne sont pas non plus universels à toutes les situations. La violence collective et coordonnée pour établir et renforcer un nouvel ensemble de relations sociales qui doivent être préservées grâce à la violence, ou encore la révolution par la prise des institutions centrales, constituent la création ou la préservation d'une autorité coercitive. Mais ce ne sont pas là les deux seules options pour le changement social. Nous avons déjà vu comment Fanon décrit la violence comme une 'force purifiante' lorsqu'elle employée par des personnes dégradées et déshumanisées par la colonisation afin de se libérer (et les dynamiques du colonialisme s'appliquent aujourd'hui aux populations indigènes, aux colonies extérieures de Hawaï aux Samoa et des zones occupées du Kurdistan à l'Irak, tandis que des dynamiques similaires s'appliquent aux populations des néo-colonies d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine et des "colonies internes" descendantes des populations esclaves aux États-Unis. En bref, ces dynamiques s'appliquent toujours à ces centaines de millions de personnes et ne sont pas du tout obsolètes). Fanon a aidé le FLN en Algérie et travaillait dans un hôpital psychiatrique, se spécialisant sur la psychologie des colonisé-e-s et sur les effets psychologiques de leurs luttes de libération. En d'autres termes, il est mieux placé que Erich Fromm pour évaluer la psychologie de la violence dans la poursuite de la libération depuis la perspective d'une majorité de la population mondiale – et non pas à l'avantage d'un parti politique éduqué qui chercherait à refaire le monde à son image, mais pour un peuple sous le joug d'un système si violent qu'il ne peut que riposter par la force ou déplacer socio-pathologiquement la violence contre d'autres personnes. Sur la colonisation et la résistance contre elle, Fanon écrit : *« C'est une constatation banale que les grandes secousses sociales diminuent la fréquence de la délinquance et les troubles mentaux »*<sup>219</sup>.

Pour en ajouter encore à ce qui commence à devenir une longue liste, la non-violence se fait des illusions en répétant que les moyens déterminent les fins, comme si il n'était jamais arrivé par le passé qu'une transformation présente des fins dont les conditions étaient fondamentalement différentes des moyens qui y avaient mené. Après la guerre de Red Cloud en 1866, par exemple, les Lakota n'ont pas sombré dans une orgie de violence parce qu'ils avaient commis des transgressions morales/psychologiques du fait d'avoir tué des soldats blancs. Ils ont au contraire joui de près d'une décennie de paix relative et d'autonomie jusqu'à ce que Custer envahisse les Black Hills pour trouver de l'or<sup>220</sup>. Mais plutôt que d'adapter nos moyens (nos tactiques) à la situation à laquelle nous

---

219Fanon, *Les Damnés de la Terre*, p.295.

220Churchill et Vander Wall, *Agents of Repression*, p.103-106.

faisons face, nous sommes supposé-e-s prendre nos décisions sur la base de conditions qui n'existent pas encore, et d'agir comme si la révolution avait déjà eu lieu et que nous vivions dans ce monde meilleur<sup>221</sup>. Ce renoncement absolu à la stratégie oubliée qu'aucune des grandes figures de la non-violence, Gandhi et King, ne pensaient que le pacifisme puisse être une panacée applicable universellement. Martin Luther King Jr. avait conscience du fait que « *ceux qui rendent la révolution pacifique impossible rendent la révolution violente inévitable* »<sup>222</sup>.

Étant donné la consolidation renforcée des médias (les présumés alliés et outil moralisants de l'activiste non-violent-e<sup>223</sup>) et l'augmentation des pouvoirs répressifs du gouvernement, pouvons-nous réellement croire qu'un mouvement pacifiste puisse renverser le gouvernement à un moment où faire des compromis sera inacceptable pour les intérêts dirigeants ?

Pour clore la liste des illusions communes, nous avons la bien trop fréquente affirmation que la violence est aliénante. Rien n'est moins vrai. Les jeux vidéos violents et les films violents sont ceux qui ont le plus de succès. Même des guerres presque ouvertement montées de toute pièce remportent le soutien d'au moins la moitié de la population, souvent d'ailleurs en commentant le fait que l'armée américaine est trop humaine et retenue face à ses ennemis. De l'autre côté, les phares moraux autoproclamés aliènent la majorité des personnes qui ne participent pas. Le vote aliène les millions de personnes qui ont mieux à faire que participer et celles qui participent par manque d'autres possibilités. Démontrer un "amour" supposé pour "l'ennemi" aliène celles et ceux qui savent que l'amour est une chose bien plus profonde, plus intime qu'un sourire superficiel offert simultanément à six milliards d'étrangers<sup>224</sup>. Le pacifisme aliène également les millions d'Américain-e-s faisant partie des classes les plus basses qui se félicitent en silence à chaque fois qu'un policier ou (particulièrement) un agent fédéral est tué<sup>225</sup>. La réelle question est de savoir qui est effectivement aliéné par la violence, et par quel type de violence. Un anarchiste écrit :

*« Même si c'était le cas, à qui cela importe-t-il de savoir si les classes moyennes et supérieures sont aliénées par la violence ? Elles ont déjà eu leur révolution violente, et nous vivons en son sein en ce moment même. Au-delà de ça, dire que les classes moyennes et supérieures sont aliénées par la violence est complètement faux... elles soutiennent tout le temps la violence, qu'elle s'exprime à travers le cassage de grèves, la brutalité policière, les prisons, la guerre, les punitions ou la peine capitale. Ce à quoi elles s'opposent vraiment, c'est à la violence qui vise à les déloger, elles et leurs*

---

221 C'est ce que l'académicien anarchiste Howard Ehrlich conseillait dans sa note adressée à la Convergence Anarchiste d'Amérique du Nord d'Athens, en Ohio, le 14 août 2004.

222 Cité dans un clip vidéo inclus dans Sam Green et Bill Siegel, directeur/producteur, *The Weather Underground* (The Free History Project, 2003). En ce qui concerne la flexibilité de l'engagement de Gandhi dans la non-violence, ses mots sur la résistance Palestinienne sont riches d'informations : « *J'eusse aimé qu'ils eussent adopté la non-violence dans leur résistance à ce qu'ils considèrent à juste titre comme une agression inqualifiable contre leur pays. Mais si l'on se réfère aux lois généralement admises du bien et du mal, rien ne peut être dit contre la résistance des Arabes à une injustice massive.* ». Gandhi, « Les Juifs en Palestine », 26 novembre 1938, extrait de *Ma Non-Violence*, Navajivan Publishing House, 1960, <http://www.politiquedevie.net/Palestine/GandhiIsraelletlaPalestine.htm>.

223 Les activistes non-violent-e-s s'en remettent fréquemment aux médias pour répandre leurs points de vue. J'ai déjà signalé de nombreux exemples à propos de manifestations. Un autre exemple : le 31 janvier 2006, sur une liste mail, un activiste du groupe supposément anti-autoritaire radical Food Not Bombs proposait une action lors du discours du Président Bush de l'adresse au State of the Union. La proposition était que des milliers de personnes tapent la phrase « Impeach Bush » (Empêcher Bush) dans Google pendant son discours. Selon lui, les grands médias relèveraient ce petit acte et commenceraient à le rendre public à la place de leur typique analyse de surface qui dirait à quel point Bush avait bien présenté lors de sa prise de parole. Il va sans dire qu'une telle chose n'est pas arrivée.

224 Malcolm X disait ceci des notions Gandhiennes d'amour et de fraternité universelle : « *Ma croyance en la fraternité ne me restreindra jamais et en aucun cas de me protéger moi-même dans la société d'une personne dont l'irrespect pour la fraternité lui donnera plus d'inclinations à mettre ma tête dans un arbre avec une corde autour du cou* ». Perry, *Malcolm X : The Last Speeches*, p.88.

225 Par exemple, les gens que j'ai connus en prison étaient conservateurs lorsqu'ils condamnaient le 'Sniper de Washington', allant même jusqu'à souhaiter que celui-ci soit puni de la peine de mort. Mais lorsqu'un agent du FBI en-dehors de son service s'est ajouté à la liste des victimes, ils ont tous exprimé une intense satisfaction.

*privilèges* »<sup>226</sup>.

La violence inconsidérée qui expose les gens à des risques qui ne sont pas nécessaires sans même chercher à être efficace ou couronnée de succès aliénera très probablement les gens – particulièrement celles et ceux qui doivent survivre sous la violence de l'oppression – mais se battre pour la survie et pour la liberté se voit souvent apporter de la sympathie. J'ai récemment été assez chanceux pour correspondre avec Joseph Bowen, un prisonnier de la Black Liberation Army qui a été mis derrière les barreaux après que le policier qui essayait de le tuer finisse par être tué lui-même. "Joe-Joe" a gagné le respect des autres prisonniers après que lui et un autre prisonnier assassinent le gardien et le surveillant en chef de la Prison Holmsburg de Philadelphie en 1973 en réponse à la répression intense et à la persécution religieuse. En 1981, alors qu'une évasion de masse de la prison de Graterford qu'il avait aidé à organiser échouait et se transformait en prise d'otage, les médias dirigèrent une attention énorme aux conditions de détention horribles dans les prisons de Pennsylvanie. Au cours des cinq jours de tension, des douzaines d'articles furent publiés dans le *Philadelphia Inquirer* et dans la presse nationale, mettant en lumière la combat des prisonniers contre la répression et ces mauvaises conditions. Certains de ces articles *mainstream* étaient même favorables à Joe-Joe<sup>227</sup>, et le gouvernement accepta finalement de transférer une douzaine des rebelles dans une autre prison plutôt que de déclencher une tempête de balles – leur tactique préférée. De fait, dans les temps qui ont suivi le siège, Bowen avait tellement renversé les échelles du pouvoir politique que les politiciens étaient sur la défensive et durent mettre sur pied une enquête sur les conditions de détention dans la prison de Graterford. A travers cet exemple, et bien d'autres tels que les Zapatistes en 1994 et les mineurs des Appalaches en 1921, on voit que les gens s'humanisent précisément lorsqu'ils prennent les armes pour lutter contre l'oppression.

Depuis que la première édition de ce livre a été publiée, de nombreuses personnes qui n'étaient pas activistes m'ont contacté pour me dire à quel point elles appréciaient ce qui y était dit. Alors que les activistes peuvent penser que ces personnes sont apathiques vis-à-vis du mouvement social en cours parce qu'elles n'y ont jamais participé, celles-ci m'ont dit et répété qu'elles voudraient pouvoir s'engager mais n'ont aucune idée de la façon de le faire parce que les seuls efforts d'organisation qui leur étaient connus ne tournaient qu'autour des manifestations pacifiques, qui ne leur paraissaient pas inclusives ni pouvoir accomplir quoi que ce soit. Un ouvrier m'a raconté comment, au moment de l'invasion de l'Irak par les USA, il a sauté dans sa voiture pour rejoindre Washington DC, à deux heures de là, afin de participer à une manifestation sans y connaître personne d'autre. Lorsqu'il arriva là-bas et vit une foule pacifique enfermée par la police comme dans une cage, il a fait demi-tour et est retourné chez lui.

Le rôle récurrent des activistes non-violents de contrôle et de sabotage des mouvements révolutionnaires et leur échec dans la protection des activistes révolutionnaires vis-à-vis de la répression de l'État, tout comme leur apaisement à la moindre ombre de 'victoire', suggère d'autres motivations pour l'activisme non-violent. Il me semble que la motivation la plus commune des pacifistes est de se permettre de se placer sur le terrain moral et d'alléger le sentiment de culpabilité qu'ils ressentent du fait de reconnaître les nombreux systèmes d'oppression auxquels ils sont liés mais échouent à remettre en question d'une façon sensée. Ward Churchill suggérait que les

---

226Ashen Ruins, *Against the Corpse Machine*, p.31.

227Un des meilleurs exemples est celui de Stephen Salisbury et Mark Fineman, « Deep Down at Graterford : Jo-Jo Bowen and 'The Hole' », *The Philadelphia Inquirer*, vol. 305, n°121, 8 novembre 1981, A1. Les six premiers paragraphes de l'article parlent tous de Joseph Bowen et de son expériences au mitard, et comportent de nombreuses citations de Bowen ainsi que des descriptions personnalisées qui le décrivent lorsqu'il parle – le lecteur est donc propulsé en prison à côté de lui. Le huitième paragraphe commence : « Mais Joseph Bowen a également forcé ces négociateurs – et donc, le monde du dehors – à voir plus qu'un triple meurtrier disposant d'un nouveau pouvoir. A travers le négociateur Chuck Stone et les médias qui ont couvert chaque détail de ce siège de cinq jours, Bowen a aussi forcé le monde extérieur à se confronter à la réalité d'un autre monde – un monde d'institutions que lui et des milliers d'autres détenus de Pennsylvanie perçoivent comme oppressives et racistes, qui ne volent pas seulement aux êtres humains leur dignité, mais aussi parfois leur vie ».

pacifistes blanc-he-s veulent se protéger de la répression en réduisant leur engagement à la posture et à la formulation de l'organisation sociale d'un monde post-révolutionnaire tandis que les personnes de couleur du monde entier subissent les conséquences du combat pour que ce monde puisse exister<sup>228</sup>. Ce qui est bien loin du rôle de solidarité que les pacifistes blanc-he-s s'imaginent jouer.

L'activisme non-violent prenant pour cible la School of the Americas (SOA) en est un bon exemple. L'organisation contre la SOA est l'une des plus grandes campagnes de désobéissance civile soutenues au cours de l'histoire récente et elle a obtenu la participation et le soutien de nombreuses figures du pacifisme. Lors de mon engagement dans cet activisme anti-SOA, je voyais la désobéissance civile et les peines de prison comme des moyens de démontrer la nature autoritaire et trompeuse du processus démocratique et de pousser à l'escalade vers un véritable mouvement révolutionnaire prenant pour cible tous les aspects du capitalisme et de l'impérialisme, et non pas seulement la SOA. Ne serait-il pas ridicule de se battre pour la clôture d'une seule école militaire alors que de nombreuses autres institutions, c'est-à-dire l'ensemble de la structure capitaliste d'État, travaille aux mêmes fins ? Mais après la fin de ma peine de prison, j'ai pu voir que la désobéissance civile était une fin en soi pour la majorité pacifiste du 'mouvement' anti-SOA, utilisée pour faire du lobbying au Congrès, pour recruter de nouveaux participants et pour alléger la culpabilité des privilégié-e-s et se donner la raison morale de celles et ceux qui ont mis leur argent là où se trouvent leurs mots, pour parler. Cela leur a permis d'affirmer qu'en endurant une peine de prison relativement facile de six mois, ils « étaient témoins » et « se posaient en solidarité avec les opprimé-e-s » en Amérique Latine<sup>229</sup>.

Du fait de toute cette fanfare, on peut dire que la non-violence est en décrépitude. La théorie non-violente repose sur un grand nombre de manipulations, de falsifications et d'illusions. La pratique non-violente est inefficace et ne sert qu'à elle-même. Dans un sens révolutionnaire, non seulement la non-violence n'a jamais fonctionné, mais elle n'a jamais existé. Conduire une voiture, manger de la viande, manger du tofu, payer un loyer ou des impôts, être sympa avec les flics – toutes ces activités sont des activités violentes<sup>230</sup>. Le système global et chaque personne en son sein sont imbibés de violence ; elle est forcée, imposée, involontaire. Pour celles et ceux qui souffrent la violence du colonialisme, de l'occupation militaire ou de l'oppression raciale, la non-violence n'est pas toujours une option – les gens doivent riposter violemment contre leur oppresseur ou déplacer cette violence vers une violence antisociale adressée contre d'autres personnes. Frantz Fanon écrit :

*« Nous saisissons là en pleine clarté, au niveau des collectivités, ces fameuses conduites d'évitement, comme si la plongée dans ce sang fraternel permettait de ne pas voir l'obstacle, de*

---

228Churchill, *Pacifism as Pathology*, p.70-75.

229Pour confirmer la prévalence de cet état d'esprit chez les pacifistes anti-SOA, et pour écouter ces affirmations répétées ad nauseam, il suffit de se rendre à la veille annuelle à l'extérieur de Fort Benning, foyer de la SOA.

230Manger de la viande et payer des impôts s'expliquent peut-être directement. La recherche en production d'aluminium (et la construction de barrages hydro-électriques conséquente), les conditions d'usine, la pollution de l'air provoquée par les engins à combustion interne, le niveau de dégâts provoqués par la culture de la voiture et la façon dont les nations industrialisées se fournissent en pétrole révéleront les raisons pour lesquelles le fait de conduire une voiture est violent, assez pour que nous ne puissions pas prendre au sérieux une morale pacifiste qui conduit une voiture. Manger du tofu, au sein de l'économie actuelle, est entièrement lié à la disponibilité de main d'œuvre immigrante, de la manipulation génétique du soja et aux destructions qui en résultent des écosystèmes et des cultures vivrières, ainsi qu'à la capacité qu'ont les États-Unis à miner les cultures de subsistance dans le monde entier, nourrissant la globalisation par la menace et la réalité de la famine. Payer un loyer soutient les propriétaires qui jetteront une famille à la rue si celle-ci est incapable de payer à temps, eux qui investissent dans le développement écocide et l'expansion urbaine, qui soutiennent la gentrification des villes avec une violence larvée contre les sans-abri, les personnes de couleur et toutes les familles à bas revenus. Être sympa avec les flics contribue à la culture masochiste qui permet aux agents de la loi et de l'ordre de frapper et d'assassiner impunément. Le fait que la police jouisse d'un large soutien populaire est une singularité historique incroyable, qui les fait même se prendre pour des héros, alors qu'ils étaient auparavant bien connus pour être des pourris et les larbins de la classe dominante.

*renvoyer à plus tard l'option pourtant inévitable, celle qui débouche sur la lutte armée contre le colonialisme. Autodestruction collective très concrète dans les luttes tribales, telle est donc l'une des voies par où se libère la tension musculaire du colonisé* »<sup>231</sup>.

La paix n'est pas une option au moins jusqu'à ce que la violence organisée centralement qu'est l'État n'est pas détruite. Ne s'en remettre qu'à la construction d'alternative – pour nous soutenir, pour rendre l'État obsolète et nous soigner de sa violence pour empêcher 'l'auto-destruction' – n'est pas non plus une option, parce que l'État peut écraser les alternatives qui ne sont pas capables de se défendre. Si nous pouvions vivre le changement que nous voulons voir dans le monde, il ne serait plus vraiment nécessaire de faire une révolution. Nos possibilités ont été violemment restreintes aux suivantes, soutenir activement la violence du système, soutenir tacitement cette violence en échouant à y faire face, soutenir certaines des tentatives de détruire par la force ce système de violence, ou s'engager dans de nouvelles et originales façons de *combattre et détruire* ce système. Les activistes privilégié-e-s doivent comprendre ce que le reste du monde connaît depuis bien trop longtemps : nous sommes pris-es dans une guerre, et la neutralité n'est pas possible<sup>232</sup>. Rien, dans le monde actuel, ne mérite le nom de paix. Il s'agit plutôt de savoir quelle est la violence qui nous effraye le plus, et de quel côté nous choisissons de nous placer.

---

231Fanon, *Les Damnés de la Terre*, p.60.

232« We are at war... » Art Burton. Burton était membre de la Richmond NAACP. Les Zapatistes décrivent le monde actuel comme engagé dans la Quatrième Guerre Mondiale, et cette sensation a trouvé son écho tout autour du globe.

# L'ALTERNATIVE : POSSIBILITÉS POUR UN ACTIVISME RÉVOLUTIONNAIRE

J'ai développé un certain nombre d'arguments de poids, parfois vitriolés, contre l'activisme non-violent et je n'ai pas épuisé ces arguments. Mon but était de rendre visible ces critiques bien trop souvent passées sous silence, de façon à jeter par la fenêtre l'étranglement que le pacifisme réalise sur les discours des mouvements – un étranglement qui exerce ce monopole de moralité putative et d'analyse stratégique/tactique dans de nombreux cercles, comme pour empêcher jusqu'à la prise de conscience d'une alternative réalisable. Les révolutionnaires doivent réaliser que le pacifisme est si insipide et contre-productif qu'une alternative à celui-ci est impérative. Ce n'est qu'alors que nous pourrons peser justement les différentes voies de lutte qui s'offrent à nous – et, je l'espère, d'une manière également plus pluraliste et décentralisée – plutôt que de tenter d'imposer une ligne de parti ou le seul programme révolutionnaire correct.

Mon propos n'est pas de dire que tou-te-s les pacifistes sont des apologistes et des vendu-e-s sans mérite ou place au sein des mouvements révolutionnaires. Beaucoup voudraient développer en toute bonne foi des perspectives révolutionnaires mais n'ont tout simplement pas été en capacité de dépasser leur conditionnement culturel, qui les programme instinctivement à réagir contre les assauts portés à l'encontre de l'État-Dieu comme s'il s'agissait du plus grand crime et de la plus haute trahison. Une poignée de pacifistes ont démontré de tels engagements soutenus pour la révolution et ont enduré tellement de risques et de sacrifices qu'ils sont au-dessus des critiques que les pacifistes méritent de recevoir, et ont même posé de sérieuses entraves au statu quo, notamment lorsque leurs positions morales ne les empêchent pas de travailler de façon solidaire avec les révolutionnaires non-pacifistes<sup>233</sup>. Il s'agit de dire que le pacifisme, en tant qu'idéologie aux prétentions qui dépassent la pratique personnelle, sert immanquablement les intérêts de l'État et est sans espoir de rémission psychologiquement enveloppé dans le schéma de contrôle qu'est le patriarcat et la suprématie blanche.

A présent que j'ai démontré le besoin de reconsidérer une pratique révolutionnaire non-violente, je voudrais élaborer ce par quoi nous pourrions la remplacer, puisque de nombreuses formes de luttes révolutionnaires non-pacifistes contiennent leurs propres échecs finaux. Dans le débat, les pacifistes généralisent de grosses fautes de quelques exemples de révolutions historiques, en passant au-dessus de toute analyse détaillée, et se reposent là-dessus. Mais plutôt que de dire par exemple « *La Révolution Russe a conduit à un nouveau gouvernement violent et autoritaire, donc la violence est négative* »<sup>234</sup>, il serait intéressant de préciser que tout ce que les léninistes voulaient, c'était un État autoritaire et capitaliste repeint de rouge dont ils seraient à la tête, et selon leurs propres termes, ils ont globalement eu un certain succès<sup>235</sup>. Nous pourrions également parler des anarchistes

---

233Helen Woodson et mon ancien coaccusé et compagnon de cellule Jerry Zawada me viennent en tête en tant que révolutionnaires pacifistes conséquent-e-s.

234Bien que cette citation particulière soit de ma propre formulation, l'argument qu'elle représente revient fréquemment dans les bouches des activistes non-violent-e-s. Todd Allin Morman commence son article « Revolutionary Violence and the Future Anarchist Order » en pointant le fait qu'aucune des révolutions violentes aux États-Unis, en Russie, en Chine ou à Cuba « *n'a mené à une société juste, libre ou même à un paradis 'ouvrier'* » (p.30).

235Je juge les motivations des léninistes sur la base des buts et des actions de leurs dirigeants – en tant que membres d'une organisation autoritaire, la démonstration de rang et de discipline priorise le fait de suivre les leaders avant de tenir compte de ses propres intentions, bonnes ou mauvaises. Les buts et les actions de la direction léniniste a dès le début inclut l'amélioration et l'expansion de la police secrète du Tsar, reconstituée dans la Tcheka ; mais aussi la conversion par la force de millions de paysans indépendants en travailleurs de main d'œuvre ; le blocage de l'échange direct entre les producteurs ; l'institution de castes hiérarchiques entre les officiers et les officiers soldats tsaristes ; la prise de l'armée, qui était largement constituée d'anciens officiers du Tsar ; la reprise, la centralisation et

révolutionnaires contemporains dans le sud de l'Ukraine, qui ont fortement refusé le pouvoir et libéré pour des années d'énormes zones de l'emprise Germanique, des nationalistes antisémites, des Blancs et des Rouges – mais n'ont pas imposé leur point de vue à celles et ceux qui étaient libéré-e-s, qu'ils encourageaient à s'auto-organiser<sup>236</sup>. En plus de laisser de côté les mystifications du pacifisme et ses analyses partielles, il serait bon de nous salir les mains dans les détails historiques et dans l'analyse des degrés de violence, peut-être en démontrant qu'en terme de dépravation structurelle et de répression d'État, la Cuba castriste, produit d'une révolution violente, est globalement moins violente que la Cuba de Batista. Il y a cependant assez de gens pour faire l'apologie de Castro pour me dispenser de dépenser mon énergie de cette façon.

Le point commun de toutes ces révolutions autoritaires est leur forme d'organisation hiérarchique. L'autoritarisme en URSS ou dans la République Populaire de Chine n'a jamais été une conséquence mystique de la violence qui a été utilisée, mais une fonction directe des hiérarchies dont elles ont toujours revêtu les formes. Il est bien trop vague, inutile et faux de dire que la violence produit toujours certains traits psychologiques et relations sociales. La hiérarchie, par contre, est inséparable des traits psychologiques et des relations sociales de domination. De fait, la plus grande partie de la violence indubitablement mauvaise au sein de la société germe des hiérarchies coercitives. En d'autres termes, le concept de hiérarchie implique beaucoup de la précision analytique et morale dont le concept de violence manque. De là, pour être véritablement victorieuse, une lutte de libération doit utiliser tous les moyens nécessaires qui sont cohérents avec la construction d'un monde libre de hiérarchies coercitives.

Cet anti-autoritarisme doit se réfléchir à la fois dans l'organisation et dans l'*ethos* d'un mouvement de libération. Sur l'organisation, le pouvoir doit être décentralisé – ce qui signifie aucune parti politique ou institution bureaucratique. Le pouvoir devrait autant que possible être situé à la base – avec des individus et des groupes travaillant au sein d'une communauté. Parce que les groupes locaux et communautaires sont limités par les conditions de la vie réelle et ont en permanence des contacts avec d'autres personnes en-dehors du mouvement, l'idéologie tend à s'évanouir, se concentrant en 'comités nationaux' et autres niveaux centralisés d'organisation (ce qui amène à faire se retrouver ensemble des personnes pensant sensiblement la même chose en faisant abstraction et en restant loin du contact avec la réalité de la plupart des autres gens). Peu de choses ont plus de propensions à l'autoritarisme qu'une idéologie puissante. De ce fait, autant d'autonomie et de pouvoir de prise de décision doivent être conservés par la base. Lorsque les groupes locaux ont besoin de se fédérer ou bien de se coordonner sur une aire géographique plus grande – et que la difficulté de cette lutte aura besoin de coordination, de discipline, d'accès à des ressources et de stratégie commune – quelle que soit l'organisation qui émerge de cela, il faudra assurer aux groupes locaux qu'ils ne puissent pas perdre leur autonomie et que n'importe quel niveau d'organisation plus haut (comme les comités régionaux ou nationaux ou une fédération) soient faibles, temporaires, fréquemment changés, révocables et toujours dépendants de la ratification des groupes locaux. Autrement, il est probable que celles et ceux qui occupent les plus hauts niveaux de l'organisation développent un esprit bureaucratique et que l'organisation ne développe que ses propres intérêts, qui divergent souvent des intérêts du mouvement.

De plus, aucune organisation ne devrait monopoliser le mouvement. Les organisations ne devraient pas être des empires : elles devraient être des outils temporaires qui naissent, prolifèrent et meurent

---

la destruction finale des 'soviets' de travailleurs indépendants ou des conseils ; la recherche et l'acceptation de prêts pour le développement de la part de capitalistes Britanniques et Américains ; la négociation et la collaboration avec les pouvoirs capitalistes au terme de la Première Guerre Mondiale ; la répression de l'activisme et des publications des anarchistes et des autres révolutionnaires sociaux, entre autres choses. Voir Alexander Berkman, *Le Mythe Bolchevik*, La Digitale, 1996 ; Alexandre Skirda, *Nestor Makhno – Le Cosaque Libertaire 1888-1934*, Les éditions de Paris, 1999 et Voline, *La Révolution Inconnue*, Entremonde.

236Une bonne histoire de ce mouvement peut se trouver dans Alexandre Skirda, *Nestor Makhno – Le Cosaque Libertaire 1888-1934*.

lorsqu'elles ne sont plus utiles. Un mouvement sera plus vigoureux et difficile à récupérer s'il y existe une diversité de groupes remplissant différentes niches et poursuivant des objectifs similaires<sup>237</sup>, et ces groupes seront moins enclins aux guerres intestines si des gens du mouvement tendent à appartenir à plusieurs groupes plutôt que de donner toute leur loyauté à un unique groupe.

La culture, ou *ethos*, est également vitale à la survie d'un mouvement de libération. Les structures non-coercitives sont facilement subverties si la culture et les désirs des personnes qui font fonctionner ces structures les poussent vers d'autres fins. Pour commencer, une culture de la libération doit favoriser le pluralisme plutôt que le monopole. En termes de lutte, cela signifie que nous devons abandonner l'idée qu'il n'y a qu'une seule bonne façon de voir les choses et que nous devons réunir tout le monde dans la même plate-forme ou dans la même organisation. Au contraire, la lutte bénéficiera d'une pluralité de stratégies qui attaquent l'État sous différents angles. Cela ne veut pas dire qu'il nous faudrait travailler seul-e-s ou ne pas nous entendre sur certaines choses. Il nous faut nous coordonner et nous unir autant que possible pour augmenter notre force collective, mais nous devrions reconsidérer le niveau d'uniformité effectivement possible. Il est impossible de faire en sorte que tout le monde s'accorde sur une stratégie qui soit la meilleure pour la lutte, et cette prétention est en effet probablement erronée. Après tout, différentes personnes mènent différents combats et expériences et se confrontent à différents aspects de l'oppression : la seule chose ayant du sens est qu'il devrait y avoir plusieurs voies de luttes sur lesquelles se battre simultanément vers la libération. Le monothéisme autoritaire inhérent à la civilisation Occidentale nous pousse à voir ces autres chemins comme des détours sans intérêts, comme une compétition – voire même nous pousser à tenter de réprimer ces autres tendances au sein du mouvement. L'anti-autoritarisme devrait nous faire abandonner cet état d'esprit, reconnaître le caractère inévitable des différences et penser les gens qui divergent de nous comme des allié-e-s. Après tout, nous n'essayons pas d'imposer une nouvelle société utopique pour tout le monde après la révolution ; le but est de détruire les structures de pouvoir centralisées afin que chaque communauté puisse avoir l'autonomie de s'organiser elle-même de la façon dont tou-te-s ses membres décident collectivement qu'il sera le mieux pour répondre à leurs besoins, tout en rejoignant ou en quittant de libres associations d'entraide avec les communautés autour de la leur<sup>238</sup>. Chaque personne dispose d'un potentiel inné pour la liberté et pour l'auto-organisation ; de là, si nous nous identifions comme anarchistes, notre travail n'est pas de convertir tout le monde à l'anarchisme, mais d'utiliser nos perspectives et nos expériences collectives pour nous garder des efforts de récupération de la gauche institutionnelle et de présenter des modèles de relations sociales autonomes et d'auto-organisation dans des cultures dans lesquelles elles sont aujourd'hui inexistantes.

On trouve aussi la question du leadership dans une lutte anti-autoritaire. L'idée traditionnelle du leadership, en tant que rôle institutionnalisé ou coercitif, exerçant le pouvoir sur les personnes, est hiérarchique et freine la croissance des gens. Mais il est aussi vrai que tout le monde n'est pas égal en termes de capacités, qu'il faudra un niveau effarant d'expertise pour réaliser cette révolution et que des personnes intelligentes et pas trop portées sur l'ego placeront volontairement quelqu'un qui a plus d'expertise que les autres dans une position de direction temporaire et non-coercitive. L'approche d'un *ethos* anti-autoritaire autour du leadership est que le pouvoir doit constamment être redistribué en-dehors de celui-ci. Il est de la responsabilité des personnes en position dirigeante

---

237 Dans leur article écrit pour les stratégies policiers, « Anarchist Direct Actions », Randy Borum et Chuck Tilby mettent l'accent sur le fait que dans certains cas, la décentralisation a isolé les anarchistes et les a rendu plus vulnérables à la répression, mais qu'il était dans l'ensemble clair que la décentralisation rendait les groupes radicaux plus difficiles à infiltrer et à réprimer ; la communication, la coordination et la solidarité sont les composantes nécessaires à la survie de réseaux décentralisés. Borum et Tilby, « Anarchist Direct Actions », p.203-223.

238 Sans autonomie, il ne peut y avoir de liberté. Pour une introduction basique à ces principes anarchistes et à d'autres, voir Errico Malatesta, *L'Anarchie*, ou Kropotkine, *L'entraide : un facteur de l'évolution*, Paris, 1938. Un bon article contenant des pensées à propos d'un processus révolutionnaire anarchiste similaire à celui que j'ai décrit est celui de Wolfi Landstreicher, « Autonomous Self-Organization and Anarchist Intervention ». De plus, le Post Colonial Anarchism de Roger White fournit un grand nombre d'arguments pour le droit à chaque nation et communauté de s'identifier elle-même de façon autonome et de choisir sa méthode de lutte.

d'offrir leurs talents au mouvement tout en diffusant leur position, en enseignant aux autres personnes ce qu'elles savent plutôt que de se cramponner à leur expertise en tant que forme de pouvoir.

De plus, un *ethos* anti-autoritaire se battra sans compromis contre l'oppression, mais s'oppose au fait d'écraser ceux qui auront été vaincus ; il préfère la réconciliation à la punition.

A l'aide de ces structures et culture, un mouvement de libération a plus de chances de l'emporter sans créer un nouveau système autoritaire. Il y aura toujours une tension entre l'efficacité et la libération, et il existe de nombreuses zones grises dans la complexité des luttes, mais il est utile de voir se cultiver une pratique anti-autoritaire en tant que bataille constante entre deux nécessités (efficacité et liberté) qui sont en conflit mais qui ne s'excluent pas l'une l'autre. La vision pacifiste de la lutte, basée sur une dichotomie polaire entre violence et non-violence, est irréaliste et portée directement sur la défaite.

De façon plus concrète, il est difficile de généraliser sur comment un mouvement de libération utilisant une diversité des tactiques devrait conduire sa lutte. Les groupes spécifiques doivent prendre cette décision pour eux-mêmes sur la base des conditions auxquelles ils se confrontent – et non pas sur la base des ordonnances d'une idéologie. Mais de façon assez probable, cependant, un mouvement de libération anti-autoritaire devrait se concentrer sur la construction d'une culture autonome qui puisse résister au lavage de cerveau des médias corporatifs et sur la fondation de centres sociaux, d'écoles gratuites, de cliniques gratuites, d'agriculture communautaire et d'autres structures qui puissent soutenir les communautés en résistance. Les personnes occidentalisées doivent aussi développer des relations sociales collectives. Pour celles et ceux qui ont grandi dans le Nord Global, être anarchiste ne dispense pas d'avoir baigné dans des formes d'interactions sociales basées sur l'individualisme, la punition et les privilèges. Nous devons employer des modèles qui fonctionnent de justice transformatrice afin de ne plus avoir besoin de police ou de prisons. Tant que nous dépendons de l'État, nous ne pourrons jamais le renverser.

Celles et ceux qui lisent ces lignes remarqueront que certains des principales nécessités de base d'un mouvement de libération n'incluent pas d'actions 'violentes'. J'espère que nous pouvons à présent abandonner l'ensemble de cette dichotomie entre violence et non-violence. L'usage de la violence n'est pas une étape de la lutte vers laquelle nous devons aller et à travers laquelle nous devons passer pour gagner. Cela ne sert à rien d'isoler la violence. Nous devrions au lieu de ça être conscient-e-s de certains types de répression qu'il nous faudra probablement affronter et de certaines tactiques qu'il nous faudra probablement employer. Nous devons cultiver un esprit radical à chaque étape de la lutte. Nos centres sociaux devraient honorer les combattant-e-s en prison, ou celles et ceux tué-e-s par l'État ; nos écoles devraient enseigner l'autodéfense et l'histoire des luttes. Si nous attendons que l'État augmente la répression à un niveau qui dirait de façon trop évidente qu'ils nous ont déclaré la guerre pour intégrer cette radicalité à nos actions, il sera déjà trop tard. Cultiver la radicalité devrait aller de pair avec la préparation et l'expansion.

Il est dangereux de se couper totalement d'une réalité *mainstream* en se précipitant dans des tactiques que personne d'autre que nous ne comprend, car cela représente moins de soutien. Les gens qui agissent prématurément et se coupent du soutien populaire seront facilement écrasés par le gouvernement<sup>239</sup>. Cela dit, nous ne pouvons pas laisser nos actions être déterminées par ce qui est

---

239Par exemple, la Black Liberation Army, l'un des groupes de guérilla urbaine les plus efficaces aux USA ont très largement échoué dans la constitution d'une structure de soutien non-clandestine, selon Jalil Muntaqim, *We Are Our Own Liberators* (Montreal : Abraham Guillen Press, 2002), p.37-38. D'un autre côté, l'insurrection anarchiste armée conduite par Nestor Makhno en Ukraine a pu soutenir un effort de guérilla contre l'Armée Rouge (immensément plus grande et mieux armée) si longtemps justement parce qu'elle jouissait d'un grand soutien de la paysannerie, qui cachait et soignait les insurgé-e-s blessé-e-s et leur fournissait nourriture et provisions, en plus de collecter des informations sur les positions ennemies. Skirda, *Makhno : Le Cosaque Libertaire*, p.248, 254-255.

acceptable par la majorité. Les opinions de la majorité sont conditionnées par l'État ; attendre la validation de la majorité revient à attendre la validation de l'État. Nous devrions plutôt travailler à l'escalade de la radicalité militante, à enseigner à travers des actions exemplaires et à faire augmenter le niveau de radicalité acceptable (au moins chez les franges de la population que nous avons identifiées comme soutiens potentiels). Les radicaux venant d'un milieu privilégié sont ceux qui ont le plus de travail à faire à ce niveau-là car ces communautés sont celles qui ont les réactions les plus conservatrices vis-à-vis des tactiques militantes. Les radicaux privilégié-e-s semblent plutôt être porté-e-s à se poser la question « Qu'en pensera la société ? » comme excuse à leur passivité.

Faire croître l'acceptabilité des tactiques radicales n'est pas un travail facile, nous devons graduellement amener les gens à accepter plus de formes de luttes. Si le seul choix que nous offrons est celui entre l'attentat à la bombe et le vote, presque tou-te-s nos allié-e-s potentiel-le-s choisiront le vote. Et bien qu'il faille dépasser plus de conditionnement culturel avant que les gens n'acceptent et ne pratiquent des tactiques plus dangereuses et meurtrières, celles-ci ne peuvent pas être placées au sommet d'une quelconque hiérarchie. Le fétichisme de la violence n'améliore pas l'efficacité d'un mouvement ni n'en préserve les qualités anti-autoritaires.

A cause de la nature de l'État, toute lutte pour la libération se transformera assez probablement en une lutte armée. De fait, beaucoup de gens bien sont de nos jours engagé-e-s dans la lutte armée pour leur libération, en Irak, en Palestine, les Ijaw du Nigeria, des nations indigènes en Amérique du Sud et en Papouasie-Nouvelle-Guinée et, dans une moindre mesure, des groupes anti-autoritaires en Grèce, en Italie et ailleurs. Au moment où j'écris ces lignes [2006], des activistes indigènes, des anarchistes et des syndicalistes armé-e-s uniquement de pierres et de bâtons tiennent les barricades de Oaxaca contre un assaut militaire imminent. Plusieurs d'entre eux ont déjà été tués et, alors que les militaires frappent encore et encore, ils doivent maintenant faire le choix de l'escalade des tactiques pour augmenter leurs capacités d'autodéfense, au risque de conséquences plus graves. Je ne dirai pas que la lutte armée est une nécessité idéologique, mais elle devient pour de nombreuses personnes de nombreux endroits différents une nécessité pour renverser, ou bien simplement se défendre contre, l'État. Il serait merveilleux que les gens n'aient pas à passer par un processus de lutte armée pour se libérer et, étant donné à quel point les économies et les gouvernements sont globalement intégrés de nos jours, un bon paquet de gouvernements pourraient facilement tomber s'ils étaient déjà affaiblis par des vagues grandissantes de révolte globale. Mais certaines personnes devront faire l'expérience de la lutte armée, certaines doivent même le faire dès maintenant, et il serait impardonnable que notre stratégie pour la révolution mise sur la certitude que d'autres gens mourront dans des conflits sanglants tandis que nous sommes à l'abri.

Nous devons accepter réalistement le fait que la révolution est une guerre sociale, non pas parce que nous aimons la guerre, mais parce que nous reconnaissons que le statu quo est une guerre de basse intensité et que s'opposer à l'État mène à une intensification de cet état de guerre. Nous devons aussi accepter que la révolution a besoin de conflits interpersonnels parce que certaines classes du peuple sont utilisées pour défendre les institutions centrales que nous devons détruire. Les gens qui continuent à se déshumaniser en tant qu'agents de la loi et de l'ordre doivent être vaincus par tous les moyens nécessaires jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus enrayer la réalisation autonome des besoins du peuple. J'espère que nous pourrons construire, au sein de ce processus, une culture du respect de nos ennemi-e-s (un bon nombre de cultures non-occidentales ont montré qu'il est en effet possible de respecter une personne ou un animal qu'il faut tuer), ce qui aiderait à éviter les purges ou l'émergence d'une nouvelle autorité lorsque l'État actuel aura été défait. Il pourrait par exemple être considéré comme acceptable le fait de tuer un ennemi plus puissant (par exemple, quelqu'un qui doit être pris pour cible clandestinement par peur de représailles étatiques), défavorable de tuer quelqu'un du même niveau de puissance (de telle façon qu'il ne serait justifié de le faire qu'en cas de circonstances précises et d'autodéfense) et complètement immoral et méprisable de tuer quelqu'un de plus faible (par exemple, quelqu'un qui soit déjà vaincu).

Nous pouvons réussir à porter un activisme révolutionnaire en nous concentrant sur des buts à long terme précis, mais nous ne devons pas oublier nos victoires à court-terme. Dans ce même temps, les gens doivent survivre et se nourrir. Et nous devons reconnaître que la lutte violente contre un ennemi extrêmement puissant au sein de laquelle la victoire peut sembler inatteignable peut mener à de petites victoires à court-terme. Perdre des batailles peut être mieux que de ne pas se battre du tout ; le combat renforce les gens et nous apprend que nous pouvons nous battre. En se référant à la défaite de la Bataille de Blair Mountain lors de la Guerre des Mines en Virginie occidentale en 1921, le réalisateur John Sayles écrit : « *La victoire psychologique de ces jours violents a peut-être été plus importante. Lorsqu'un peuple colonisé apprend qu'il peut combattre, la vie ne sera plus jamais aussi confortable pour ses exploités* »<sup>240</sup>.

Avec assez de résistance renforcée, nous pouvons aller au-delà des petites victoires pour remporter une victoire plus définitive contre l'État, le patriarcat, le capitalisme et la suprématie blanche. La révolution est impérative, et la révolution a besoin de la lutte. Il existe de nombreuses formes efficaces de lutte, et certaines de ces méthodes peuvent conduire au monde dont nous rêvons. Pour trouver une des bonnes voies, nous devons observer, analyser, critiquer, communiquer et, surtout, apprendre en agissant.

---

<sup>240</sup>John Sayles, « Foreword » dans Lon Savage, *Thunder in the Mountains : The West Virginia Mine War, 1920-21* (Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1990).